

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01667965 6



445

OEUVRES

DE

M. ET MME FAVART

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

OEUVRES

DE

M. ET MME FAVART

LEUR VIE, PAR LORD PILGRIMM

MME FAVART ET LE MARÉCHAL DE SAXE

PAR LÉON GOZLAN

PARIS

EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR

6 — RUE DES BEAUX-ARTS — 6

—

MDCCCLIII


LIBRARY
AUG 18 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

HISTOIRE

DE MONSIEUR

ET MADAME FAVART.

I

HISTOIRE DE MADAME FAVART RACONTÉE PAR M. FAVART.

Qui n'a vu, en passant sur les quais, cette belle gravure de Larmessin, d'après Carl Vanloo, représentant madame Favart dans la *Chercheuse d'esprit?* Comme on voit bien que Nicette aura tout à l'heure beaucoup plus d'esprit que celui-là qui lui en donne! Comme l'amour va la déniaiser, cette charmante ingénue assise sous l'arbre de la science! Elle n'attendra pas que les pommes soient mûres, et elle ne les trouvera pas amères, puisque l'amour parfume ses lèvres et aiguise ses dents.

Mais n'ayons pas d'esprit hors de propos sur madame Favart, laissons parler le bonhomme Favart, qui était une bête. Il a lui-même raconté ainsi l'histoire de sa femme :

II

Marie-Justine-Benoîte Duronceray naquit à Avignon le 15 juin 1727 sur la paroisse Saint-Agricole. Elle était fille d'André-René Duronceray, ancien musicien de la chapelle de Sa Majesté, et depuis musicien du feu roi Stanislas, et de Perrette-Claudine Bied, aussi musicienne de la chapelle du roi de Pologne. Ce prince, qui s'intéressait au bonheur de tous ceux qui l'environnaient, eut la bonté de contribuer lui-même à l'éducation de la petite Duronceray, qui s'annonçait déjà par des talents prématurés. Les plus habiles maîtres la formèrent pour la danse, la musique, les différents instruments et les éléments de la langue. En 1744, sa mère obtint un congé du roi Stanislas pour venir à Paris. Mademoiselle Duronceray parut à l'Opéra-Comique à la foire Saint-Germain sous le nom de mademoiselle Chantilly, première danseuse du roi de Pologne. Elle débuta par le rôle de Laurence, qu'elle joua d'original dans une pièce intitulée les *Fêtes publiques*, faite à l'occasion du premier mariage de feu monseigneur le dauphin. Elle eut beaucoup de succès, tant dans la danse que dans le chant et le dialogue.

Cette même année, l'Opéra-Comique fut entièrement supprimé, parce que ses progrès alarmaient les autres spectacles. Le sieur Favart, qui était alors directeur général de l'Opéra-Comique pour le compte de l'Académie royale de musique, obtint une permission de donner un spectacle pantomime à la foire Saint-Laurent sous le nom de *Matheus*, danseur anglais, toujours pour le compte du grand Opéra, afin de remplir les engagements que l'on avait pris avec les acteurs de l'Opéra-Comique. Mademoiselle Chantilly et mademoiselle Gobé en firent la réussite par la façon dont elles exécutèrent une pantomime en un acte, intitulée les *Vendanges de Tempé*. Sur la fin de la même année, au mois de décembre, mademoiselle Chantilly épousa le sieur Favart, qu'elle suivit à Bruxelles, parce qu'il était chargé de la direction du spectacle de cette ville. Ce fut là que ses ta-

lents se développèrent, talents dangereux qui lui attirèrent, ainsi qu'à son mari, les plus cruelles persécutions de la part de ceux qui devaient les protéger. Ils aimèrent mieux, pour s'y soustraire, sacrifier toute leur fortune : ce qu'ils exécutèrent après avoir satisfait à tous les engagements et payé les dettes de la direction.

Madame Favart vint donc à Paris, et débuta au Théâtre-Italien le 5 août 1749. Il n'y a point eu d'exemple d'un plus grand succès; mais les persécutions se renouvelèrent et l'empêchèrent de continuer son début ; enfin, elle en triompha, et, l'année suivante, elle reparut sur le même théâtre, le 18 janvier, avec encore plus d'avantage; elle fut reçue d'abord à part entière (faveur assez rare, et qu'elle ne devait qu'à ses propres talents). Une gaieté franche et naturelle rendait son jeu agréable et piquant : elle n'eut point de modèles, et en servit. Propre à tous les caractères, elle les rendait avec une vérité surprenante. Soubrettes, amoureuses, paysannes, rôles naïfs, rôles de caractère, tout lui devenait propre; en un mot, elle se multiplait à l'infini, et l'on était étonné de lui voir jouer, le même jour, dans quatre pièces différentes, des rôles entièrement opposés. La *Servante maîtresse*, *Bastien Bastienne*, *Ninette à la cour*, les *Sultanes*, *Annette et Lubin*, la *Fée Urgèle*, les *Moissonneurs*, etc., ont prouvé qu'elle saisissait toutes les nuances, et que, n'étant jamais semblable à elle-même, elle se transformait, et paraissait réellement tous les personnages qu'elle représentait ; elle imitait si parfaitement les différents idiomes et dialectes, que les personnes dont elle empruntait l'accent la croyaient leur compatriote.

Au retour d'un voyage de Lorraine, elle fut arrêtée aux barrières de Paris, vêtue d'une robe de Perse; on en trouva deux autres dans ses coffres. Ces étoffes étaient alors sévèrement prohibées. On voulut les saisir; mais elle eut la présence d'esprit de dire, dans un baragouin moitié français, moitié allemand, qu'elle était étrangère, qu'elle ne savait pas les usages de France, et qu'elle s'habillait à la façon de son pays. Elle persuada si bien, que le premier commis de la barrière, qui était

resté plusieurs années en Allemagne, prit sa défense, la laissa passer, et lui fit beaucoup d'excuses. Ce fut elle qui, la première, observa le costume; elle osa sacrifier les agréments de la figure à la vérité des caractères. Avant elle, les actrices qui représentaient des soubrettes, des paysannes, paraissaient avec de grands paniers, la tête surchargée de diamants, et gantées jusqu'au coude. Dans *Bastienne*, elle mit un habit de laine, tel que les villageoises le portent; une chevelure plate, une simple croix d'or, les bras nus et des sabots. Cette nouveauté déplut à quelques critiques du parterre; mais Voisenon les fit taire en disant : « Messieurs, ces sabots-là donneront des souliers aux comédiens. »

Dans la comédie des *Sultanes*, on vit, pour la première fois, les véritables habits des dames turques; ils avaient été fabriqués à Constantinople avec les étoffes du pays. Cet habillement, tout à la fois décent et voluptueux, trouva encore des contradicteurs.

Lorsqu'on donna la parodie des *Indes galantes* à la cour, il fallut que madame Favart y parût sous le costume ridicule et fantastique que l'usage avait établi. Cependant, quelque temps après, on y représenta l'opéra de Scanderberg, et l'on emprunta l'habit de sultane de madame Favart pour en faire sur ce modèle. Mademoiselle Clairon, qui eut aussi le courage d'introduire le véritable costume à la Comédie-Française, fit faire un habit à peu près sur le même patron dont elle se servit au théâtre.

Dans l'intermède, intitulé les *Chinois*, représenté aux Italiens, elle parut, ainsi que les autres acteurs, vêtue exactement selon l'usage de la Chine : les habits qu'elle s'était procurés avaient été faits dans ce pays, de même que les accessoires et les décorations, qui avaient été dessinés sur les lieux. En un mot, elle n'épargnait et ne négligeait rien pour augmenter le prestige de l'illusion théâtrale.

Les talents qu'elle possédait n'étaient rien en comparaison des qualités de son cœur : une âme sensible, une probité intacte, une générosité peu commune, un fond de gaieté inaltérable, une philosophie douce, constituaient son caractère ; elle ne

s'occupait que des moyens de rendre service, elle en cherchait toutes les occasions; et, quoiqu'elle fût souvent payée d'ingratitude, elle disait : « On a beau faire, on ne m'ôtera point la satisfaction que je sens à obliger. » Elle n'employait jamais son crédit pour elle-même, mais pour être utile aux autres. Elle prit soin de l'éducation de son frère, payait des pensions à sa famille, et soutenait secrètement plusieurs personnes qui étaient dans l'indigence. Au mois de juin 1771, la maladie dont elle est morte se déclara ; sa fermeté n'en fut point ébranlée; et, quoiqu'elle connût que son état était désespéré, elle continua de jouer pour l'intérêt de ses camarades jusqu'à la fin de l'année 1771. Elle s'alita le jour des Rois, envoya chercher des notaires pour son testament, qu'elle fit avec une présence d'esprit, une tranquillité d'âme et un enjouement qui les étonnèrent. Quelques jours après, elle eut une crise violente; sa garde, qui la croyait expirante, se jeta à genoux, en disant : « Courage! courage! madame; ce n'est rien, je vais faire toucher des linges à la châsse de la bienheureuse sainte Geneviève. » Madame Favart, qui avait repris ses sens, lui répondit : « Je ne donne point dans les momeries; mais je sais que telles et telles personnes sont dans le besoin : qu'on leur donne, de ma part, de quoi les soulager, les bonnes actions valent mieux que les prières. » Et tout de suite elle demanda les secours de l'Église, qui lui furent administrés ; elle les reçut avec une entière résignation; mais, sans rien perdre de son caractère, elle fit elle-même son épitaphe, qu'elle mit en musique dans les intervalles des plus cruelles douleurs.

Elle plaisantait sur son état et consolait ceux qui l'approchaient; elle s'occupa des soins de son ménage et des détails les plus minutieux jusqu'à la surveille de sa mort, qui arriva le 21 avril dernier, à quatre heures du matin.

Madame Favart a eu effectivement part aux pièces où l'on a mis son nom, pour les sujets, le choix des airs, les pensées, les couplets qu'elle composait, et différents vaudevilles dont elle faisait la musique; son mérite en ce genre était peu connu, parce que sa modestie l'empêchait d'en tirer avantage. Isolée,

retirée dans le sein de sa famille, elle ne cherchait point à faire sa cour, elle s'occupait de sa profession; sa harpe, son clavecin, la lecture, étaient ses seuls amusements : tout au plus cinq ou six personnes recommandables par leurs mœurs formaient sa société. Telle fut madame Favart.

Voici les vers que l'on a faits pour mettre au bas de son portrait :

Nature un jour épousa l'art :
De leur amour naquit Favart,
Qui semble tenir de son père
Tout ce qu'elle doit à sa mère.

Autres qui sont gravés au bas du portrait de Bastienne :

L'Amour, sentant un jour l'impuissance de l'art,
De Bastienne emprunta les traits et la figure.
Toujours simple, suivant pas à pas la nature,
Et semblant ne devoir ses talents qu'au hasard,
On démêlait pourtant la mine d'une espiègle
Qui fait des tours, se cache afin d'en rire à part,
Qui séduit la raison, et qui la prend pour règle :
Vous voyez son portrait sous les traits de Favart.

III

Ainsi parle M. Favart sur madame Favart. Pourquoi ne pas ajouter foi à un brave homme de mari faisant l'apologie de sa femme, des grâces de sa femme, des vertus de sa femme ? Cela n'est pas si commun; les maris se contentent le plus souvent de faire une épitaphe, laissant aux Bossuets de leurs paroisses les soins de l'oraison funèbre. Si Favart ne fut pas toujours un mari content, il eut toujours les joies conjugales du cœur, soit en face du maréchal de Saxe, soit en compagnie de l'abbé de Voisenon, ce faiseur de contes qui passait pour faire les comédies et les enfants de Favart. Mais, avant de rapporter ici les

opinions délicates de ceux qui ont sondé ce mystère, il faut lire l'histoire de Favart.

Favart lui-même avait commencé à l'écrire :

IV.

Je suis originaire d'une des plus honnêtes familles bourgeoises de la ville de Reims ; mon aïeul était secrétaire de l'intendant de Soissons. Sa place et plusieurs charges et offices dont il était pourvu l'avaient mis à son aise ; le mieux est l'ennemi du bien. Il voulut augmenter sa fortune : il la perdit. Des entreprises, dans lesquelles il avait mis ses fonds, réussirent mal ; il essuya des banqueroutes ; le chagrin abrégea ses jours. Sa veuve, réduite avec deux enfants à un revenu très-modique, n'ayant plus le moyen de subvenir aux frais de leur éducation, fit apprendre un métier à mon père.

Dès qu'il fut en état de l'exercer, il épousa la fille d'un bon fermier de Goussainville, près Gonesse : je fus le premier fruit de leur mariage.

Je naquis à Paris, sur la paroisse Saint-Jean en Grève, le 13 novembre 1710. Mon père et ma mère se chargèrent seuls du soin de mon instruction pendant les premières années de mon enfance. En très-peu de temps, sans le secours des livres d'alphabet, ils m'apprirent à lire et à former des caractères par un moyen ingénieux * qu'ils avaient imaginé pour m'instruire

* L'enfance est l'âge de la curiosité. Tous les hommes tiennent de la nature du perroquet et du singe. L'un répète ce qu'il a entendu, l'autre imite ce qu'il a vu faire. Dans l'adolescence, l'amour-propre s'en mêle, nous voulons bientôt en savoir plus que nos maîtres ; il en résulte un bien, l'émulation ; elle favorise nos progrès dans les arts et dans tout ce que l'homme entreprend. Un jour que mon père, d'un visage riant, formait devant moi différents caractères avec des lames de plomb flexibles, je lui demandai ce qu'il faisait là. Je joue aux lettres, me répondit-il. Je le priai de m'apprendre ce jeu ; après me l'avoir fait

en m'amusant. Mon père avait un esprit vif et une gaieté franche; il faisait des chansons * avec facilité; il ajustait sur des airs de vaudevilles les principes de morale et les autres préceptes qu'il voulait m'inculquer; je les retenais aisément en chantant avec lui. De son côté, ma mère, d'un caractère plus sérieux, et qui avait l'esprit plus orné, développait insensiblement mes idées, et formait mon cœur en me racontant différents traits de l'Histoire ou de la Fable mis à ma portée.

A sept ans, je fus mis en pension chez un maître ès arts; j'en sortis trois ans après pour entrer en cinquième au collége de Louis-le-Grand. J'eus le bonheur de m'y distinguer; mais, n'ayant pas de répétiteur, mon travail devenait plus pénible. Une application trop forcée dérangea ma santé; je tombai malade pendant les vacances. Mon père alarmé me fit quitter mes études pour embrasser sa profession. Le temps que mon obéissance lui sacrifia ne fut pas entièrement perdu pour moi : j'eus occasion de connaître le célèbre abbé Nolet, alors précepteur du fils d'un cordonnier nommé Péraut; il me prit en amitié, et se fit un plaisir de m'instruire lui-même.

désirer quelque temps, il feignit de se rendre à mes prières, et je goûtai, pour la première fois, le plaisir d'avoir désiré. Quand je n'avais pas été sage, on me défendait de jouer aux lettres, ce qui m'en donnait plus d'envie; enfin, au bout de neuf à dix mois, je savais lire couramment et tracer des mots. Ma mère, de son côté, feignit aussi de vouloir apprendre le latin; je fus chargé du soin de lui faire répéter son rudiment, et de la reprendre lorsqu'elle ferait quelque faute. C'est ainsi que je m'instruisais moi-même sans le savoir.

* C'est au père de Favart que la France doit l'invention des échaudés. Il fit dans le temps une chanson sur cette heureuse découverte, qui lui faisait gagner beaucoup d'argent; elle courut toutes les rues de Paris, elle n'est pas venue jusqu'à nous : tout ce que nous en avons pu savoir, par une note de son fils, c'est que c'était une critique gaie du peuple français, qui, comme cette pâte, prend toutes sortes de formes, et dont l'esprit léger l'emporte sur celui des autres nations, comme la légèreté de ce gâteau l'emporte sur celle de tous ses rivaux. (*Note des anciens Éditeurs.*)

Tous les goûts à la fois entrèrent dans mon âme; ma mère favorisait mon goût pour la littérature; elle me fournissait en secret les livres dont j'avais besoin; je m'en procurais d'autres avec l'argent de mes menus plaisirs, et je me formai une petite bibliothèque composée des meilleurs auteurs.

Mon père aimait le spectacle; il me menait souvent à la comédie, mais de préférence à l'Opéra-Comique, dont le genre était plus analogue à sa gaieté. Je composai, pour lui faire ma cour, une pièce en vaudeville, dont il fut si enchanté, qu'il ne me gêna plus dans mes occupations littéraires, et qu'il me permit de reprendre mes études, à condition néanmoins que je ne renoncerais pas à sa profession, et que je serais à ses ordres toutes les fois qu'il aurait besoin de moi.

Je retournai donc au collége de Louis-le-Grand, où je fis ma troisième. Je mettais en vers français la matière que l'on donnait pour les vers latins, jugeant, d'après Boileau, que, s'il était difficile de faire de bons vers en notre langue, on ne pouvait pas se flatter de mieux réussir dans la poésie latine. Mon régent m'approuva. Après un intervalle de six mois, que j'employai à suivre les leçons de M. Rollin, au collége Royal, j'entrai en rhétorique sous les pères Porée et la Sante.

Ils eurent des bontés particulières pour moi; mais je n'en pus profiter longtemps. La mort de mon père mit fin à mes études classiques.

(1734) Je devenais absolument nécessaire à ma mère; je lui donnai tous les soins et tous les secours qu'elle attendait de mon devoir et de ma tendresse pour elle. Le système nous avait ruinés; mon père laissait des dettes; je brochai une douzaine d'opéras-comiques. . . . .

. . . .

V

Jusque-là, Favart faisait ses opéras comme ses brioches, avec les distractions et les hasards de la jeunesse. Le sel manquait quelquefois de part et d'autre, mais le pâtissier poëte se faisait pardonner à force de bonne volonté et de belle humeur.

Il débuta par un petit poëme, la *France délivrée par la Pucelle d'Orléans*, qui lui valut la violette à l'académie des jeux floraux. C'était une œuvre parée de bonnes intentions, mais écrite en mauvais vers. Favart eut le bon esprit, dans l'effervescence de la passion poétique où le poëte n'était pas né encore, de ne pas abandonner le four paternel, devant lequel son père avait rimé lui-même des couplets sans nombre, tout en suivant des yeux les belles teintes dorées qui se répandaient sur les gâteaux. Favart s'imagina longtemps qu'en fin de compte ses opéras ne seraient bons qu'à allumer son four. Quand il avait écrit le dernier couplet, il ne manquait jamais d'ajouter au bas de la page : *Bon à jeter au four*.

Enfin il se décida à en appeler au public de tous ses auto-dafés; on donna la première représentation des *Deux jumelles*. Quand vint ce couplet :

Le monde est plein de tricheries :
Les courtisans,
Par mille discours séduisants,
Savent cacher leurs fourberies ;
Par les amis, les amis sont dupés.
Craignons les serments des coquettes,
Et la pudeur des plus simples fillettes:
Les plus fins y sont trompés.

qui n'est d'ailleurs qu'un couplet d'opéra-comique, toute la salle éclata dans son transport, et le chanta elle-même avec les acteurs.

Ce mauvais opéra eut un vrai succès. Favart, enthousiaste de lui-même, courut chez sa mère pour lui raconter son triomphe. « C'est toujours cela, lui dit sa mère avec des larmes dans les yeux; mais, comme un bonheur n'arrive jamais seul, on est venu tout à l'heure de chez la duchesse me commander, pour ce soir même, tout un souper en pâtisserie. Allons, mon ami, il faut remettre la main à la pâte. » Favart passe la main sur son front, comme pour effeuiller la couronne idéale du poëte ; sa mère lui apporte le bonnet de coton et le tablier blanc. Favart se met à l'œuvre : le voilà pétrissant le chaos de pur froment pour y créer tout un monde de pâtés, de meringues et de fanfreluches. On entend piaffer des chevaux; c'est un carrosse qui s'arrête à la porte. Madame Favart fait trois révérences, et s'enfuit dans l'arrière-boutique pour s'attifer un peu; Favart dégage ses mains, et s'avance bravement à la rencontre du nouveau venu. « Je viens, dit l'homme qui descendait de carrosse, pour parler à M. Favart, l'auteur de l'opéra-comique que je viens d'applaudir au théâtre de la foire. » Favart, pour la première fois de sa vie, ne fut pas un homme d'esprit. Quelle bonne fortune pour lui, en effet, que son équipage en face de celui du fermier général. Il aurait dû lui répondre bravement : Je suis M. Favart; voulez-vous des couplets ou des brioches? Est-ce au poëte ou au pâtissier que vous voulez parler? Mais, au lieu de prendre bravement son parti, d'être un bon fils, travaillant pour sa mère avec tout le talent de son père, il se déroba à lui-même, comme au bal masqué. « Monseigneur, dit-il au fermier général, je vais prévenir M. Favart, car je ne suis que son garçon de boutique. »

Voilà Favart en pleine comédie. Il monte précipitamment dans sa chambre pour changer d'habit et de coiffure; mais le fermier général, qui s'ennuyait sur la scène, regarda ce qui se passait dans la coulisse. La chambre de Favart ne prenait son jour que par la boutique; on le voyait passer et repasser à travers les légers rideaux de la fenêtre. Favart redescend avec un certain air de marquis endimanché, secouant la farine, qu'ai-je dit! le tabac répandu sur son jabot et ses manchettes. — Mon-

sieur (il avait supprimé le monseigneur), je suis à vos ordres; je rentre à l'instant même du théâtre de la foire.

Mais le fermier général ne s'y méprit pas; il reconnut que le maître et le garçon ne faisaient qu'un. « Monsieur, lui dit-il en lui prenant la main, vous avez voulu garder l'incognito... Favart pâlit, et pensa à ses meringues interrompues. Le fermier général continua : Vous avez voulu garder l'incognito, mais le directeur du théâtre de la foire m'a dit que l'auteur des *Deux jumelles* n'avait pas d'argent; comme je suis l'argent en personne, je viens à vous; il faut bien que la fortune se trompe quelquefois de porte. J'ai été moi-même longtemps brouillé avec elle; mais, depuis qu'elle est sous mes ordres, je m'amuse à lui montrer quelquefois son chemin. » Ainsi parla le fermier général. Favart aurait pu lui dire : Peste, monsieur, vous avez de l'esprit comme si vous n'aviez pas d'argent; mais il n'était préoccupé que de son second incognito. Le fermier général poursuivit : « Rassurez-vous, monsieur, je ne viens pas vous offrir de l'argent à brûle-pourpoint; je respecte trop pour cela votre talent et votre personne. J'ai une fête à donner demain à ma femme ou à ma maîtresse, car c'est la fête de l'une ou de l'autre; je vais, si vous voulez, vous emmener dans mon carrosse pour que vous veniez diriger la fête; vous me ferez quelques parades, une bonne scène de comédie, beaucoup de couplets, en un mot, tout ce qu'il vous plaira. — C'est impossible! dit Favart en pensant au souper de la duchesse et en jetant à la dérobée un coup d'œil sur son four. — C'est impossible, dites-vous, est-ce que vos garçons ne pourraient pas gouverner votre boutique? Par exemple, celui qui était là tout à l'heure m'a l'air d'un gaillard bien entendu... — Oh! pour celui-là! s'écria Favart en jetant le masque, c'est encore moi. — A la bonne heure donc! voilà qui est bien parlé. » Et le fermier général embrassa Favart avec l'effusion d'un père. « J'avais tout vu, ajouta-t-il, je vous conseille, mon ami, de faire des comédies; mais je ne vous conseille pas de jouer la comédie, surtout si vous avez toujours la main à la pâte. »

VI

Favart monta en carrosse pour accompagner le fermier général. Oublia-t-il, en soupant avec lui et ses convives habituels, le souper inachevé de la duchesse? Qu'importe! le sort en était jeté. Ainsi va le monde, ainsi va la destinée! Favart était né pour faire des opéras-comiques.

Il devint bientôt la providence du théâtre de la foire. A la réouverture, il fut chargé d'un prologue qui obtint les applaudissements de la haute critique.

Mais son vrai génie était de chanter, témoin cette chanson :

Air : V'là ce que c'est qu' d'aller au bois.

Ma mère aux vaignes m'envoyit,
Je n'sais comment ça se fit.
En partant, elle m'avait dit :
Travaille, ma fille;
Vendange, grapille;
Malgré moi Colin m'amusit,
Je n'sais comment ça se fit.

Malgré moi Colin m'amusit,
Je n'sais comment ça se fit.
Si drôlement il m'abordit :
Travaille, ma fille;
Vendange, grapille;
Que pour lui mon cœur s'attendrit,
Je n'sais comment ça se fit.

Il prit ma main et la baisit,
Je n'sais comment ça se fit.
Mais ma vertu le repoussit :
Travaille, ma fille;
Vendange, grapille;
Si rudement qu'il en tombit,
Je n'sais comment ça se fit.

Mais en tombant il m'entraînit,
Je n'sais comment ça se fit.
L'un ni l'autre ne se blessit :
Travaille, ma fille ;
Vendange, grapille ;
Stupendant le coup m'étourdit,
Je n'sais comment ça se fit.

Un bon trait de vin me remit,
Je n'sais comment ça se fit.
En même temps il m'endormit :
Travaille, ma fille ;
Vendange, grapille ;
Mon amant pour moi vendangit,
Je n'sais comment ça se fit.

Si bien de sa sarpe il agit,
Je n'sais comment ça se fit,
Qu'avant que l'on me réveillît,
Travaille, ma fille ;
Vendange, grapille ;
Mon pagnier se trouva rempli,
Je n'sais comment ça se fit.

Pourquoi ne pas prouver, par ce léger pastel, que Favart avait aussi, dans sa touche légère, beaucoup de couleur et de sentiment?

Cet étang,
Qui s'étend
Dans la plaine,
Répète au sein de ses eaux
Ces verdoyants ormeaux
Où le pampre s'enchaîne :
Un jour pur,
Un azur
Sans nuages,
Vivement s'y réfléchit :
Le tableau s'enrichit
D'images.

Mais, tandis que l'on admire
Cette onde où le ciel se mire,
Un zéphyr
Vient ternir
La surface
De la glace ;
D'un souffle il confond les traits ;
L'éclat de tant d'objets
S'efface.
Un soupir,
Un désir,
O ma fille !
Peut ainsi troubler un cœur
Où se peint la candeur,
Où la sagesse brille !
Le repos,
Sur les flots,
Peut renaître ;
Mais il se perd sans retour
Dans un cœur dont l'amour
Est maître.

Pourquoi le suivrait-on pas à pas, maintenant qu'il va tout seul, à travers toutes les belles folies et toutes les vertes passions de la jeunesse? Il fut bientôt surnommé le la Fontaine de l'opéra-comique. En effet, il avait un peu de cette naïveté malicieuse, de cette gaieté gauloise, de ce naturel charmant, qui nous séduit dans le bonhomme incomparable. Toutefois, de tous ces opéras, de tous ces vaudevilles, de toutes ces comédies de la foire, rien n'est digne aujourd'hui d'être réimprimé, si ce n'est ce chef-d'œuvre qui a pour titre la *Chercheuse d'esprit*, si ce n'est cette comédie galante, qui s'appelle les *Trois sultanes*, où, sous le nom de Soliman et de Roxelane, Favart a osé mettre en scène Louis XV et madame de Pompadour.

On se rappelle les vers de Crébillon :

Il est un auteur en crédit,
Qui dans tous les temps saura plaire :

Il fit *la Chercheuse d'esprit*,
Et n'en chercha pas pour la faire.

Il faut ajouter que Favart avait tout simplement pris l'esprit de la Fontaine. Avec cet esprit-là, brouillé avec le sien, il pouvait se dispenser d'en chercher ailleurs.

Favart parodiait très-gaiement les tragédies de son temps. Ces parodies n'ont laissé d'autre souvenir que l'histoire de la perruque d'un financier. A la première représentation, *ma mie Babichon*, qui jouait Phèdre à peu près comme mademoiselle Cico jouait, ces jours-ci, Pénélope dans la parodie d'Ulysse, écoutait, avant d'entrer en scène, le jargon d'un amoureux suranné, qui, dans l'effervescence de la passion (il n'avait que quatre-vingts ans), se jeta aux genoux de la comédienne, lui offrant sa bourse et sa vie : *ma mie Babichon* manqua son entrée; quand elle entendit sa réplique, elle repoussa le suppliant et se précipita sur la scène comme il convient à une Phèdre éperdue. Elle fut accueillie par un éclat de rire olympien : la perruque du financier était aussi entrée en scène.

VII

D'opéra-comique en opéra-comique, Favart arriva, tout en chantant, jusqu'à sa quatre-vingt-deuxième année. On était en 1792 : il n'y avait plus que lui qui chantât en France. Il vivait en grande amitié avec Goldoni et Laplace, qui étaient aussi vieux que lui. La guillotine respecta, selon une phrase du temps, les trois Nestors de la littérature.

Favart mourut, le 12 mai de cette année de la mort—1792!—dans sa petite maison de Belleville, qu'il habitait depuis un quart de siècle; il fut enterré dans son jardin, où l'on peut lire encore cette épitaphe :

Sous le lilas et sous la rose.
Le successeur d Anacréon,

Favart, digne fils d'Apollon,
En cet humble tombeau repose.

Ainsi soit-il!

Sa vie ne fut pas toujours comme sa mort, couronnée de roses et de lilas; il porta, lui aussi, sa couronne d'épines. Sa femme, qu'il a adorée pendant cinquante ans, lui fut disputée par le maréchal de Saxe, qui avait à sa disposition toutes les armées du roi de France et de Navarre. Le héros de Fontenoy gagna-t-il cette bataille galante?

C'est toute une Odyssée. Madame Favart une autre Pénélope, Favart un autre Ulysse, qui a essuyé toutes les tempêtes avant de rentrer dans Ithaque!

Lord PILGRIM.

Voyez :

VIII

HISTOIRE DES AMOURS DE MADAME FAVART ET DU MARÉCHAL DE SAXE.

Le héros de Fontenoy, qui n'était en amour ni timide comme Turenne, ni continent comme Bayard, n'avait pu voir sans envie l'actrice dont Paris raffolait; rien ne pouvait résister à un désir de ce grand vainqueur; il prenait des villes, des provinces, battait les plus grands généraux étrangers, allait a la cour en bottes; il eût été plaisant, ma foi! que la Favart lui eût coûté plus de souci qu'une province.

Pour la rareté du fait, le maréchal voulut se persuader qu'on lui résisterait. Au lieu de commander l'assaut tout de suite, il traça, sans doute pour s'amuser, des circonvallations fort étendues autour de la gentille chanteuse de l'Opéra-Comique ; car elle jouait et chantait les opéras de son mari, de Sedaine et d'autres, et elle ne dansait presque plus.

Voici l'historique des préparatifs militaires que fit Maurice de Saxe pour s'emparer du cœur de madame Favart.

Depuis le cardinal de Richelieu, les grandes expéditions militaires traînaient toujours à leur suite, et traîner est le mot propre, des bandes de comédiens chargés d'amuser la maison du roi ou celle de Monsieur ; déplorables campagnes pour les pauvres comédiens ! et que Scarron et Lesage ont omis d'écrire avec leur admirable plume un chapitre qui est encore à faire ! Comme ils étaient traités ! payés fort peu, nourris encore moins, prisonniers souvent, tués quelquefois.

Cependant, sous le maréchal de Saxe, on commençait à avoir pour eux un peu plus de considération ; on les traitait déjà comme des chevaux. Touché, ainsi qu'il a été dit, des grâces et du talent de madame Favart, le héros comprit qu'il fallait trancher du magnifique envers le mari dont il convoitait la femme. Lisons la première lettre qu'il lui écrivit du quartier général :

« Sur le rapport que l'on m'a fait de vous, monsieur, je vous ai choisi de préférence pour vous donner le privilége exclusif de ma comédie. Ne croyez pas que je la regarde comme un simple objet d'amusement ; elle entre dans mes vues politiques et dans le plan de mes opérations militaires : je vous instruirai de ce que vous aurez à faire à cet égard lorsqu'il en sera besoin. Je compte sur votre discrétion et sur votre exactitude.

« M. de Saxe. »

Qu'on se figure le juste orgueil dont fut pénétré le bon Favart en recevant une lettre du maréchal de Saxe, où on le faisait entrer, lui, auteur de pièces de la foire, dans des *vues politiques* et un *plan d'opérations militaires*. De plus fortes têtes auraient vacillé. On devine sa réponse. Il ne répondit pas, il partit pour l'armée ; il se rendit à Bruxelles, plein de la haute mission dont l'illustre maréchal allait le charger.

Arrivé au camp, il écrivit à sa mère les lignes suivantes, un peu moins pompeuses que ses premières espérances ; on y voit ce qu'en parlant à Favart le maréchal entendait par vues politiques et opérations militaires.

« J'étais obligé de suivre l'armée et d'établir mon spectacle

au quartier général; le comte de Saxe, qui connaissait le carac tère de notre nation, savait qu'un couplet de chanson, une plaisanterie, faisaient plus d'effet sur l'âme ardente du Français que les plus belles harangues. »

Ils sont connus maintenant, ces plans militaires auxquels Favart était appelé à participer : il devait faire des chansons pour les mousquetaires rouges et des plaisanteries pour les mousquetaires noirs. Néanmoins il jouissait de tout le crédit dû à sa position, et son influence, il est vrai de le dire, n'était pas arrivée au degré où il lui était donné d'aspirer avec le concours de sa femme, toujours et plus que jamais sollicitée par le maréchal. Quand celui-ci se fut assuré le mari et le comédien, il put faire comprendre à Favart, sans se laisser deviner, qu'une troupe comique comme la sienne, la première à la suite du premier corps d'armée du monde, serait trop fière de posséder la merveille de Paris, la charmante madame Favart. Ce n'était là qu'un vœu inspiré par un profond mérite; mais un vœu du maréchal n'était pas une parole vaine pour son excellent ami Favart. Favart n'eut pas le bon sens de voir un ordre dans ce désir, et il écrivit à sa femme en février 1746 :

« Ma chère petite femme, j'arrive de l'armée, où j'ai obtenu de M. le maréchal la direction de sa troupe, conjointement avec M. Parmentier, malgré une foule d'envieux. Il ne me manque que la présence de Justine; dans tous les objets qui ont droit de plaire, je ne verrai jamais que mademoiselle de Chantilly. »

Quelques jours après, Justine de Chantilly, madame Favart, rompait son engagement avec l'Opéra-Comique, montait en voiture et descendait à Gand dans les bras de son mari. Jusqu'ici, on le voit, le maréchal avait parfaitement réussi; il avait réuni la femme au mari, et il les tenait tous deux dans les limites de son camp, et le bon Favart se croyait le plus heureux des hommes, directeur de la troupe de M. le maréchal de Saxe, poëte des vainqueurs! aimé d'une jolie femme de vingt ans! Par moment il écrivait à ses amis de Paris, tant sa joie le troublait : « Nous avons pris une ville; nous avons fait trois mille prisonniers; nous avons perdu cinq cents hommes. » M. le ma-

réchal disait : « Palsambleu ! l'amour est un fat ; et le bonheur, s'il vous plaît ? »

Ce n'est pas au moment où madame Favart était près de lui que le maréchal se serait montré moins généreux envers les mari, son directeur si habile. Il ne mit pas de terme à sa munificence ; Favart n'en revenait pas ; il disait à sa mère dans une lettre :

« Je suis à Louvain depuis huit jours, où je ne fais rien à présent. Toute l'armée est en mouvement et marche du côté de Tongres pour s'opposer aux ennemis. Notre maréchal sait trop bien son métier pour laisser le succès douteux ; en partant *il m'a envoyé deux très-beaux chevaux pour mettre à mon carrosse.* »

Voilà donc Favart en carrosse et madame Favart aussi.

Il continue :

« M. le maréchal me donne tous les jours de nouvelles marques de sa bonté ; il vient encore de m'envoyer un lit de camp de satin rayé, de la couleur de celui qui tapisse ma chambre à Paris ; c'est la plus jolie chose du monde. »

On remarquera sans peine, à propos de ce nouveau cadeau du maréchal, que la couleur de la chambre de Favart était présumablement la couleur de la chambre de sa femme. La distinction ne pouvait être faite par Favart, qui, applaudi, fêté, comblé de présents, de chevaux et de tapisseries, écrivait encore à sa mère, dans l'excès d'une reconnaissance trop grande pour ne pas être expansive :

« Ma chère mère,

« Je n'ai pas un quart d'heure pour me livrer au sommeil : cependant, je me porte bien et je ne dois rien appréhender. M. le maréchal m'encourage ; il m'a envoyé à Lière vinq-cinq bouteilles de son vin, marchandise fort rare en ce pays à cause du séjour des troupes. »

Et quand le vin aurait été encore plus rare, et quand il n'y aurait eu qu'une seule bouteille de vin dans le pays, Favart pouvait-il manquer de l'avoir, lui, l'ami du maréchal, lui, le mari de madame Favart ?

Le maréchal, d'ailleurs, ne se croit pas encore quitte avec Favart, qui lui est si utile dans ses plans militaires : ce serait de l'ingratitude. Le maréchal n'a été que juste envers lui; il tient à se montrer injuste pour les autres; il est probable que ce fut une injustice indirectement commise au profit de Favart, que l'acte dont il se réjouit dans la même lettre à sa mère.

« Je suis maintenant maître absolu de toute la direction; tous mes intérêts sont arrangés ; il ne reste plus qu'à calculer pour mon profit. Si chaque mois de l'année me produit autant que le dernier et le commencement de celui-ci, je retournerai à Paris avec cinquante mille francs de bénéfices. »

« Enfin, » ajoute Favart, et ceci peint combien il avait chaudement servi le maréchal, et combien, pour mieux dire, ils étaient liés et liés à un point au delà duquel il n'y a rien; « j'ai encore pour ressource la bourse de M. le maréchal, qui m'a engagé d'y puiser toutes les fois que mes besoins le commanderaient. »

Toutes ces choses ayant eu lieu, politesses, confidences, cadeaux, prêts d'argent, voici ce que le maréchal de Saxe écrivait à madame Favart :

« Mademoiselle de Chantilly, je prends congé de vous; vous êtes une enchanteresse plus dangereuse que feue madame Armide. Tantôt en pierrot, tantôt travestie en Amour et puis en simple bergère, vous faites si bien, que vous nous enchantez tous. Je me suis vu au moment de succomber aussi, moi dont l'art funeste effraye l'univers; quel triomphe pour vous si vous aviez pu me soumettre à vos lois ! je vous rends grâce de n'avoir pas usé de tous vos avantages ; vous ne l'entendez pas mal pour une jeune sorcière, avec votre houlette, qui n'est autre que la baguette dont fut frappé ce pauvre prince des Français, que Renaud l'on nommait, je pense. Déjà je me suis vu entouré de fleurs et de fleurettes, équipage funeste pour tous les favoris de Mars. J'en frémis ; et qu'aurait dit le roi de France et de Navarre, si, au lieu du flambeau de sa vengeance, il m'avait trouvé une guirlande à la main ? Malgré le danger auquel vous m'avez exposé, je ne puis que vous savoir gré de mon erreur, elle est

charmante. Mais ce n'est qu'en fuyant que l'on peut éviter un péril si grand.

« Pardonnez, mademoiselle, à un reste d'ivresse cette prose rimée que vos talents m'inspirent; la liqueur dont je suis abreuvé dure souvent, dit-on, plus longtemps qu'on ne pense.

« M. DE SAXE. »

Tel fut, répétons-nous, le premier résultat des présents faits à Favart : carrosse, chevaux, tentes, direction de théâtre, bouteilles de vin et argent prêté.

Effrayée avec raison de cette charge de grosse prose qui fondait sur elle, sabre nu, mèche allumée, madame Favart s'échappa du camp du maréchal pour se réfugier à Bruxelles sous la protection de madame la duchesse de Chevreuse. Toute négociation pacifique était désormais rompue. Maurice de Saxe, en apprenant cette fuite, se mit dans une colère épouvantable; il la considéra comme une désertion sous les drapeaux : oser ainsi s'enfuir au moment où il croyait tenir la victoire! Il parlait d'envoyer un détachement à la poursuite de la chaste évadée. Son indignation tomba sur le mari, qui, ne commençant pas encore à voir clair dans les galanteries du maréchal, écrivait à sa femme avec sa tendresse ordinaire :

« Mon cher petit bouffe! ta santé m'inquiète beaucoup. Envoie-moi le certificat du chirurgien pour le faire voir à M. le maréchal. On doit écrire à M. de la Grolet pour savoir si tu es en état de partir pour l'armée; on m'a même menacé de te faire venir de force par des grenadiers, et de me punir si j'en imposais sur ta maladie. Nous sommes ici fort mal; je ne suis pas encore logé, et j'ai couché sur la paille à la belle étoile, depuis que je t'ai quittée. Quoique ta présence soit ici nécessaire pour le bien du spectacle, quoique je brûle d'impatience de te revoir, ta santé doit être préférée à tout. »

Ainsi, comme on le voit par cette lettre, le maréchal de Saxe songeait à s'emparer du cœur de madame Favart à l'aide de ses grenadiers. Il ne croyait pas à la maladie qui lui avait fait inopinément abandonner le camp; personne n'y croyait d'ailleurs, excepté Favart, si aveugle, si crédule, si confiant

dans l'amitié de son héroïque ami le maréchal, qu'il ne devinait pas la cause pour laquelle lui, si fêté d'abord, couchait maintenant sur la paille, à la belle étoile. Sur la paille! lui Favart, logé autrefois sous une tente rayée, promené en carrosse, buvant du meilleur vin du maréchal!

Cependant, malgré les menaces du maréchal et de son corps d'armée, madame Favart ne retourna pas au camp, mais à Paris, afin d'être plus loin encore des terribles tendresses de son persécuteur. Qu'allait devenir son mari? Triste retour de fortune! Condamné à payer 26,000 francs qu'il ne devait pas aux propriétaires de la salle exploitée par sa troupe, il est obligé de quitter le Brabant, et, par conséquent, de laisser son théâtre dans une complète anarchie. A qui s'adressera-t-il pour obtenir justice? A qui? Mais au maréchal, se dit Favart; n'est-il pas mon ami, mon admirateur? Après avoir remis le Brabant aux troupes de Marie-Thérèse, le maréchal était allé à Paris, où l'on célébrait sa valeur sur tous les théâtres, dans des couplets chantés sous les balustres d'or de sa loge, en présence même du roi. A Paris, Favart obtint à peine quelques avares protections dont il ne tira aucun avantage. Son théâtre était perdu pour lui. Quant au maréchal, il laissa Favart dans la position où il était et où, indubitablement, il avait lui-même contribué à le mettre. Enfin, ruiné, tombé plus bas qu'au temps où il pétrissait des échaudés d'une main et où il écrivait des couplets de l'autre, une lettre de cachet le força à sortir de Paris. Strasbourg fut son refuge, un avocat son hôte généreux. Ce n'était encore là que la moitié des misères de Favart. Ne laissait-il pas sa femme à Paris, à la merci de celui dont la main avait signé sa lettre d'exil? Sa femme, obligée de se montrer en public tous les soirs et de rentrer à minuit chez elle, n'ayant, au milieu des rues désertes, pour protection que celle d'une servante, et dans un temps où l'on enlevait en pleine impunité, surtout quand il s'agissait d'une actrice, et d'une actrice de la Comédie-Italienne. Cependant Favart n'était pas encore découvert, et sa femme opposait une prudence à toute épreuve aux conspirations sourdes dont elle était l'objet. Ils s'aimaient plus que jamais dans

leur malheur commun : héroïque fidélité au dix-huitième siècle ! Toujours présents l'un à l'autre, ils s'entendaient pour regarder la même étoile à la même heure ; ils s'envoyaient des fleurs qu'ils avaient portées, et, à la fête de sa bonne Justine, Favart lui écrivait, au risque d'éveiller la police de Strasbourg, rôdant autour de sa retraite :

« Je te souhaite une bonne fête, ma chère Justine ; sois heureuse autant que je me trouve malheureux d'être séparé de toi, et rien n'égalera ma félicité. Reçois cette fleur fanée, arrachée de sa tige ; c'est le symbole d'un cœur flétri par une absence rigoureuse. Adieu ! que tous tes jours soient des jours de fête ; mais, au milieu des plaisirs, songe que, si tu es formée pour exciter l'amour, tu es née pour mériter l'estime. »

Il y a sans doute, dans cette dernière phrase, une teinte de la sensibilité raisonneuse et antithétique créée par Diderot dans les lettres, et par Greuse dans la peinture ; mais n'est-il pas touchant, néanmoins, de voir encore une Héloïse et un Abeilard à cette époque de démoralisation universelle ? Voici ce que madame Favart répondait à son mari : c'est à s'agenouiller devant tant d'honnêteté sans orgueil et sans paroles vaines. Grand Dieu ! qu'une femme en écrirait long aujourd'hui si elle rendait le même service à l'honneur de son mari.

« Le maréchal est toujours furieux contre moi ; mais cela m'est égal. Si tu veux, j'enverrai mon début à tous les diables, et je pars sur-le-champ pour t'aller retrouver. Il y a toujours un monde prodigieux quand je parais. Je viens de jouer la danseuse dans *Je ne sais quoi*, et Fanchon dans le *Triomphe de l'intérêt*. Le duo que j'ai chanté avec Rochard est aussi de ta façon ; il suffit qu'il vienne de toi pour que je le rende bien.

« On me menace qu'on va me faire beaucoup de mal ; mais je m'en moque : j'irai de grand cœur demander l'aumône avec toi. Je suis pour jamais ta femme et ton amie,

« JUSTINE FAVART. »

C'est avec ce style que Laclos et Louvet de Couvray écrivirent des romans qui sont restés.

Justine Favart ne se borne pas à ces vives démonstrations d'une amitié tout d'une venue ; elle obtient de ne pas suivre la comédie à Fontainebleau, où résidait la cour, et elle part pour Lunéville, où était son véritable roi, où Favart devait se trouver. Mais, à peine descendue dans cette ville, deux employés à la police tombent chez elle, l'arrêtent, et, sous prétexte de la conduire à Fontainebleau, ils la mènent au couvent des Andelys. Noble conduite du maréchal de Saxe ! le mari en exil, la femme au couvent !

L'acte est si odieux, que madame Favart ne pense pas à l'attribuer tout entier au maréchal, quoiqu'elle dise dans la première lettre datée de sa réclusion : « *Je ne sais où l'on me mène, mais les plus grands supplices ne me feront jamais manquer à la vertu.* »

Quatre jours après elle apprend que c'est son père qui l'a fait enfermer, à cause de la prétendue illégalité de son mariage avec Favart. L'honnête M. Duronceray n'admet pas que sa fille ait épousé un homme de rien qui fait des pièces, lui qui faisait de la musique pour vivre !

« J'ai vu la lettre de cachet : c'est mon père qui m'a fait mettre ici. Ne perdez pas un instant ; envoyez tous nos papiers chez le ministre, M. d'Argenson, et surtout le consentement de mon père, signé de sa main ; c'est le curé de Saint-Pierre-aux-Bœufs qui l'a. Je viens d'écrire à M. le maréchal de Saxe ce qui vient de nous arriver. Je suis sûre qu'il voudra bien s'intéresser à ce qui nous regarde, et nous rendra service dans cette occasion. »

Le service était parfaitement rendu, puisque c'était le maréchal de Saxe qui, d'accord avec M. Duronceray, avait fait cloîtrer madame Favart aux Andelys. L'illégalité du mariage n'était qu'une invention combinée par ces deux honnêtes personnes.

Du couvent des Grands-Andelys, d'où l'on craignait qu'il ne lui fût encore trop facile de faire parvenir ses plaintes, on la transféra au couvent d'Angers, comme une prisonnière d'État, elle, dont tout le crime était, non pas de s'être mariée avec Favart, prétexte ridicule employé par un père plus ridicule encore, mais d'être du goût d'un maréchal allemand au service de

la France. Plus on la tourmenterait loin de son mari, dont le sort l'effrayait, et plus on espérait obtenir d'elle une rançon extrême et qu'il n'est plus besoin de qualifiér. On poussait la galanterie jusque-là dans ces temps qu'on juge un peu trop frivoles. Les lettres de cachet, les prisons d'Etat, les lettres de bannissement, les couvents, sont choses assez sérieuses; et on en usait avec prodigalité, quoiqu'on s'en indignât et qu'on en rît beaucoup, deux signes incontestables de prochaine décadence.

Enfin, le véritable auteur de ces basses et cruelles tyrannies, l'Anacréon sabreur, crut qu'il était temps de se démasquer, la plaisanterie ayant été poussée assez loin. Il prit sa plume ou sa cravache, et il écrivit sur ce ton à madame Favart :

LE MARÉCHAL DE SAXE A MADEMOISELLE DE CHANTILLY.

« J'ai reçu, au moment où j'allais partir pour Chambord, la lettre que vous m'avez écrite de Lunéville, ma chère Fémine. Je n'ai point entendu parler de Favart. Vous vous pressez toujours trop. Il doit être bien flatté que vous lui sacrifiiez fortune, agrément, gloire, enfin tout ce qui eût fait le bonheur de votre vie, pour le suivre dans un genre de vie que la seule nécessité fait embrasser. Je souhaite qu'il vous en dédommage, et que vous ne sentiez jamais le sacrifice que vous lui faites. J'ai vu hier au soir M. le maréchal de Richelieu, qui était furieux contre vous, parce que M. Bérier lui avait échauffé les oreilles. Je rabats cependant tous les coups qui portent sur vous. Plus ne vous en dirai sur ce qui me regarde : vous n'avez point voulu faire mon bonheur et le vôtre; peut-être ferez-vous votre malheur et celui de Favart. Je ne le souhaite point, mais je le crains. Adieu.

« M. DE SAXE. »

Pour bien comprendre le sens odieux de cette lettre, il faut dire ici que, poursuivi de ville en ville, Favart avait été réduit à se cacher dans une cave, où il peignait des éventails pour vivre; tâche qui, continuée longtemps sous des voûtes humides, et à la lueur fatigante de la lampe, épuisa sa santé et altéra pour toujours sa vue. C'était son meilleur ami, le maréchal, qui lui

avait ménagé cette affreuse existence, afin d'abaisser la résistance de sa femme. Ployant sous tant de persécutions, madame Favart céda enfin avec résignation ; elle pensa que la vie de son mari valait bien un sacrifice qui ne déshonorerait que celui qui l'exigeait et ne savait pas le mériter. Aussitôt sa captivité s'adoucit ; d'Angers elle passe à Tours, de Tours à Issoudun ; et, quelques mois après, les deux lettres de cachet, dont elle et son mari avaient été frappés, sont révoquées. Elle et lui furent admirables dans leur constance à refuser, après leurs malheurs, tous les genres de réparation offerts par le maréchal. Tous les billets de mille et de douze cents livres qu'il leur envoyait étaient déchirés ou jetés au feu, et pourtant ils avaient à peine de quoi vivre après une longue absence de Paris et du théâtre, qui était leur profession. Cette conduite était généreuse ; elle devint noble à la mort du maréchal, arrivée à la suite d'une chute de cheval, le 30 novembre 1750. A cette occasion le bon Favart écrivait ces lignes. « Je crois qu'il m'est permis de dire sur la mort de cet illustre homme de guerre ce que le père de notre théâtre disait sur le cardinal de Richelieu :

Qu'on parle bien ou mal du fameux maréchal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien ;
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Tout s'éteint ensuite ; plus de haines : tout est dit. Favart et sa délicieuse femme rentrent au théâtre, l'un pour y écrire de petits chefs-d'œuvre, l'autre pour y jouer avec le même succès qu'auparavant. Vingt ans s'écoulent dans cette heureuse union, qui, quoique très-étroite, admet cependant l'abbé de Voisenon, qui devient de la famille ; triple amitié, où la bonté, l'indulgence et l'esprit, remplacent les liens du sang.

LÉON GOZLAN.

L'éditeur a réuni en un seul volume les œuvres de Favart et de sa femme. Il n'a pris au théâtre de Favart que la *Chercheuse d'esprit* et les *Trois Sultanes*, les seules de ses comédies qui aient survécu, les seules qui soient dignes de survivre.

Il a fait suivre ces comédies de trois contes : *Les à-propos; Il eut tort; Il eut raison,* attribués par tous les contemporains à madame Favart, quoiqu'on les trouve dans l'édition en cinq volumes des œuvres de l'abbé de Voisenon. Il est vrai que l'esprit fut longtemps en commun entre l'abbé et la comédienne. Madame Favart n'était pas une femme de lettres, mais c'était une femme d'esprit dont on recueillait les mots. Vraie comédienne, elle a souvent trouvé des scènes entières pleines d'esprit et de finesse : Favart et Voisenon avaient pris l'habitude de ne tailler leur plume qu'en sa compagnie.

Après ces trois contes viennent les mémoires littéraires et dramatiques de Favart, qui sont un nouveau point de vue sur le monde des lettres et des théâtrès il y a cent ans. C'est un autre journal de Collé, moins personnel, mais non moins curieux.

L'ÉDITEUR.

LA

CHERCHEUSE D'ESPRIT

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA FOIRE SAINT-GERMAIN, LE 20 FÉVRIER 1741.

PERSONNAGES.

MADAME MADRÉ, riche fermière.
M. SUBTIL, tabellion.
M. NARQUOIS, savant.
NICETTE, fille de madame Madré.
ALAIN, fils de M. Subtil.
L'ÉVEILLÉ.
FINETTE.

La scène représente un village. La maison de madame Madré dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. SUBTIL, MADAME MADRÉ.

M. SUBTIL.

Ah ! je vous rencontre à propos, ma commère Madré ; j'allais vous voir.

MADAME MADRÉ.

Par quel hasard, monsieur Subtil ?

M. SUBTIL, *mystérieusement.*

Je viens vous dire que j'ai dessein de me remarier.

MADAME MADRÉ.

De vous remarier ! c'est fort bien fait. J'ai envie aussi de me remarier, moi.

M. SUBTIL.

Ah ! ah ! je suis charmé de cette conformité. Cela m'encourage à vous faire la demande...

MADAME MADRÉ.

Vous voulez m'épouser ? Je vous devine.

M. SUBTIL.

Pas tout à fait.

MADAME MADRÉ.

Comment l'entendez-vous donc ?

M. SUBTIL.

C'est votre fille que je demande en mariage.

MADAME MADRÉ, *étonnée.*

Ma fille ! ma fille Nicette ?

M. SUBTIL.

Oui, Nicette, votre fille.

MADAME MADRÉ.

Vous badinez !

M. SUBTIL.

Nenni, ma foi.

AIR : *Des Feuillantines.*

Je veux être son époux.

MADAME MADRÉ.

Entre nous,
Compère, qu'en feriez-vous ?

M. SUBTIL.

Belle demande, madame !
J'en ferais... Parbleu ! j'en ferais ma femme *.

MADAME MADRÉ.

Air : Je ne vous ai vu qu'un seul petit moment.

Elle votre femme !

M. SUBTIL.

Oui, vraiment.

MADAME MADRÉ.

Hélas !
C'est une chose qui ne se peut pas.

M. SUBTIL.

Air : Si la jeune Iris a pour moi du mépris.

Expliquez-vous mieux :
Je ne suis pas si vieux.

MADAME MADRÉ.

Qu'importe ?

M. SUBTIL.

Mon amour vous exhorte
A me rendre content.

MADAME MADRÉ.

Nicette est une enfant.

M. SUBTIL.

Qu'importe ?
J'en suis enchanté.

Air : Tes beaux yeux, ma Nicole.

Sa taille est ravissante,
Et l'on peut déjà voir

* Au temps de Favart, les couplets de vaudeville étaient plus naïfs que spirituels; les auteurs s'étudiaient à rendre leurs idées d'une manière naturelle, sans chercher à les contourner péniblement pour amener une pointe. C'était dans les choses, et non dans les mots que le comique prenait naissance : souvent même l'air sur lequel le couplet était chanté tenait lieu d'épigramme.

Une gorge naissante
Repousser le mouchoir :
Elle a, par excellence,
Un teint... des yeux... Elle a...
Elle a son innocence
Qui surpasse cela.

MADAME MADRÉ.

Mais ignorez-vous que Nicette est la simplicité même?

M. SUBTIL.

Tant mieux, morbleu !

MADAME MADRÉ.

Vous auriez là une jolie statue !

AIR : Que je suis à plaindre en cette débauche !

Machinalement elle coud, tricote,
Et jamais ne lâche un mot.

M. SUBTIL.

Bon : tant mieux, tant mieux.

MADAME MADRÉ.

Mais elle est si sotte !...

M. RUBTIL.

Je risquerai moins d'être sot.

MADAME MADRÉ.

Comment ! un homme d'esprit comme vous, procureur et notaire royal qui pis est, épouser une Agnès !

M. SUBTIL.

C'est pour la rareté du fait.

MADAME MADRÉ.

Vous voulez vous distinguer.

M. SUBTIL.

Ma défunte n'avait que trop d'esprit, de par tous les diables !

MADAME MADRÉ.

C'est singulier, que vous autres gens de pratique, rusés

et malins de votre naturel, vous trouviais toujours des femmes plus rusées et maleignes que vous..

M. SUBTIL.

C'est pour éviter ce malheur que je veux épouser Nicette. L'heureuse simplicité!

MADAME MADRÉ.

Oui ! hom ! Je ne sais où j'ai pêché cette bestiole.

M. SUBTIL.

Air : J'offre ici mon savoir-faire.

Que diriez-vous donc, ma chère,
Que diriez-vous d'Alain mon fils?

MADAME MADRÉ.

Moi, je dis qu'Alain vaut son prix.

M. SUBTIL.

Est-il un plus sot caractère?

MADAME MADRÉ.

Moi, je dis qu'Alain vaut son prix.

M. SUBTIL.

De moi ce nigaud ne tient guère.

MADAME MADRÉ.

Air : Je voudrais bien me marier.

De vous il tient peu, je le croi :
Ainsi disait sa mère.

M. SUBTIL.

Je ne sais qu'en faire, ma foi.

MADAME MADRÉ.

Si vous vouliez compère,
Je saurais bien qu'en faire, moi,
Je saurais bien qu'en faire.

Tenez, monsieur le tabellion, ce garçon-là ne vaut rien pour votre étude. Pardi ! mettons-le au labour ; il y a un moyen de s'accommoder : troc pour troc; je vous donne Nicette, vous me donnerez Alain.

M. SUBTIL.

Quoi ! vous voudriez être la femme de ce benêt-là ?

MADAME MADRÉ.

Chacun a ses petites raisons, mon compère : nous ne manquons pas d'esprit, vous et moi.

AIR : C'est fort bien fait à vous.

Craignez-vous l'artifice
Fatal à maint époux :
Prenez une novice ;
C'est fort bien fait à vous :
Mais, moi, que je choisisse,
Pour engager ma foi,
Un garçon sans malice,
C'est fort bien fait à moi.

Allons, déterminez-vous.

M. SUBTIL.

Parbleu ! Nicette mérite bien que je vous accorde Alain : touchez là.

MADAME MADRÉ.

C'est marché fait.

M. SUBTIL.

J'irai tantôt chez vous dresser les articles des contrats.

MADAME MADRÉ.

Et nous ferons nos noces à l'abri de celles de ma nièce, qui épouse aujourd'hui l'Éveillé, comme vous le savez.

M. SUBTIL.

C'est bien dit. J'aperçois Nicette ; laissez-moi la pressentir un peu sur cette affaire.

MADAME MADRÉ, à part.

J'ai peur qu'il ne se repente...

SCÈNE II.

M. SUBTIL, MADAME MADRÉ, NICETTE.

MADAME MADRÉ, à Nicette.

Venez çà. Comme ça se tient ! levez la tête ; saluez monsieur, et répondez sur ce qu'il vous dira.

(Nicette salue niaisement).

M. SUBTIL.

AIR : Si cela est, eh bien ! tant pis.

Approchez, mon aimable fille.
(A part).
Ah ! que je la trouve gentille !
(A Nicette).
Votre douceur
Gagne le cœur.

NICETTE.

Le cœur !

M. SUBTIL.

Pour vous, Nicette, je soupire,
C'est l'effet d'un regard que vous m'avez lancé.

NICETTE.

Lancé !

M. SUBTIL.

Soulagez mon martyre :
Pour jamais l'Amour m'à blessé.

NICETTE.

Blessé !

MADAME MADRÉ.

L'entretien me fait rire.

M SUBTIL.

De ces yeux si jolis
Tous les coups sont partis ;
Je meurs d'amour.

NICETTE.

Eh bien! tant pis.

MADAME MADRÉ, à M. Subtil.

Vous lui parlez hébreux. (A Nicette.) Nicette, M. le tabellion se présente pour être votre mari.

M. SUBTIL.

Oui, ma belle enfant.

AIR : L'éclat de mon bonheur.

Je viens de vous choisir
Pour ma petite femme.
Aurez-vous du plaisir
En m'épousant?

NICETTE.

Oh dame!

M. SUBTIL.

Eh bien?

MADAME MADRÉ.

Achevez donc.

NICETTE.

Oh! dame! ..
Je n'en sais rien.

MADAME MADRÉ.

Comment! est-ce ainsi qu'on doit répondre?

NICETTE.

Eh! mais je ne peux pas savoir ça, moi!

MADAME MADRÉ.

Il faut faire une révérence, et dire : Oui, monsieur.

M. SUBTIL.

Ma chère Nicette, est-ce que vous avez de la répugnance pour moi?

NICETTE, faisant la révérence.

Oui, monsieur.

MADAME MADRÉ.

La petite impertinente!

NICETTE.

Vous m'avez dit de dire comme ça.

MADAME MADRÉ.

Oui, d'abord ; mais à présent il faut dire non.

M. SUBTIL, à Nicette.

Je vous demande si vous me trouvez digne d'être votre mari ?

NICETTE.

Non, mons... Je dis non, ma mère.

M. SUBTIL.

Eh ! laissez-la parler comme elle voudra ; ses réponses me font voir qu'elle n'entend pas le langage des amants.

AIR : Ces filles sont si sottes.

Cela me prouve son honneur.
(A Nicette.)
Oui, vous avez, mon petit cœur,
Des trésors que j'admire,
De la vertu, de la pudeur.

MADAME MADRÉ.

Répondez, petite fille.

NICETTE.

Cela vous plaît à dire,
Monsieur,
Cela vous plaît à dire.

MADAME MADRÉ.

Quels discours ! quel esprit matériel !

M. SUBTIL.

AIR : Adieu, voisine.

Je saurai bien le déboucher.
Ah ! l'aimable innocence !
Rien encore n'a pu l'enticher :
Quel plaisir, quand j'y pense !
Ah ! quel plaisir de défricher
Son ignorance !

MADAME MADRÉ.

AIR : Dormir est un temps perdu.

Son esprit ne sortira
Jamais de sa cosse;
Toujours bête elle sera,
Après comme avant la noce.
Moi, je n'ignorais de rien.
Dès son âge...

M. SUBTIL.

On sait fort bien
Que vous fûtes précoce.

Vous l'intimidez. (A Nicette.) Venez çà, répondez à votre fantaisie. Oui, oui, votre mère le veut bien.

MADAME MADRÉ, à Nicette.

Parlez, parlez.

M. SUBTIL.

Écoutez-moi.

AIR : Ma femme est femme d'honneur.

Avec vous je veux m'unir;
Je me flatte d'obtenir
Votre main, ma chère.

NICETTE.

Ma main! Pourquoi faire?

M. SUBTIL.

Je vais me marier avec vous.

NICETTE.

Marier!

M. SUBTIL.

Oui, je vous chérirai avec tendresse; il faut, de son côté, qu'une femme ait beaucoup d'amitié pour son mari. M'aimerez-vous bien?

NICETTE.

Oui, monsieur.

M. SUBTIL.

Elle dit oui, ma commère ; que je suis content !

AIR : Ce qui n'est qu'enflure.

Sur cet aveu plein d'appas.
Mon bonheur se fonde.

NICETTE.

Quoi ! monsieur, ne doit-on pas
Aimer tout le monde? (*bis.*)

M. SUBTIL.

Ce ne serait pas là mon compte.

MADAME MADRÉ.

C'en est trop. Je perds patience.

M. SUBTIL.

Ne la chagrinez pas ; elle est telle que je désire.

MADAME MADRÉ.

Laissez-la donc, pour songer au reste.

(A Nicette.)

AIR : Pourquoi vous en prendre à moi ?

Allez chercher de l'esprit,
Nigaude, pécore ;
Allez chercher de l'esprit.

NICETTE.

Pourquoi me gronder encore ?

M. SUBTIL.

Contre elle qui vous aigrit ?

MADAME MADRÉ.

Allez chercher de l'esprit,
Nigaude, pécore ;
Allez chercher de l'esprit.

NICETTE.

Mais je ne sais pas où l'on en trouve.

MADAME MADRÉ, s'en va en haussant les épaules.

Hom !

M. SUBTIL rit.

Ah, ah, ah ! Sans adieu, belle Nicette.

(Il sort.)

SCÈNE III.

NICETTE.

Que je suis malheureuse ! Ma mère me dit tous les jours : Allez chercher de l'esprit ; et, quand je demande où il y en a, elle hausse les épaules, et se moque de moi.

AIR : Quel désespoir :

Quel désespoir
D'être sans esprit à mon âge !
Quel désespoir !
Je pleure du matin au soir.
Il faudra voir
Si l'on en vend dans le village.
Quel désespoir !
Je pleure du matin au soir.

(Apercevant M. Narquois qui se promène en lisant).

Je vois un habile homme,
Que pour l'esprit on renomme.

SCÈNE IV.

M. NARQUOIS, NICETTE.

NICETTE, continue en abordant M. Narquois.

Monsieur, dites-moi comme
Je dois faire pour m'en pourvoir.

M. NARQUOIS.

Il faut savoir...

NICETTE.

Daignez, non pas pour grosse somme,

M'en faire avoir,
Si vous en avez le pouvoir.

M. NARQUOIS.

Expliquez donc la chose.

NICETTE.

Excusez-moi, si j'ose...

M. NARQUOIS.

Expliquez donc la chose.

NICETTE.

C'est...

M. NARQUOIS.

Elle hésite, elle rougit.

NICETTE.

C'est qu'il s'agit. .
C'est que je voudrais une chose...

M. NARQUOIS.

De quoi ?

NICETTE.

D'esprit.
Voulez-vous m'en faire crédit ?

M. NARQUOIS, riant.

Ah, ah !

NICETTE.

On dit com' ça, monsieur Narquois, que vous êtes bien savant ; et que vous avez été obligé de quitter Paris parce que vous aviez trop d'esprit ?

M. NARQUOIS.

C'est la vérité, ma fille.

NICETTE.

Je ne puis donc mieux m'adresser pour en avoir.

M. NARQUOIS.

AIR : Je veux garder ma liberté.

Cela ne s'acquiert qu'à grands frais.

NICETTE.

Ah ! monsieur, quel dommage !

Je n'ai pas de grands moyens ; mais,
En attendant davantage,
Prenez mon anneau.

M. NARQUOIS.

Gardez ce joyau ;
Je n'en puis faire usage.

J'agis sans intérêt, mon enfant ; mais de quelle espèce d'esprit voulez-vous ? car il y en a de plusieurs sortes.

NICETTE.

Dame ! je veux du meilleur.

M. NARQUOIS.

De cet esprit chef-d'œuvre de l'art, brillanté par l'imagination, et rectifié par le bon sens ?

NICETTE.

Je ne connais pas ces gens-là.

M. NARQUOIS.

Air : Confiteor.

On peut définir cet esprit,
Saillie aimable et raisonnée ;
Ou, comme un de nos auteurs dit,
C'est la raison assaisonnée.
Mon enfant, vous comprenez bien ?

NICETTE.

Comme si vous ne disiez rien *.

M. NARQUOIS.

L'esprit que vous me demandez est une chose bien rare !

* La raison peut quelquefois s'exprimer en *saillies*, et c'est ce que l'auteur a voulu dire ; mais c'est précisément quand elle est en *saillies*, qu'elle n'est pas en raisonnements, et *saillie raisonnée* offre deux mots incohérents (La H.) — La Harpe oublie que M. Narquois n'est homme d'esprit que relativement à Nicette, et que l'auteur le fait parler comme un savant de village. Aussi Nicette lui répond-elle, quand il lui demande si elle le comprend : *C'est comme si vous ne disiez rien.*

NICETTE.

Comment avez-vous trouvé le vôtre ?

M. NARQUOIS.

En feuilletant de bons livres.

NICETTE.

C'est donc pour feuilleter des livres que ma mère s'enferme dans le cabinet de M. le bailli ?

M. NARQUOIS.

Cela peut être.

NICETTE.

Prêtez-moi celui que vous tenez.

M. NARQUOIS.

Pourquoi faire ?

NICETTE.

Pour le feuilleter, afin de trouver tout d'un coup de l'esprit comme vous.

M. NARQUOIS.

Ah, ah ! L'esprit ne se trouve pas si promptement. Le mien est le fruit d'une longue étude ; j'ai commencé par les humanités.

NICETTE.

Je suis déjà fort humaine.

M. NARQUOIS.

Ensuite, j'ai étudié la rhétorique, la philosophie, le droit.

NICETTE.

Et ma mère a-t-elle aussi étudié tout cela ?

M. NARQUOIS.

Non, vraiment.

NICETTE.

Air : Suivons l'amour ; c'est lui qui nous mène.

Oh ! bien, tenez, c'est trop de mystère ?
Monsieur Narquois, donnez-moi plutôt

Du même esprit dont se sert ma mère ;
Car c'est, je crois, de celui qu'il me faut.

M. NARQUOIS.

C'est-à-dire que vous me demandez de l'esprit naturel.

NICETTE.

Naturel, soit.

M. NARQUOIS.

Oh, oh ! celui-là est un présent de la nature, que l'éducation ne saurait donner.

NICETTE.

Comment ?

M. NARQUOIS.

Air : O riguingué, ô lon lan la !

On peut fort bien le cultiver,
Mais non pas en faire trouver.

NICETTE.

Vous me voulez faire endêver.

M. NARQUOIS.

Ma fille, en cette conjoncture,
L'art ne peut rien sans la nature.

NICETTE.

Est-ce que vous n'avez pas de cet esprit-là, vous ?

M. NARQUOIS.

J'en ai, mais...

NICETTE.

Mais vous ne voulez pas m'en donner. C'est bien vilain

Air : Tu n'as pas le pouvoir.

En vous j'ai mis tout mon espoir.

M. NARQUOIS.

J'aurais beau le vouloir : (*bis.*)
Hélas ! malgré tout mon savoir,
Je n'ai pas ce pouvoir. (*bis.*)

(Il sort.)

SCÈNE V.

NICETTE.

Il me quitte. Je ne connais rien de plus chiche que ce vieillard-là.

SCÈNE VI.

L'ÉVEILLÉ, NICETTE

L'ÉVEILLÉ.

Air : L'agaçante. Je vous aime, Célimène.

Finette avec moi s'engage,
Ma parsonne l'attendrit ;
Je l'empaumons par mon langage :
Morgué ! vivent les gens d'esprit !
La fortune me rit ;
J'éponsons la parle du village.
La fortune me rit.
Morgué ! vivent les gens d'esprit !

NICETTE.

Ah ! vous en avez ? Donnez-m'en, monsieur l'Éveillé.

L'ÉVEILLÉ.

Air : Viens, ma bergère ; viens seulette,
O lon lan la landerira.

Que voulez-vous de moi, Nicette ?
O lon lan la landerira.
Tatigué ! qu'alle est joliette !
O lon lan la landerirette :
Que d'agréments elle a déjà !

NICETTE.

AIR : Vous en venez, vous en venez.

L'esprit serait mieux mon affaire ;
J'en demande mon nécessaire.

L'ÉVEILLÉ.

Oh ! puisque vous en désirez,
Vous en aurez, vous en aurez.
Je prévois bian que vous en aurez,
Que vous en aurez.

NICETTE.

Voyez ce vilain M. Narquois ! Il m'a dit com' ça, que ça ne se pouvait pas.

L'ÉVEILLÉ.

Bon, bon ! V'là encore un biau olibrius ; il n'a de l'esprit qu'en latin ; j'en avons en français.

AIR : Le tout par nature.

Oh ! quand à l'égard de ça,
De reste j'en avons là.
Comme moi Finette en a,
Et biantôt, je vous jure,
Comme à nous il vous viandra :
Le tout par nature.

NICETTE.

Et ça ne peut-il pas se donner ?

L'ÉVEILLÉ.

Oui, vraiment.

AIR : Tout cela m'est indifférent.

En voici la comparaison :
Lorsque l'on greffe un sauvageon,
La séve, par ce stratagème,
Se communique et fait profit.
Il en est ainsi tout de même ;
On peut se bailler de l'esprit.

NICETTE.

Et ne pourriez-vous m'en faire avoir dès à présent?

L'ÉVEILLÉ.

Moi? Eh mais... Tatigoi! alle est bien drôlette!

Air : O ricandaine, ô ricandon.

Et pourquoi non, mon biau tendron?
O ricandaine, ô ricandon.
Quoique j'ayons l'air un peu rond,
J'en savons long.
Avec ce petit bec mignon,
Votre recharche n'est pas vaine.
Le joli minois que voilà!
Pour vous il me parle déjà.
(Il rit.)
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!
Çà puisque l'esprit est sur jeu,
Par la jarni, je sens biau que...
Oui, je vous en baillerai,
O ricandaine;
Je vous en donnerai,
O ricandé.

NICETTE.

Air : Donnez, amant; mais donnez bien.
(Vaudeville du Magnifique.)

Vos bontés me rendent confuse:
Me ferez-vous de tels présents?
A moi qui n'ai que quatorze ans.

L'ÉVEILLÉ.

Jamais l'esprit ne se refuse...

Laissez faire, je vous donnerai tout ce que j'en ai.

NICETTE.

Air : Non, je ne veux pas rire.

(A part.)
Me donner tout l'esprit qu'il a! *(bis.)*
Vaux-je la peine de cela?

L'ÉVEILLÉ.

Oui, ma petite reine,
Vous en valez bian la peine,
Vous en valez bian la peine.
Oui da,
Vous en valez bian la peine.

NICETTE.

Air : Allons la voir à Saint-Cloud.

D'un pareil bienfait, hélas!
Je serai reconnaissante.
Surtout ne me trompez pas;
Car je suis bien innocente.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué, j'en serais bian fâché.

NICETTE.

Il faut me faire bon marché;
Car je ne suis pas riche.

L'ÉVEILLÉ.

Et, moi, je ne suis pas chiche.

Je suis un garçon fort sarviable, fort charitable; je ne demandons que vot' amiquié.

NICETTE.

C'est trop juste.

L'ÉVEILLÉ.

Air : Vaudeville du Retour de Fontainebleau.

Gardez-vous, sur cet entretien,
De jaser avec Finette.
Allez, je vous instruirons bien;
Çà, commençons, belle Nicette.

SCÈNE VII.

L'ÉVEILLÉ, FINETTE, NICETTE.

FINETTE, retirant l'Éveillé.

Eh ! gué, gué, gué, gué, comme il y va!
La la la la la la la la la la la la la.

L'ÉVEILLÉ.

Me v'là pris comme un renard.

NICETTE.

Pardi ! ma cousine Finette, vous êtes bian insupportable de venir nous interrompre comme çà mal à propos.

FINETTE.

Oui da !

AIR : L'autre jour, Colin, d'un air badin.

(A l'Éveillé.)

Avec ce tendron,
Vous vouliez donc
Ici me faire niche.

L'ÉVEILLÉ.

Qu'appréhendez-vous ?

FINETTE.

Craignez mon courroux.

L'ÉVEILLÉ.

Queu transport jaloux !
Je ne lui fais pas les yeux doux.

FINETTE.

De conter fleurette
Vous n'êtes pas chiche :
Laissez là Nicette,
Tôt que l'on déniche.
Pour cette poulette,
L'Éveillé me triche,

Tout prêt d'être mon mari!
Fi!

L'ÉVEILLÉ.

Air : Tourlouriretto, lironfa.

Écoutez-moi, belle brunette,
Et calmez ce brusque dépit.
(Il rit.)

FINETTE.

Je crois encor qu'il en rit.

L'ÉVEILLÉ.

C'est... c'est... c'est que Nicette
Charche partout de l'esprit...
Queu mal fait-on quand on l'instruit?

NICETTE.

Air : Tarare, ponpon.

M'empêcher d'en avoir! vous n'êtes guère bonne;
Mais il m'en donnera
Pour cette bague-là.

FINETTE.

Doucement, ma mignonne:
Je lui défends.

NICETTE.

Pourquoi?

FINETTE.

Oh! l'Éveillé n'en donne
Qu'à moi.

NICETTE.

Eh mais, vous en avez tant!

FINETTE.

On n'en saurait trop avoir.

NICETTE.

Laissez-la dire, monsieur l'Éveillé. Donnez-m'en toujours.

L'ÉVEILLÉ.

Air : C'est la chose impossible.

Oh ! Finette ne le veut pas.

NICETTE.

Franchement, cela me chagrine.
Que dois-je faire en pareil cas?
Ayons recours à ma cousine.
Je compte sur vous pour cela :
Donnez-m'en donc ?

L'ÉVEILLÉ.

Qu'alle est risible !
C'est la la la la la la la la,
C'est la chose impossible.

FINETTE.

Allez, l'Éveillé se moque de vous ; ça ne se donne point, ça vient tout seul.

NICETTE.

Et quand ça vient-il donc ?

FINETTE.

Dame ! ça vient... ça vient quand ça vient ; queu question elle fait là !

NICETTE.

Air : Ah ! ah ! ah ! venez-y toutes, les belles jeunes filles, moudre.

Ne puis-je savoir comme
Cet esprit me viendra ?

L'ÉVEILLÉ.

Ce sera
Lorsqu'auprès d'un jeune homme,
Le petit cœur fera
Ti ta ti ta ti ta ta,
Et que vous sentirez naître
Un désir pressant de connaître
Ce qui cause ça.

NICETTE.

Je n'y entends rien.

L'ÉVEILLÉ.

C'est que vous ne savez pas ce que c'est que l'esprit.

NICETTE.

Qu'est-ce que c'est donc?

L'ÉVEILLÉ.

L'esprit? c'est... c'est une belle chose!

NICETTE.

Eh bien!

L'ÉVEILLÉ.

Ça sart biaucoup aux filles.

NICETTE.

Eh bien?

L'ÉVEILLÉ.

C'est...

FINETTE.

Oh! c'est, c'est... qu'elle aille apprendre d'Alain ce que c'est.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué, ça doit faire un bel attelage!

AIR : Ah! que Colin l'autre jour me fit rire.

Qu'il vous en donne; Alain en est le maître.

NICETTE.

Alain, Alain! cela pourrait-il être?
On dit, hélas!
Qu'il n'en a pas.

L'ÉVEILLÉ ET FINETTE, en s'en allant.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!

SCÈNE VIII.

NICETTE.

AIR : Il faut que je file, file.

Tout le monde m'abandonne :
Ça me fait sécher sur pié.
Ne trouverai-je personne,
Pour moi de bonne amitié,
Qui m'en donne, donne, donne,
Qui m'en donne par pitié ?

AIR : Au bout, au bout, au bout du monde.

Ne perdons pas encor courage ;
Informons-nous dans le village;
Je ferai tant que j'en aurai.
Quêtons à la ronde ;
S'il le faut j'irai
Au bout du monde.

AIR : Rossignolet du vert bocage.

Je mettrai fin, par cette emplette,
A mon chagrin.

SCÈNE IX.

NICETTE, ALAIN.

ALAIN.

Vous voilà donc ? Bonjour, Nicette.

NICETTE.

Bonjour, Alain.

ALAIN, rit niaisement.

Hé, hé, hé, hé.

NICETTE.

Qu'avez-vous à rire ?

ALAIN.

Hé, hé, j'en ai envie toutes les fois que je vous rencontre.

NICETTE.

Est-ce que j'ai la mine risible?

AIR : Philis en cherchant son amant.

Tout chacun se moque de moi.

ALAIN.

Ce n'est pas pour ça, jarniguoi!
Dam', tenez, je ne sais pourquoi,
Je ris d'aise, à ce que je croi,
Quand je vous voi.

Est-ce qu'ous n'êtes pas itou bian aise de me voir, vous?

NICETTE.

Oui, Alain.

ALAIN.

Stapendant vous avez l'air triste.

NICETTE.

C'est que je suis fâchée.

ALAIN.

AIR : Tu n'as pas ce qu'il me faudrait.

Eh bien! qu'est-ce qui vous chagreine?

NICETTE.

Ah! je n'ai point d'esprit, Alain.

ALAIN.

Quoi! c'est ça qui vous met en peine?
Non plus que vous, je n'en ai brin;
Je n'en eus jamais, et j'ignore
A quoi l'esprit me sarvirait.
Je puis sans ça bian vivre encore.

NICETTE.

Oh! moi, je sens qu'il m'en faudrait.

Air : Ton himeur est, Cathereine.

C'est, dit-on, chose fort belle;
Aux filles ça sart biaucoup.

ALAIN.

Où cette drogue croît-elle?

NICETTE.

Ça se trouve tout d'un coup.

ALAIN.

Là-dessus, je veux m'instruire.

NICETTE.

Un pareil désir me tient.
Tout ce que je puis vous dire,
C'est que ça vient, quand ça vient.

Sans ma cousine, l'Éveillé m'aurait peut-être donné de l'esprit.

ALAIN.

Je sis fâché de n'en point avoir, je vous en ferais présent.

NICETTE.

Je ne sais; j'aimerais mieux vous avoir c'tobligation-là qu'à d'autres.

ALAIN.

Je ne demanderais qu'à vous faire plaisir.

NICETTE.

Je voudrais bien vous faire plaisir aussi.

ALAIN.

Je ne sais pas comment ça se fait : vous me revenez mieux que toutes les filles du village.

NICETTE.

Et vous, vous me plaisez mieux que Robin, mon mouton *.

* Ce dialogue est très-bien conçu dans sa naïveté : *Robin, mon mouton*, marque tout au juste où en est encore Nicette. Quelques scènes

ALAIN.

Tatigué ! sans savoir c'en que c'est que l'esprit, vous me donnez envie d'en avoir.

NICETTE.

AIR : Dans notre village chacun vit content.

Cherchons-en ensemble :
Quand nous en aurons,
Nous partagerons.

ALAIN.

Vous avez raison, ce me semble ;
J'en trouvarrons mieux,
Quand nous serons deux *.

NICETTE.

Si j'en trouve, par hasard, en mon particulier, je vous en ferai part aussitôt.

AIR : Une vielle d'argent, lirette.

Tout à la bonne franquette
Se partagera.

ALAIN.

La part sera bientôt faite :
Dès qu'il m'en viendra,
Tout sera pour vous, Nicette.
Tout pour vous sera **.

Je n'en veux avoir que pour vous.

après, elle a déjà bien fait du chemin, pas trop ni trop vite; mais, dans cette même scène, le naïf devient plaisant. (LA H.)

* L'innocence est toujours dans les personnages, et la malice pour les spectateurs. On rit ; et ni l'un ni l'autre ne savent pourquoi l'on rit. C'est le comique d'Agnès, sauf la disproportion des genres, qui est la même que celle des deux auteurs ; mais, en petit comme en grand, la vérité a toujours son prix. (LA H.)

** C'est le sentiment dans sa simplicité ; et le spectateur, qui l'interprète à sa manière, peut rire sans qu'il y ait de la faute d'Alain. (LA H.)

NICETTE.

C'est bian honnête, mais il faut que ça soit en commun. Allons en chercher au plus tôt.

ALAIN.

Par où faut-il aller?

NICETTE.

Je n'en sais rien.

ALAIN.

Attendez...

AIR : Un jour le bon père Abraham
Prêchait avec instance.

On trouve de tout à Paris.
On en vend là, sans doute ;
Ne vous embarrassez du prix,
J'en aurons, quoi qu'il coûte.
Ensemble, allons-y de ce pas.
Eh! que sait-on? Peut-être, hélas!
J'en trouvarrons en route.

NICETTE.

Partons! c'est bien dit.

SCÈNE X.

MADAME MADRÉ, NICETTE, ALAIN.

MADAME MADRÉ.

AIR : Je n'lui, je n'lui donne pas;
Mais je lui laisse prendre.

Alain, où voulez-vous aller?
Avec cette innocente?
Demeurez, je dois vous parler.
(A Nicette.)
Et vous, impertinente,
Pourquoi lui donnez-vous le bras,
D'un petit air si tendre?

NICETTE.

Je n'lui, je n'lui donne pas ;
Mais je lui laisse prendre.

MADAME MADRÉ.

AIR : N'oubliez pas votre houlette,
Lisette.

Ne les laissons point seuls ensemble,
Je tremble
Qu'ils n'y prennent plaisir.
Pouvez-vous de la sorte agir,
Sans rougir, petite pécore ?

NICETTE.

Excusez-moi, maman, j'ignore
Encore
Lorsque l'on doit rougir *.

MADAME MADRÉ.

Allez, petite fille, allez mettre un fichu.

NICETTE.

Je n'ai pas froid, ma mère **

MADAME MADRÉ.

Allez, vous dis-je ; et que je ne sache pas que vous parliez davantage avec Alain, entendez-vous ? Que je ne sache pas ça

NICETTE.

Non, ma mère.

(Elle sort en regardant Alain à plusieurs reprises ; Alain la regarde aller.)

* Réponse charmante, parfaitement en harmonie avec le caractère du personnage. Il y a bien peu de rôles au théâtre mieux faits que celui de Nicette. Favart, à qui l'on peut souvent reprocher de l'afféterie dans le style, ne s'écarte jamais, dans sa *Chercheuse d'esprit*, du naturel et de la simplicité qui conviennent à un pareil ouvrage.

** Que d'innocence dans cette réponse ! De pareils traits sont le sublime du genre.

SCÈNE XI.

MADAME MADRÉ, ALAIN.

MADAME MADRÉ.

A quoi vous amusez-vous, Alain, avec une morveuse? Vous ne dites mot. Un garçon d'esprit répondrait quelque chose.

ALAIN, d'un ton chagrin.

Oh! je n'ai pas d'esprit, moi,

MADAME MADRÉ

Eh bien! je vous en ferai avoir.

ALAIN, d'un air joyeux.

Tout de bon?

MADAME MADRÉ.

Oui.

ALAIN.

Oh, oh! tant mieux. Que je vous serai bien obligé!

AIR : Je ne sais pas écrire.
(Vaudeville des BILLETS DOUX.)

Jamais mon père ne m'apprit
Comme il faut avoir de l'esprit.

MADAME MADRÉ.

J'en ferai mon affaire.
Je vous instruirai dès ce jour.
L'esprit vient en faisant l'amour.

ALAIN.

Je ne sais pas le faire.

MADAME MADRÉ.

C'est encore ce que je veux vous montrer. L'esprit ne se façonne que par le commerce du beau sexe.

ALAIN.

Montrez, montrez-moi ça.

MADAME MADRÉ.

Faut, premièrement, que vous choisissiez une amoureuse.

ALAIN.

Qu'est-ce que c'est que ça une amoureuse?

MADAME MADRÉ.

Air : On n'aime point dans nos forêts.

Une belle qu'on aime bien ;
Supposons que ce soit moi-même.

ALAIN, d'un air riant.

Oh ! tenez, ne supposons rien :
C'est déjà fait.

MADAME MADRÉ, à part.

C'est moi qu'il aime.

ALAIN.

Je viens de choisir à l'instant.

MADAME MADRÉ, à part.

Ah ! qu'il me rend le cœur content !

C'est cet aveu que je demandais.

ALAIN.

Eh bien ! c'tamoureuse, comme vous dites?

MADAME MADRÉ.

Air : Que je regrette mon amant !

Il faut l'aborder joliment,
Et, d'une manière galante,
On lui fait un doux compliment.

ALAIN.

Fort bien.

MADAME MADRÉ.

Après on lui présente,
D'un air coquet,
Un bouquet
De muguet,
Ou d'œillet,

Qu'on lui met
A son corset.

ALAIN.

Allez, allez, cela vaut fait.

Mais qu'est-ce que c'est que faire un compliment?

MADAME MADRÉ.

Par exemple, c'est recomparer sa belle aux fleurs, au beau jour; enfin, à ce qu'on trouve de plus agréable.

ALAIN.

Bon : revenons à c't'amoureuse.

MADAME MADRÉ.

Air : Quand la bergère vient des champs
Tout dandinant.

Ensuite on lui baise la main,
D'un air badin,
Mon cher Alain;
Quelquefois même plus malin,
Zeste, on l'embrasse,
Avec audace.

ALAIN.

Le tour est fin.

Et l'esprit?

MADAME MADRÉ.

L'esprit alors commence à venir. (En lui donnant son bouquet.) Éprouvons si vous avez bien retenu tout ce que je vous ai dit : voilà mon bouquet.

ALAIN prend le bouquet et le met à son côte.

Donnez.

MADAME MADRÉ.

Air : Est-ce que ça se demande.

Il n'entend pas.

ALAIN.

J'entends fort bien
Toute la manigance.

MADAME MADRÉ.

Oui, mais voyez s'il en fait rien !

ALAIN.

Baillez-vous patience.

MADAME MADRÉ.

Répétez donc
Votre leçon.

ALAIN.

Oh ! ce n'est pas la peine,
Alain tantôt
Sera moins sot ;
De ça soyez çartaine *.

MADAME MADRÉ, à part.

On lui a dit apparemment que je dois l'épouser. (A Alain.) Vous savez donc...

ALAIN.

Hé, oui, oui, je savons... suffit.

MADAME MADRÉ.

A propos, vous êtes de la noce de Finette ; je vous choisis pour mon meneur, et je vais acheter des rubans pour vous, comme ça se pratique.

ALAIN.

Bon bon. (à part.) Je donnerai tout ça à Nicette.

MADAME MADRÉ.

Suivez-moi.

ALAIN, bas, à Nicette qui paraît.

Oh ! oh ! Attendez-moi là, mon amoureuse.

(Il sort avec madame Madré.)

* Rien n'est plus plaisant que la situation de madame Madré, qui cherche inutilement à se faire embrasser par Alain. Le spectateur rit en même temps de la niaiserie de celui-ci, et du désappointement de l'institutrice, surtout lorsqu'il réfléchit que la leçon ne tournera qu'au profit de Nicette.

SCÈNE XII.

NICETTE, avec des fleurs dans ses cheveux, et un fichu mis à l'envers.

Ma mère emmène Alain. Pourquoi ne veut-elle pas que je lui parle? Depuis cette défense-là, j'ai toutes les envies du monde de me trouver avec lui. Il me vient mille choses dans la tête. D'où vient donc que je soupire? Rêvons un peu sur tout ça.

SCÈNE XIII.

NICETTE, L'ÉVEILLÉ, FINETTE.

L'ÉVEILLÉ.

Queu délice, Finette! dans une heure je serons mari et femme.

Air : Diversité flatte le goût.

Tu ne feras plus le dragon,
Belle brunette, si ma bouche
Vole un baiser sur ton menton,
Ou sur ton petit bec mignon.

(Il veut embrasser Finette, elle le repousse.)

FINETTE.

Tout doux!

L'ÉVEILLÉ.

Quelle mouche
Te pique donc?
Tu fais la mitouche
Hors de saison;
Mais je touche,
Biauté farouche,
Au moment d'en avoir raison.

FINETTE.

Nous verrons ça, patience !

L'ÉVEILLÉ continue.

Tatigué, qu'alle a l'œil fripon !
Alle animerait eune souche ;
Auprès d'alle, jarnicoton !
J'ai de l'esprit comme un démon.

NICETTE, sortant de sa rêverie.

On parle d'esprit. Écoutons.

FINETTE.

Pour moi, j'en ons eu dès que je t'ai vu, et bien fin à présent qui m'attraperait.

L'ÉVEILLÉ.

Te souvient-il de la première fois que je te rencontris ?

FINETTE.

Oh ! que oui.

NICETTE.

Je vais savoir comment l'esprit leur est venu.

L'ÉVEILLÉ.

Air : Et la belle le trouva bon.

Me promenant à l'écart,
Un jour au fond d'un bocage,
Je t'avisis, par hasard,
A l'abri d'un épais feuillage,
Tu dormais tranquillement.

FINETTE.

Oh ! vraiment, j'en faisais semblant.

NICETTE.

Fort bien !

L'ÉVEILLÉ.

Même Air.

Que ton air était charmant !
J'admire d'une cachette,

J'approche enfin doucement,
Et je baise ta main blanchette;
Tu t'éveilles en te fâchant.

FINETTE.

Oh! vraiment, j'en faisais semblant.

Mais pendant que tu rappelles le passé, tu ne songes pas au présent.

L'ÉVEILLÉ.

T'as morgué raison! Apprête-toi, j'allons venir te charcher pour nous marier.

NICETTE.

Ne voilà-t-il pas qu'elle l'empêche encore d'en dire davantage!

(L'Éveillé s'en va.)

SCÈNE XIV.

FINETTE, NICETTE.

FINETTE.

AIR : Toujours va qui danse.

Les soins, les soucis, l'embarras,
Sont les fruits du mariage;
On a des enfants sur les bras,
Il faut faire un ménage;
Mais de toutes ces peines-là,
Un époux récompense.
Ta, la, la, la, la, la, la, la.
Toujours va qui danse.

NICETTE, appelant Finette comme elle est prête d'entrer dans la maison.

Ma cousine! ma cousine! (A part.) Il faut que je l'éloigne de chez nous; Alain va venir me trouver.

FINETTE.

Qu'est-ce que c'est?

NICETTE, à part, vivement.

Elle en instruirait ma mère... (Haut, niaisement.) M. le tabellion m'a dit de vous dire comme ça que vous alliez chez lui tout à l'heure, tout à l'heure *.

FINETTE.

Est-ce qu'il y aurait quelque anicroche à mon mariage? Voyons ça.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

NICETTE.

J'aperçois Alain; je vais lui dire tout ce que j'ai entendu. Mais commençons par essayer les semblants de ma cousine.

(Elle se met sur le gazon et fait semblant de dormir.)

SCÈNE XVI.

ALAIN, NICETTE.

ALAIN.

Air : Je sommeille.

Holà, belle Nicette, holà.
Où donc êtes-vous? La voilà
Qui sommeille.

* On trouvera peut-être que l'esprit ou plutôt la malice vient un peu vite à Nicette; mais il ne faut pas oublier qu'un ouvrage dramatique est un tableau dont toutes les proportions sont données d'avance, et que l'auteur est obligé d'y précipiter l'action, afin de pouvoir y faire figurer les principaux incidents qui naissent de son sujet.

Avec ces rubans ornons-la ;
Mais prenons garde que cela
Ne la réveille.

Même Air.

Mardi ! le tour serait malin ;
Mais je crains trop...

NICETTE.

Alain, Alain,
Je sommeille.

ALAIN.

J'en ai biaucoup à vous conter ;
Çà, çà, que pour nous écouter,
On se réveille.

Même Air :

Elle dort ; approchons ; tout doux...
Je n'oserais, retirons-nous.

NICETTE.

Je sommeille.

ALAIN.

Nicette, c'est assez dormi ;
C'est la voix d'Alain, votre ami,
Qui vous réveille.

NICETTE, se lève et présente sa main.

Allons, baisez-moi la main, afin que je fasse semblant de me fâcher. Je sais comme vient l'esprit.

ALAIN.

Oh ! je le sais bian itou. Allez, l'esprit viant de l'amour !

NICETTE.

De l'amour?...

ALAIN.

J'allons vous expliquer ça. Quand on a choisi une amoureuse, c'est-à-dire queuqu'un qu'on aime bian, on li fait un compliment, et pis encore on li donne des fleurs.

NICETTE.

C'est drôle !

ALAIN.

Air : La fille du village;
Où : Attendez-moi sous l'orme.

On prend sa main encore.

NICETTE.

Ensuite que fait-on ?

ALAIN.

Puis on la baise encore.

NICETTE.

L'esprit ainsi vient donc ?

ALAIN.

Puis on embrasse.

NICETTE.

Encore !

ALAIN.

Oh ! l'on n'y manque point,
Et d'encore en encore,
L'esprit viant à son point.

J'allons en faire l'expérience. Allons, prenez que vous v'là. Vous allais voir, vous allais voir. (Il va au fond du théâtre, et revient le bouquet à la main et le chapeau sous le bras, en disant :) D'une manière galante. (Il fait la révérence et dit :) Le compliment à ct'heure. Mademoiselle Nicette, vous êtes belle... belle... comme... comme vous-même. Je ne sais, mordi ! rien de plus biau à quoi vous recomparer. (D'un ton plus familier.) L'esprit viant-il ?

NICETTE.

Non, mais j'ai bonne espérance : ça me rend joyeuse.

ALAIN.

Air : De l'amour je subis les lois.
Je n'en fais plus un vain mystère.

Recevez donc ce biau bouquet

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN.

Il faut, Nicette,
Que je l'attache à ce corset.

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN, après avoir attaché le bouquet.

L'affaire est faite.
Prenons et baisons cette main.
(Il baise la main de Nicette.)

NICETTE, émue.

Alain... Alain... mon cœur palpite.

ALAIN.

Le mien galope aussi son train.

NICETTE.

Cher Alain.
Quel sujet nous agite !

AIR : Dieux ! quel tourment !

C'est de l'esprit assurément,
Qui nous vient brusquement.

ALAIN.

Je pensons tout de même.

Éprouvons encore ça. (Il lui baise encore la main.)

Je sens en ce moment.
Ah ! quel moment !

NICETTE.

Un trouble extrême.

ENSEMBLE.

C'est de l'esprit assurément.

ALAIN.

Je n'aurons que faire d'aller à Paris pour en charcher. Mais ce n'est pas le tout.

NICETTE.

Je m'en doute bien; car il me semble que l'esprit ne commence qu'à me venir, et c'est si peu...

ALAIN.

Oh ! il y a encore l'embrassement.

NICETTE.

Ah ! ciel ! j'entends tousser M. le tabellion. Le voilà : cachez-vous derrière moi.

SCÈNE XVII.

NICETTE, ALAIN, M. SUBTIL.

M. SUBTIL.

Belle Nicette, je viens pour dresser les articles de mon mariage avec vous. Mais vous me paraissez émue?...

NICETTE, en serrant la main d'Alain qui est caché derrière elle.

C'est que je suis à côté de ce qui me fait plaisir.

M. SUBTIL.

Je lui fais plaisir! L'aimable enfant! Que cette ingénuité a de charmes!

NICETTE, d'un ton niais affecté.

Rendez-moi un service, monsieur Subtil; la noce de ma cousine se fait chez nous; je n'ai pas achevé d'y ranger; si ma mère venait, elle gronderait. Allez au-devant d'elle pour l'amuser : elle est allée par là-bas.

AIR : Va-t'en voir, s'ils viennent, Jean.

Empêchez-la que d'ici
  Elle ne s'approche,
L'Éveillé, Finette aussi;
  Je crains leur reproche :
Ces causeurs avec maman
  De moi s'entretiennent.

M. SUBTIL.

Rassurez-vous, belle Nicette; je vais faire le guet. (En s'en allant.) Qu'il est doux de garder ce qu'on aime!

SCÈNE XVIII.

NICETTE, ALAIN.

NICETTE achève l'air ci-dessus vivement, lorsque M. Subtil est éloigné.

Va-t'en voir, s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

ALAIN.

Qu'est-ce que c'est que son mariage avec vous?

NICETTE.

Il dit qu'il sera mon mari; je ne sais pas ce que cela signifie; mais il faut que le mariage soit bien joli, puisque l'Éveillé et ma cousine sont si aises de se marier.

ALAIN.

Air : Vite à Catin un verre.

Oh! ne vous en déplaise,
Je serais, tatiguoi!
Fâché que vous soyez bian aise
Avec un autre qu'avec moi.

NICETTE, avec sentiment.

Je sens bien aussi que je ne pourrais être bien aise sans vous. Puisque c'est ainsi, marions-nous nous deux.

ALAIN.

Bon! comme ça.

NICETTE.

Comment ferons-nous?... Faut prendre conseil de l'esprit.

ALAIN.

AIR : Pour voir un peu comment ça f'ra.

C'est raisonner fort prudemment,
Il réglera notre conduite.
J'en étions à l'embrassement ;
De ma leçon c'est une suite.
Belle Nicette, éprouvons-la,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

(L'Éveillé, qu'on ne voit point, chante.

AIR : Quel plaisir d'être avec vous.

Quel plaisir
Viant me saisir !
Voici le moment qui va nous unir.

ALAIN, avec dépit.

Peste soit de l'importun !

NICETTE.

C'est l'Éveillé : cachez-vous dans notre maison, je vais bien vite le renvoyer.

(Alain sort.)

SCÈNE XIX.

L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

L'ÉVEILLÉ.

Reprise de l'AIR ci-dessus.

Qu'il m'est doux de t'obtenir,
Ma brunette,
Joliette !
Quel plaisir
Viant me saisir !
Celle que j'aime,
Qui m'aime de même,

Va remplir
Tout mon désir :
Voici le moment qui va nous unir.

Nicette, vot' couseine est-elle prête? Je venons la charcher.

NICETTE.

Oh vraiment! Elle est fâchée que vous l'ayez fait trop attendre : elle est sortie.

L'ÉVEILLÉ.

Queu conte!... Et où est-elle allée?

NICETTE.

Oh! dame!... écoutez...

(Elle parle bas à l'Éveillé.)

SCÈNE XX.

MADAME MADRÉ, L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

MADAME MADRÉ, à M. Subtil, qu'elle fait entrer dans la maison pendant que Nicette parle à l'Éveillé.

Entrez toujours, monsieur Subtil; je vais vous envoyer Alain et Nicette.

NICETTE, à l'Éveillé.

Ne dites pas que je vous l'ai dit, au moins.

L'ÉVEILLÉ.

Non, non; grand merci!

Fin de l'Air ci-dessus.

Quel plaisir
Viant me saisir!
Voici le moment qui va nous unir.

(Il sort.)

NICETTE, apercevant sa mère.

Ah! voilà bien autre chose!

SCÈNE XXI.

MADAME MADRÉ. NICETTE.

MADAME MADRÉ.

Que faites-vous ici, petite fille? Ah! ah! voilà un fichu plaisamment mis.

NICETTE.

Dame! je suis si simple *!

MADAME MADRÉ.

Pourquoi ces fleurs dans vos cheveux? Voilà qu'est nouveau. Je ne prétends pas que vous vous ajustiez comme ça; quand vous serez mariée, à la bonne heure : on ne trouvera plus à redire à vos actions.

AIR : Baise-moi donc, me disait Blaise.

A votre gré vous pourrez faire.

NICETTE.

Eh bien! eh bien! mariez-moi, ma mère :
Que ce soit plus tôt que plus tard;
Car, tenez, j'ai tant de bêtise,
Que je pourrais bien par mégard
Faire encore quelque sottise.

MADAME MADRÉ.

Votre mariage va se terminer tout à l'heure. Votre mari futur est chez nous.

NICETTE, vivement.

Est-ce que vous le savez?

MADAME MADRÉ.

Eh! vraiment oui.

* Enfin Nicette n'est plus simple.

NICETTE.

Vous l'avez donc vu entrer?

MADAME MADRÉ.

Eh oui! vous dis-je... Qu'elle est bête!

NICETTE.

Et vous me permettez que je me marie avec lui, non avec d'autres?

MADAME MADRÉ.

Oui, oui! esprit bouché! je le permets, je le veux, je l'ordonne, et vous serez ensemble dès demain.

NICETTE.

Que je suis contente!

MADAME MADRÉ.

Quel empressement! Où court-elle?

NICETTE.

Alain! Alain!

MADAME MADRÉ, voyant sortir Alain de chez elle, avec M. Subtil.

Que vois-je *!

SCÈNE XXII.

M. SUBTIL, ALAIN, MADAME MADRÉ. NICETTE, L'ÉVEILLÉ, FINETTE.

M. SUBTIL.

Ne puis-je savoir, Alain, pourquoi je vous trouve chez madame Madré?

* L'entrée d'Alain est un coup de théâtre qui change la situation de tous les personnages, et fait le dénoûment d'une manière naturelle, quoique inattendue. Les meilleurs dénoûments sont ceux qui n'ont besoin que d'un mot pour être amenés, et ce mot est dit par Nicette, lorsqu'elle appelle : *Alain! Alain!*

FINETTE, à M. Subtil.

Ah! vous voilà, monsieur le tabellion? j'ai couru tout le village pour vous trouver. On dit que vous avez à me parler.

M. SUBTIL.

Qui vous a dit cela?

FINETTE.

C'est Nicette.

L'ÉVEILLÉ, à Finette.

Pardi, mademoiselle Finette, est-ce que nous jouons aux barres? Queu caprice vous prend d'être fâchée contre moi?

FINETTE.

Qui vous a dit cela?

L'ÉVEILLÉ.

C'est Nicette.

MADAME MADRÉ.

Alain, qu'est-ce qui vous a fait entrer chez nous?

ALAIN.

Hé, hé, hé, c'est Nicette!

MADAME MADRÉ.

C'est Nicette! c'est Nicette!... Expliquez-nous ça, morveuse!

NICETTE.

Dame! ma mère, vous savez bien que vous m'avez dit comme ça : Petite fille, que je ne sache pas que vous parliez avec Alain.

MADAME MADRÉ.

Eh bien! est-ce ainsi que vous m'obéissez?

NICETTE.

Vraiment, oui. Afin que vous ne le sachiez pas, ni personne, j'ai envoyé Finette d'un côté, l'Éveillé de l'autre,

M. Subtil a bien voulu avoir la bonté de faire le guet, et j'ai fait cacher Alain chez nous.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué ! en v'là d'une bonne !

M. SUBTIL.

Quelle innocente !

FINETTE, rit.

Ah, ah, ah !

MADAME MADRÉ

Il est bien question de rire !

NICETTE, vivement.

AIR : Loin que le travail m'épouvante.
(De la Parodie d'ATYS.)

A présent je ne dois plus feindre :
De vous je n'ai plus rien à craindre ;
Alain m'épousera demain.
Au plaisir mon âme se livre :
Si je n'avais mon cher Alain,
Je crois que je ne pourrais vivre.

L'ÉVEILLÉ.

Comme elle en dégoise !

FINETTE.

Qui est-ce qui dirait ça ?

MADAME MADRÉ, à Nicette.

Quel galimatias me faites-vous ? Vous me paraissez bien alerte !

NICETTE.

C'est qu'Alain m'a donné de l'esprit ; vous ne me gronderez plus de n'en point avoir.

ALAIN.

Oh ! vraiment ! je lui ai donné bian autre chose : voyez, voyez ; je lui ai donné encore votre bouquet et vos rubans :

c'est mon amoureuse, j'ai bian retenu tout ce qu'ous avais dit.

Vir : Chacun à son tour, liron, lirette.

Bon effet ça viant de produire :
Grand merci, madame Madré ;
Vous avez bian voulu m'instruire,
Morgué ! je vous en sais bon gré.
J'instruisons votre fill' Nicette,
Je li montre à faire l'amour :
Chacun à son tour,
Liron, lirette,
Chacun à son tour.

M. SUBTIL.

Que dites-vous à cela, madame Madré ?

MADAME MADRÉ.

Vous-même, monsieur Subtil ?

M. SUBTIL.

Je dis que je cherchais une Agnès, et que je n'en trouve plus. Ils sont plus fins que nous, puisqu'ils nous ont attrapés ; ainsi mon avis est qu'on les marie ensemble, pour arrêter les progrès de l'esprit..

MADAME MADRÉ.

Air : Ne vous laissez jamais charmer,
Iris, c'est une erreur extrême.

Vous penseriez à les unir ?
Connaissent-ils le mariage ?

ALAIN.

L'esprit commence à nous venir :
J'en trouvarrons bientôt l'usage.

MADAME MADRÉ.

Je ne m'attendais pas à ce qui nous arrive.

M. SUBTIL.

Ni moi. Puisqu'il m'est impossible de trouver ce que je

désirais, je vous épouserai, si bon vous semble, madame Madré.

MADAME MADRÉ.

Je voulais épouser un nigaud ; mais... c'est la même chose, je vous prends : laissons-les ensemble.

FINETTE, à Nicette.

Je vous félicite, cousine.

AIR : Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.

De vous voir de l'esprit, je suis fort satisfaite :
Alain, le sot Alain, a dégourdi Nicette.

L'ÉVEILLÉ.

Morgué ! c'est à bon droit que le proverbe dit :
Vivent, vivent les sots pour donner de l'esprit !

V'là les violons qui viennent nous rejoindre ; parguenne, en l'honneur de ça, dansons un petit branle, en attendant que tout not' monde soit rassemblé.

VAUDEVILLE.

NICETTE.

Partout l'esprit est à la mode ;
J'en cherchais, et j'en ai trouvé ;
S'il est sans art et sans méthode,
C'est qu'il n'est pas fort éprouvé ;
Mais s'il était aisé, commode,
Il serait bientôt approuvé.

ALAIN.

Sans l'esprit la beauté nous tente ;
L'esprit sans la beauté séduit :
L'âme la plus indifférente
Cède à l'objet qui les unit ;
Mais j'aime mieux mon ignorante
Qu'une femme d'un grand esprit.

FINETTE.

Chaque esprit a bien son usage;
L'esprit fin est un séducteur;
L'esprit savant a pour partage
Souvent moins de bien que d'honneur;
L'esprit brillant fait grand tapage,
Mais l'esprit doux va droit au cœur.

MADAME MADRÉ.

L'esprit se perd bien avant l'âge :
Le mien est usé pour le coup.
Je croyais faire un mariage
Dont je me promettais beaucoup;
Mais je n'ai qu'un vieux en partage,
N'est-ce pas là manquer son coup?

L'ÉVEILLÉ.

D'esprit je n'ai pas fait emplette;
Le mien n'est point entortillé;
Je profite du tête-à-tête,
Quand je devrais être étrillé;
Car, pour croquer une fillette,
Il faut un amant éveillé.

NICETTE.

Ne conservons plus de tristesse,
L'esprit trouvé doit la bannir.
Il est temps que notre erreur cesse,
Au moment qu'on va nous unir;
Le cœur inspire la tendresse
L'esprit apprend à s'en servir.

ALAIN.

Nicette, vous voilà contente;
Je ne le suis pas moins que vous :
Vous cessez donc d'être ignorante.
Ah! pour rendre mon sort plus doux,
Ne paraissez jamais savante
A tout autre qu'à votre époux.

FINETTE.

Maint esprit nous est inutile,

Nous n'en trouvons qu'un de charmant;
Ce n'est point cet esprit habile,
Ni cet autre vif et brillant;
Non; mais c'est un esprit docile
Qui satisfait le mieux l'amant.

M. SUBTIL.

En amour que sert la science,
L'esprit, l'adresse, le babil?
On est dupe de l'ignorance,
Malgré l'esprit le plus subtil;
Hélas! j'en fais l'expérience
Avec un tendron bien gentil.

L'ÉVEILLÉ.

J'ai reçu le meilleur en partage,
Un esprit du goût d'à-présent,
Éveillé, fait au badinage :
Il plaît, non pas également;
La fille le trouve fort sage,
La mère trop entreprenant.

M. SUBTIL.

Esprit subtil, votre science
Ne garantit point votre cœur!
Vous aimez avec violence,
Mais on se rit de votre ardeur;
Une Agnès sans expérience
Trompe en amour un grand docteur.

MADAME MADRÉ.

Pouvions-nous former l'espérance
D'inspirer encor de l'amour?
Hélas! fatale confiance!
Non, ce n'était plus notre tour;
Et nous rentrons dans l'ignorance
Dont ils vont sortir en ce jour.

LA MÊME, au parterre.

Notre erreur, indulgent parterre,
Semblait amuser vos loisirs;
Mais si, par un effet contraire,

Notre esprit nuit à nos désirs,
Nous sacrifierons pour vous plaire,
Et notre esprit et nos plaisirs.

Voici une anecdote que les annales de nos théâtres nous ont conservée, et qui peut faire juger de la faveur dont jouit cette pièce à l'époque où elle fut donnée.

« Les principaux vaudevilles de cet ouvrage furent parodiés par un jeune homme bel esprit, qui crut que, pour donner plus de vogue à ses couplets, il devait les rendre très-méchants. Il prit pour objet de ses satires toutes les actrices qui jouaient dans la pièce qu'il parodiait, et les déchira cruellement. Ces pauvres victimes de la licence poétique convoquèrent entre elles une assemblée secrète, pour méditer une vengeance d'éclat. Mademoiselle Brille se mit à la tête du complot; et, dès le lendemain, toutes ses mesures étant prises, elle alla se placer à côté du bel esprit qui se pavanait à l'amphithéâtre. Elle le comble de politesses, et parle de sa chanson avec les plus grands éloges. « Vous « ne m'avez pas ménagée, dit-elle; mais je suis bonne princesse, j'en« tends raillerie, et je ne saurais me fâcher quand les choses sont dites « avec autant de finesse et d'esprit. Il y a de mes compagnes qui font « les bégueules; je veux les désoler. Il me manque quelques couplets; « faites-moi l'amitié de venir les écrire dans ma loge. » Le jeune homme la suit après le spectacle, sans se douter du piége. Dès qu'il est entré, toutes les actrices qui l'attendaient, armées de longues poignées de verges, fondent sur lui toutes à la fois, et l'étrillent impitoyablement. L'officier de police, accouru aux cris aigus du patient, eut beaucoup de peine à faire cesser cette sanglante exécution, et beaucoup plus à s'empêcher de rire. Dès que l'auteur fustigé se vit en liberté, sans se donner le temps de se rajuster, il traversa, voile au vent, une foule de monde que cette rumeur avait attirée; il alla, toujours courant, jusque chez lui, accompagné de huées et de brocards, et fut si honteux de son aventure, qu'il partit pour les îles trois jours après. On n'a point eu depuis de ses nouvelles. »

FIN DE LA CHERCHEUSE D'ESPRIT.

LES TROIS SULTANES

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN VERS.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-ITALIEN *, LE 9 AVRIL 1761;

ET SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 28 AVRIL 1803.

PERSONNAGES.

SOLIMAN, surnommé le MAGNIFIQUE, empereur des Turcs.
ROXELANE, Française.
ELMIRE, Espagnole.
DÉLIA, Circassienne.
OSMIN, kislar-aga, ou chef des eunuques.

EUNUQUES NOIRS, BOSTANGIS, MUETS ET AUTRES ESCLAVES DU SÉRAIL.

La scène est à Constantinople, dans le sérail du Grand Seigneur.

---

* Les *Trois Sultanes* se jouaient encore au Théâtre-Italien en 1802, cette pièce étant alors considérée comme opéra-comique, à cause du morceau de chant qui s'y trouve, et surtout du divertissement que les comédiens de ce théâtre jouaient alors, pour attirer du monde, sous le titre du *Couronnement de Roxelane*. Ce ne fut que l'année suivante qu'elle fit partie du répertoire du Théâtre-Français. Les rôles furent alors remplis, savoir: celui de Roxelane, par mademoiselle Bourgoing; celui de Délia, par mademoiselle Mézeray; celui d'Elmire, par mademoiselle Gros; celui de Soliman, par M. Lafon; et celui d'Osmin, par Dazincourt.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle des appartements intérieurs du sérail, ornée de tapis, de cassolettes, de sofas et autres meubles, selon la coutume des Turcs. Il y a un sofa garni de carreaux, placé sur l'avant-scène, à droite des acteurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLIMAN, OSMIN.

(Soliman entre d'un air triste, et se promène à grands pas sur le théâtre. Osmin le suit à quelque distance.)

OSMIN.

Trés-gracieux sultan, votre esclave fidéle,
Attend vos ordres... Mot... Seigneur!... je parle en vain,
Seigneur !

SOLIMAN.

Dis-moi, mon cher Osmin :
Depuis qu'à tes soins, à ton zéle,
J'ai confié la garde du sérail,
Et le gouvernement des femmes...

OSMIN.

Parbleu ! c'est un rude travail.

SOLIMAN, *continuant.*

Entre mille beautés, ces délices des âmes.
En as-tu vue, Osmin, dont les attraits
Egalent ceux d'Elmire?

OSMIN.

Oh ! non, seigneur : jamais!

SOLIMAN.

Elmire part! cette Elmire charmante,
Tout à la fois si fière et si touchante.
Que vais-je devenir?

OSMIN.

Elle attendra plus tard.
Seigneur, si je lis dans son âme,
Autant que vous elle craint son départ.

SOLIMAN.

Sur quoi le juges-tu?

OSMIN.

Mais sur ce qu'elle est femme,
Et qu'on n'a pas tous les jours aisément
Un empereur turc pour amant.
Elmire est Espagnole; elle est fière, mais tendre;
Et son cœur en secret ne cherche qu'à se rendre.

SOLIMAN.

Tu lui fais tort.

OSMIN.

Eh! non, non, sûrement.
Chaque matin, à sa toilette,
Elmire vous reçoit.

SOLIMAN.

Oui, mais si froidement!

OSMIN.

Pour mieux vous attirer : manége de coquette;
Et je fonde mon sentiment
Sur des distractions avec art ménagées,
Des négligences arrangées,
Un hasard préparé, qu'on place heureusement,
Et de petites maladresses
Faites le plus adroitement.
Tantôt de ses cheveux on rassemble les tresses,
Pour couronner son front d'un nouvel ornement;
On veut les arranger soi-même.
Moi, désintéressé, je sens le stratagème.

Un fidèle miroir réfléchit à vos yeux,
De deux bras potelés les contours gracieux.
Tantôt c'est un ruban qui coule;
Elmire veut le rattacher,
Et d'un soulier mignon fait voir le joli moule :
Alors, comme il faut se pencher,
Dans l'attitude un peignoir s'ouvre:
Elle s'en aperçoit, et sa vivacité
Le tire brusquement, pour cacher d'un côté
Ce que de l'autre elle découvre.
Dans ce désordre, Elmire, en rougissant,
Lève des yeux où la pudeur confuse
Semble demander qu'on l'excuse;
Mais où l'on peut voir cependant
Bien moins d'embarras que de ruse.
Une autre fois, sa maladroite main,
Qui veut assujettir un habit du matin,
Se fait une piqûre. On jette
Au loin l'épingle : Aïe, aïe; on fait un petit cri,
Dont le sultan est attendri;
Et, tandis qu'on en cherche une autre à la toilette,
On vous laisse le temps de fixer un regard,
A travers le tissu d'une gaze assez claire,
Sur une taille élégante et légère
Qui s'arrondit sans le secours de l'art.

SOLIMAN.

Arrête, Osmin; apprends à mieux connaître
Un objet respectable, adoré de ton maître.

OSMIN.

Eh bien! j'ai tort, je connais mon erreur :
Vous n'êtes point aimé, seigneur,
Puisque vous ne voulez pas l'être.

SOLIMAN.

Moi, je ne le veux point!

OSMIN.

Mais, non; c'est un malheur

Qui vous est attaché sans doute :
Vous n'estimez un bien que par ce qu'il vous coûte.
Qu'une jeune beauté cède enfin à vos vœux,
Vous vous en détachez; qu'elle vous soit sévère.
Vous gémissez, cela vous désespère.
On ne sait trop comment vous rendre heureux.

SOLIMAN.

Il est vrai que mon caractère
Me rend à plaindre.

OSMIN.

Je le vois.
Mais hâtez-vous, seigneur, de faire un choix.
Pour rétablir la paix entre cinq cents rivales;
Car toutes briguent à la fois
L'emploi de favorite; et ce sont des cabales,
Des trames, des caquets; enfin c'est un sabbat!...

SOLIMAN.

Elmire seule est digne de me plaire.

OSMIN.

Eh bien! soyez moins délicat :
Gardez-la donc, puisqu'elle vous est chère,
Et renvoyez plutôt, seigneur,
Ce nombre superflu d'inutiles femelles,
Que cent de mes pareils, moins nécessaires qu'elles,
Désolent par devoir, ou plutôt par humeur.
Avec des intérêts si différents des vôtres,
Dans ce chaos de volontés,
Ce conflit d'inutilités,
Quand on ne peut tirer parti les uns des autres,
On se hait, se déteste : effet très-naturel.
C'est le besoin commun et mutuel
Qui sert de base à la concorde.

SOLIMAN.

C'est ton affaire; et je veux qu'on s'accorde.

OSMIN.

Ma foi, j'aimerais mieux quitter le gouvernail :

On ne tient plus dans le sérail.
Entre autres, nous avons une jeune Française,
Vive, étourdie, altière, et qui se rit de tout:
Elle vit sans contrainte, et n'est jamais plus aise
Que lorsqu'elle me pousse à bout.

SOLIMAN.

A ce portrait je la devine :
N'est-ce point Roxelane ?

OSMIN.

Oui.

SOLIMAN.

Depuis plus d'un jour,
Je l'étudie et l'examine ;
C'est bien la plus drôle de mine!...

OSMIN.

Son nez en l'air semble narguer l'amour.

SOLIMAN.

Il faut la contenir.

OSMIN.

Oh ! je perds patience!
Quand je la gronde, elle chante, elle danse,
Me contrefait, vous contrefait aussi.
C'est celle-là qui n'a point de souci,
Qui ne cherche point à vous plaire.

SOLIMAN.

Tu la verrais bientôt changer de caractère,
Si je la flattais d'un regard.
Laissons cela. Les présents pour Elmire
Sont-ils prêts?

OSMIN.

Oui, seigneur. Puis-je ici l'introduire ?

SOLIMAN.

Oui.

(Osmin sort.)

SCÈNE II.

SOLIMAN.

Quel moment! quel funeste départ!
Je n'avais point encore éprouvé ce martyre.
Hélas! faut-il que je soupire
Pour un objet que je perds sans retour?
Elle vient...

SCÈNE III.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN, plusieurs esclaves chargés de présents, qui se tiennent dans le fond du théâtre.

SOLIMAN, à Elmire.

Ah! je sais ce que vous m'allez dire :
Partez, n'écoutez point la voix de mon amour.
Je vous ai retenue un mois en ce séjour,
Pour vous accoutumer à commander vous-même :
Vous aviez comme moi l'autorité suprême.
Loin d'imposer un joug à votre liberté,
J'ai reconnu l'abus d'une loi tyrannique.
Si les mortels ont droit au pouvoir despotique,
Il n'appartient qu'à la beauté.

ELMIRE.

Seigneur, votre âme généreuse
Me procure un plaisir bien doux :
C'est de vous estimer, c'est d'admirer en vous
La bonté, la douceur; et j'étais trop heureuse.
Les vertus d'un sultan qui se fait adorer
L'emportent sur les droits qu'il tient de la couronne;
Les sentiments que l'on sait inspirer

Rendent plus absolu que les ordres qu'on donne.

SOLIMAN.

Et cependant Elmire m'abandonne!
Et ce jour va nous séparer?

ELMIRE.

Comment! déjà le mois expire?

SOLIMAN.

Que dites-vous? Se pourrait-il, Elmire?...

ELMIRE.

Je puis différer mon départ,
S'il vous cause, seigneur, une douleur si vive;
Et, par égard, je dois...

SOLIMAN.

Si ce n'est que l'égard,
Partez; de mon bonheur il faut que je me prive :
Le vôtre m'est plus cher, je dois le préférer.
Si c'était par amour... Je cesse d'espérer...
Allez revoir votre patrie ;
Allez embrasser vos parents :
Vous devez en être chérie.

ELMIRE.

Souvent sur notre sort ils sont indifférents;
Leur amitié s'affaiblit avec l'âge.
Vous avez eu pour moi des soins plus généreux,
Et l'on appartient davantage
A ceux qui nous rendent heureux.

SOLIMAN.

Mon exemple doit être une règle pour eux ;
Vous leur direz combien vous m'étiez chère ;
(Montrant les présents que portent les esclaves.)
Ils verront ces présents, tribut d'un cœur sincère.

ELMIRE.

Seigneur, je dois les refuser.

SOLIMAN.

Quoi! vous me feriez cet outrage !
Quoi! vous m'humiliez jusqu'à les mépriser!

ELMIRE.

Je n'emporte que votre image ;
Vos traits, si ce n'est par l'amour,
Sont gravés dans mon cœur par la reconnaissance.
Je crois, en quittant ce séjour,
Abandonner les lieux de ma naissance.
(Avec un sentiment joué.)
Adieu donc, Soliman.

SOLIMAN.

Elmire... vous partez !
Elmire...

ELMIRE, à part.

Il s'attendrit, courage.

SOLIMAN.

Et ces présents ne sont point acceptés !
Recevez-les du moins comme le gage
De l'amour le plus pur, et du plus tendre hommage.

ELMIRE.

Non, je n'accepterais des dons si précieux;
Que pour m'en parer à vos yeux.

SOLIMAN.

Eh bien !... vainement je désire,
Vous êtes insensible aux peines que je sens.

ELMIRE, avec un trouble affecté.

Mais...

SOLIMAN.

Achevez... Eh bien !... partirez-vous, Elmire ?

ELMIRE.

Seigneur... j'accepte vos présents.

SOLIMAN.

Quoi ! mon bonheur...

ELMIRE.

Oui, c'est trop me contraindre :
Qui peut dissimuler n'aime que faiblement.
Tout le temps que l'on perd à feindre
Est un larcin qu'on fait à son amant.

Oui, mon cœur fut à vous dès le premier moment :
Si l'on m'a vu verser des larmes,
La crainte de vous voir échapper à mes vœux
Excitait seule mes alarmes.

SOLIMAN, d'un ton qui doit moins marquer sa satisfaction que son étonnement de voir Elmire céder sitôt.

Ah ! je n'espérais pas être sitôt heureux !
(A part.)
Osmin me l'a bien dit.

ELMIRE, vivement.

Vous m'aimez, je vous aime ;
Mon cœur se livre au plus ardent transport ;
Je vais contremander moi-même
Les apprêts d'un départ qui m'eût causé la mort.
(A part.)
Enfin, enfin, j'ai la victoire.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

Seigneur, je vous fais compliment :
Vous êtes, je le vois, dans un ravissement...

SOLIMAN.

Non, je n'aurais jamais pu croire
Qu'elle eût cédé si promptement.

OSMIN.

Comment ! depuis un mois qu'elle est à se défendre !
Elle est, ma foi, l'unique, en pareil cas,
Dont le cœur ait tardé si longtemps à se rendre.

SOLIMAN.

Osmin, ne serait-elle pas
Plus ambitieuse que tendre ?
Je ne sais ; mais je n'ai point reconnu

Ce trouble intéressant, ce désordre ingénu,
Garants d'une flamme sincère.

OSMIN.

C'est se forger une chimère.

SOLIMAN.

J'aurais voulu jouir de ce tendre embarras
Que par degrés j'aurais fait naître;
Préparer mon bonheur, l'attendre, le connaître,
Combattre des refus et vaincre pas à pas.
Je suis aimé d'Elmire, et tout obstacle cesse;
Ah! que son cœur encor ne s'est-il déguisé!
Ou véritable, ou feinte, à présent sa tendresse
Ne m'offre qu'un triomphe aisé,
Qui n'a rien de piquant pour ma délicatesse.

OSMIN.

Nous y voilà. Peut-on vous résister longtemps?
Pour un monarque est-il des cœurs rebelles?
Dans ce pays surtout, il n'est point de cruelles:
On connait le prix des instants.
Je vous l'ai déjà dit, toutes femmes sont femmes:
Croyons-en Mahomet, notre législateur;
La nature prudente imprime dans leurs âmes
La complaisance, la douceur.
Eh! pourquoi voulons-nous, injustes que nous sommes,
Exiger des efforts qui passent leur pouvoir?
Tous ces êtres créés pour le bonheur des hommes,
Sont tendres par état et faibles par devoir;
Une résistance infinie
Violerait les lois de l'harmonie,
Détruirait les accords de la société:
Pour l'intérêt commun, tout est bien ajusté*,

* Il est clair que Favart a mis ici dans la bouche d'un eunuque du sérail les maximes d'un roué de Paris au siècle de Louis XV. Le personnage oublie même qu'il est Turc; et, certes, ce n'est pas de ce ton que parlerait le conservateur des plaisirs du Grand Seigneur. Bien que les

Autant vaut Elmire qu'une autre:
Céder est son destin, triompher est le vôtre.

SOLIMAN.

Mon cœur se rend à ses attraits;
Mais quoi! ne verrai-je jamais
Que de ces femmes complaisantes,
De ces machines caressantes?
Je dois me préparer encore à des langueurs,
A des louanges, des fadeurs,
Des ennuis où l'âme succombe.
Ah! si tu vois que je retombe
Dans cet état cruel où l'amour s'assoupit,
Ne m'abandonne pas à moi-même.

OSMIN.

Il suffit.

Mon art vous sera favorable;
Des danses, des chansons, les plaisirs de la table,
Pourront, dans ces moments, égayer votre esprit.

SCÈNE V.

ELMIRE, SOLIMAN, OSMIN.

ELMIRE, avec un habit plus riche.

Heureuse, si toujours parée
De ces gages de votre amour,
Elmire se voit chaque jour
A ses rivales préférée.

femmes soient esclaves à Constantinople, loin de pouvoir faire une *résistance infinie*, elles n'en font aucune. Il ne peut y avoir d'*accord* de société là où il n'y a que des maîtres et des esclaves. Mais il faut considérer que les personnages que Favart met en scène ne sont Turcs que de nom. C'était quelque autre chose que cet auteur avait en vue que Soliman et ses odalisques.

SOLIMAN, l'interrompant.

Elmire...

ELMIRE.

Ah ! laissez-moi m'applaudir de mon choix.
Oui, c'est la vérité qui me prête sa voix.
Eh ! qui mérite mieux d'être aimé que vous-même ?
Tant de vertus qu'en vous nous voyons éclater...

OSMIN, à part.

Continue.

SOLIMAN, avec un peu d'impatience.

Elmire, de grâce,
Ne cherchez point à me flatter.

ELMIRE.

La louange vous embarrasse :
La craindre, c'est la mériter ;
Vous m'en êtes plus cher.

SOLIMAN.

Quoi ! toujours insister !

OSMIN, s'apercevant que l'ennui commence à gagner le sultan.

Seigneur, voulez-vous une fête ?

SOLIMAN.

Oui, que pour ma sultane à l'instant on l'apprête.

ELMIRE.

Seigneur, épargnez-vous ce soin :
Une fête ! en est-il besoin ?
L'amour se suffit à lui-même,
Lui seul doit remplir nos moments.
Solitaire au milieu de vains amusements,
On ne voit que l'objet qu'on aime ;
Tous nos sens, tous nos goûts à lui sont enchaînés :
A tout autre plaisir l'âme est inaccessible,
Les spectacles, les jeux, ne sont imaginés
Que pour dédommager de n'être pas sensible.

SOLIMAN.

Les plaisirs sont plus vifs pour les amants heureux :
Leur félicité les augmente.

Les fêtes ne sont que pour eux;
Il n'en est point pour l'âme indifférente.

OSMIN.

C'est fort bien dit : seigneur, si vous le trouvez bon,
Je vais faire danser vos esclaves.

ELMIRE.

Non, non.

OSMIN.

C'est moi qui les enseigne.

SOLIMAN.

Osmin, qu'on avertisse
Cette nouvelle cantatrice
Que j'ai dans mon sérail; on vante son talent.

OSMIN.

Je vais l'envoyer à l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Elmire, aimez-vous la musique?

ELMIRE.

Mais... comme il vous plaira; ne cherchez point mon goût.
Vous aimer, vous chérir, est mon plaisir unique,
Et vous me tenez lieu de tout.
Si vous m'aimiez de même...

SOLIMAN.

Ah! c'est me faire injure...

ELMIRE.

Vous ne formeriez point, seigneur, d'autre désir.

SOLIMAN.

Elle vient : si j'en crois ce que l'on m'en assure,
Oui, sa voix nous fera plaisir.

(Il fait asseoir Elmire à côté de lui sur le sofa de l'avant-scène, et dit, en voyant Délia :)

Placez-vous. Comment donc! elle a de la figure.

ELMIRE.

Mais... oui... ses sourcils peints font ressortir ses traits;
Cependant elle perd quand on la voit de près

SCÈNE VII.

SOLIMAN, ELMIRE, DÉLIA.

(Soliman et Elmire sont assis à la turque sur le sofa; Délia avance timidement, s'arrête au milieu du théâtre, et met un genou en terre devant le sultan.)

DÉLIA, au sultan.

A tes ordres, seigneur, Délia vient se rendre.
Osmin m'a dit que tu voulais m'entendre;
Je ne m'attendais pas à l'honneur sans pareil...

SOLIMAN, à Délia, froidement.

Levez-vous et chantez.

DÉLIA, se levant.

Pardon, je suis tremblante:
L'aigle seul a le droit de fixer le soleil;
Que ton âme soit indulgente.

(Elle chante.)

Dans la paix et dans la guerre,
Tu triomphes tour à tour:
Tu lances les traits de l'Amour,
Tu lances les traits du tonnerre.
Mars et Vénus te comblent de faveurs,
Et ta valeur, dans les champs de la gloire,
Remporte la victoire
Aussi rapidement que tu gagnes les cœurs.

SOLIMAN.

Par quel charme mon cœur se sent-il excité?
Sa voix me transporte et m'enchante.

9

ELMIRE.

Ce qui m'en plaît le mieux, c'est que ce qu'elle chante
Est conforme à la vérité *.

(A part, regardant Délia.)

Mais je crois qu'elle prend un air de vanité.

SOLIMAN.

Elle a je ne sais quoi qui prévient et qui touche.

(A Elmire, en lui prenant la main.)

Je veux qu'elle s'attache à vous faire sa cour.

(En regardant Délia.)

Ah! que les sons flatteurs d'une si belle bouche
Doivent bien exprimer l'amour !

DÉLIA.

Je vais, si vous voulez, célébrer l'inconstance.

ELMIRE.

C'en est assez.

SOLIMAN, à Elmire.

Ayez la complaisance...
C'est un talent qu'il faut encourager.

ELMIRE, se contraignant.

Je me soumets.

SOLIMAN, à Délia.

Chantez ; ce sera m'obliger.

ELMIRE, à part.

C'en est trop, je perds patience.

DÉLIA chante.

(Pendant que Délia chante, Soliman bat la mesure dans la main d'Elmire. Elmire, qui s'aperçoit de l'attention du sultan pour Délia, retire sa main par un mouvement de jalousie.)

Jeunes amants, imitez le Zéphyr :
Il caresse l'œillet, l'anémone et la rose ;
Jamais son vol ne se repose ;
Nouvel objet, nouveau désir.

* Tout ceci fut composé pour Louis XV, et l'on voit que Favart n'y a pas épargné la flatterie. Cependant, il est surprenant que ce monarque ne se reconnût pas dans Soliman. Le prince turc est méconnaissa-

De beautés en beautés, sans vous fixer pour une,
Comme lui voltigez toujours ;
Voltigez, et passez de la blonde à la brune :
Les belles sont les fleurs du jardin des amours

SOLIMAN, se levant.

Rien n'est plus parfait à mon gré :
Elle charme à la fois et le cœur et l'oreille;
(A Elmire.)
Qu'en pensez-vous ?

ELMIRE, avec humeur.

Son chant est trop maniéré.

SOLIMAN.

Ah ! vous avez raison : elle chante à merveille.

ELMIRE.

La réponse est très-juste; eh bien ! écoutez-la.
De votre attention je crains de vous distraire
(A part.)
Cachons-leur mon dépit.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

SOLIMAN, DÉLIA.

SOLIMAN, qui ne voit, qui n'entend que Délia, ne s'aperçoit point qu'Elmire se retire.

O belle Délia !
Un cœur, comme il te plaît, change de caractère;
Sur tout ce que tu dis un charme se répand ;
Tu chantes l'inconstance, on devient inconstant.
Mais je ne songe pas qu'Elmire...

ble dans Marmontel et dans Favart ; il n'est pas représenté dans l'histoire comme un homme de plaisir, comme un empereur nonchalant.

DÉLIA, *avec un petit air de satisfaction.*

Elle est sortie avec un air piqué.

SOLIMAN.

Comment ! je n'ai point remarqué...
C'est l'effet du plaisir que votre voix inspire.

SCÈNE IX.

SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

OSMIN.

Seigneur, on ne peut plus tenir
A l'indocilité de la petite esclave :
Permettez-moi de la punir.
Elle m'insulte, elle me brave,
Elle me fait des tours ; oh ! c'est en vérité
Un prodige d'espiègleries.
Je suis toujours l'objet de ses plaisanteries ;
Elle pince en riant : méchante avec gaîté,
Elle badine avec la haine ;
Et ne connaît nul égard, nulle gêne.
Je suis de ce sérail le premier officier,
Je représente ici la majesté suprême,
Et me désobéir, c'est manquer à vous-même.

SOLIMAN.

Ce caractère est singulier !

OSMIN.

Elle est d'une insolence extrême.

SOLIMAN.

Je veux la voir.

OSMIN.

J'étais dans son appartement ;
Je lui défends expressément
D'en sortir, sous peine exemplaire :

Elle me prend par le bras poliment,
Me chasse, rit de ma colère,
Et me suit pour goûter deux plaisirs à la fois :
Pour se plaindre de moi devant vous, et pour faire
Ce que je lui défends. Mais, seigneur, je la vois.

SCÈNE X.

ROXELANE, SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

ROXELANE.

Ah ! voici, grâce au ciel, une figure humaine.
Vous êtes donc ce sublime sultan
De qui je suis esclave ? Eh bien ! prenez la peine,
Mon cher seigneur, de chasser à l'instant
(Montrant Osmin.)
Cet oiseau de mauvais augure.

OSMIN.

Hem ! le début est leste.

ROXELANE.

Allons, allons, va-t'en,
Délivre-nous de ta triste figure,
Sors.

SOLIMAN.

Roxelane, respectez
Le ministre des volontés
D'un maître à qui tout doit obéir en silence.

ROXELANE.

Ah ! ah !

SOLIMAN.

Vous n'êtes pas en France :
Ayez l'esprit plus liant et plus doux,
Et, croyez-moi, soumettez-vous.
On punit au sérail le caprice et l'audace.

ROXELANE.

Ce discours a fort bonne grâce !
Qu'un empereur turc est galant !
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des femmes ?
Vous devez enchanter leurs âmes ;
En vérité, c'est avoir du talent !
Mais, mais je vous trouve excellent !
(Montrant Osmin.)
Et de vos volontés voilà donc le ministre ?
Respectons ce magot avec son air sinistre ;
Aveuglément nous devons obéir ;
Il a vraiment de brillants avantages.
Hom ! si vous le payez pour vous faire haïr,
Il ne vous vole pas ses gages.
Un vrai monstre amphibie, un triste épouvantail,
Jaloux, non pas pour lui, qui sans cesse nous gronde ;
Qui, pour nous désoler, nuit et jour fait sa ronde,
Et nous renferme ici comme dans un bercail.
Ah ! comme il était en colère
Pour m'avoir vue hier seule dans vos bosquets !
Est-ce encor par votre ordre ? Eh ! quel mal peut-on faire ?
Nous est-il défendu d'y respirer le frais ?
Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes ?
Et, quand cela serait, voyez le grand malheur !
Le ciel, dans l'état où nous sommes,
Nous devrait ce miracle.

OSMIN.

Eh bien ! eh bien ! seigneur,
Qu'en dites-vous ?

SOLIMAN, à Osmin, considérant Roxelane.

Quel jeu de physionomie !
Qu'elle a de feu dans le regard !

ROLEXANE.

Comment ! vous vous parlez à part ?
Je vous avertis en amie
Qu'il n'est rien de plus impoli :

Oui, vous feriez mieux de m'entendre ;
Je veux faire de vous un sultan accompli ;
C'est un soin que je veux bien prendre.
Commencez, s'il vous plaît, par vous désabuser
Que vous ayez des droits pour nous tyranniser :
C'est précisément le contraire.
Les hommes ne sont faits que pour nous amuser.
Corrigez-vous, cherchez à plaire ;
Chez vous on s'ennuie à périr.
Au lieu d'avoir pour émissaire
(Montrant Osmin.)
Ce prétendu monsieur que je ne puis souffrir,
Prenez un officier, jeune, bien fait, aimable,
Qui vienne les matins consulter nos désirs,
Et nous faire un plan agréable
De jeux, de fêtes, de plaisirs.
Pourquoi de cent barreaux vos fenêtres couvertes ?
C'est de fleurs qu'il faut les garnir ;
Que du sérail les portes soient ouvertes,
Et que le bonheur seul empêche d'en sortir.
Traitez vos esclaves en dames,
Soyez galant avec toutes les femmes,
Tendre avec une seule ; et, si vous méritez
Qu'on ait pour vous quelques bontés,
On vous en instruira. J'ai dit, je me retire :
C'est à vous de vous mieux conduire ;
Voilà ma première leçon :
Profitez ; nous verrons si vous valez la peine
Qu'on vous en donne une autre.

(Elle sort.)

OSMIN.

Bon !

(A Soliman.)
Elle vous parle en souveraine.

SCÈNE XI.

SOLIMAN, DÉLIA, OSMIN.

DÉLIA, à Soliman.
Vous plait-il, auguste sultan,
D'écouter encore un air tendre?

SOLIMAN, d'un ton sec.
Non, l'heure m'appelle au divan :
On vous fera savoir si je veux vous entendre.

DÉLIA, à part, en sortant.
Il a le ton bien imposant;
Il a besoin d'une leçon nouvelle

OSMIN.
Seigneur, qu'ordonnez-vous d'une esclave rebelle?
Comment dois-je punir ce mépris insultant?

SOLIMAN, après un instant de réflexion.
C'est une enfant, une petite folle,
Il faut l'excuser.

(Il sort.

SCÈNE XII.

OSMIN.

Cette enfant
Pourra bien envoyer le sultan à l'école.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Soliman entre, suivi de plusieurs esclaves, officiers de sa personne : l'un porte une petite table d'or carrée, haute de six à huit pouces, et large d'un pied et demi environ ; l'autre pose sur cette table un riche vase de porcelaine ; un troisième y place une soucoupe d'or garnie de pierreries, avec deux tasses de porcelaine, et une cuiller faite avec le bec d'un oiseau des Indes très-rare, lequel bec est plus rouge que le corail et de très-grand prix ; un quatrième esclave, après que Soliman s'est assis à la turque sur le sofa, lui présente à genoux une grande pipe allumée. Soliman fait un geste de la main ; les esclaves se retirent.)

SOLIMAN, fumant par intervalles.

Je ne sors point de mon étonnement ;
Une esclave parler avec cette arrogance !
(Il fume.)
Elmire, Elmire, ah ! quelle différence !
Que vous méritez bien tout mon attachement !
Osmin ne revient point ; je meurs d'impatience.
(Il fume.)
Douceur de caractère, égards, respect, décence...
(Il fume.)
Et cette Roxelane... Oui, je suis curieux
De démêler au fond ce qu'elle pense.
C'est la première fois que l'on voit en ces lieux
Le caprice et l'indépendance.
(Il fume.)
Nous allons voir ce qu'elle me dira.

Mais il faut s'amuser de son extravagance.
(Il fume.)
Osmin ne revient point. A la fin le voilà !

SCÈNE II.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

Seigneur, j'ai fait votre message.

SOLIMAN.

Que t'a-t-on répondu?

OSMIN.

Seigneur, sur un sofa
Roxelane dormait...

SOLIMAN.

Parle sans verbiage :
Au fait; le sofa n'y fait rien.

OSMIN.

Aussitôt on l'éveille; elle me voit.

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

Que nous demande ce vieux singe,
Ce marabou coiffé de linge?
Dit-elle en se frottant les yeux.
A ce compliment gracieux,
Je réponds : Trésor de lumière,
Je viens de la part du Sultan,
De vos pieds baiser la poussière,
Et vous dire qu'il vous attend
Pour prendre du sorbet avec lui.

SOLIMAN, vivement.

Viendra-t-elle?

OSMIN.

Va dire à ton sultan, réplique cette belle,
Que je ne prends point de sorbet,
Et que mes pieds n'ont point de poussière.

SOLIMAN.

En effet...
Tu t'y prends toujours mal : tu pouvais bien attendre...
Osmin, on lui doit des égards.

OSMIN.

Elle en a tant pour nous!

SOLIMAN.

Oui, malgré ses écarts,
Il est certains devoirs qu'à son sexe il faut rendre.
Elle est excusable.

OSMIN, avec ménagement.

A vos yeux.

SOLIMAN.

Sa vivacité, sa jeunesse...

OSMIN.

Vous prenez sa défense, elle vous intéresse.
Et cette belle esclave, au gosier merveilleux,
De la part du Sultan, n'ai-je rien à lui dire?

SOLIMAN.

A Délia? Non, rien.

OSMIN.

Et votre tendre Elmire...

SOLIMAN.

Elmire! ah! je l'aime toujours.
Mais va trouver Roxelane, va, cours.
Qui peut lever cette portière*?

* Les appartements intérieurs du sérail n'ont point de portes fermantes, mais de riches portières de drap d'or ou d'autres étoffes précieuses. Des eunuques noirs sont de garde nuit et jour à l'entrée en

SCÈNE III.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

ROXELANE, lestement.

C'est moi.

SOLIMAN.

Vous êtes la première...

(A part.)

Mais elle ne sait pas les devoirs imposés.

(A Roxelane.)

Passons. Roxelane, excusez :
Je suis fâché qu'on ait eu l'imprudence
D'interrompre votre sommeil.

ROXELANE.

Je m'attends tous les jours à quelque trait pareil :
Ces Turcs sont si polis !

OSMIN, à part.

Voyez l'impertinence !

ROXELANE, à Soliman, qui continue de fumer.

Mais voudriez-vous bien avoir la complaisance...

SOLIMAN, qui s'imagine que Roxelane lui demande sa pipe pour fumer, la lui présente.

Très-volontiers; tenez.

(Roxelane prend la pipe et la jette au fond du théâtre.)

OSMIN.

Quel attentat!

SOLIMAN, se levant avec courroux.

Comment! après un tel éclat...

OSMIN, saisi d'indignation, passe du côté de Soliman.

Qu'ordonnez-vous, seigneur?

dehors, prêts à exécuter au moindre signal les ordres du Grand Seigneur ou du kislar-aga. Les femmes n'ont point la permission de se présenter devant Sa Hautesse sans être annoncées.

SOLIMAN, à Osmin, d'un ton foudroyant.

Silence !

(Osmin s'éloigne tout étonné.)

SCÈNE IV.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

Roxelane...

ROXELANE, tranquillement.

Fi donc ! mais cela n'est pas beau.
Comment ! comment ! Devant des femmes...
Vous qui faites la cour aux dames !
En vérité...

SOLIMAN.

Tout cela m'est nouveau.

(A Roxelane.)

Quelle est folle ! Écoutez, Roxelane.

ROXELANE.

J'écoute.

SOLIMAN.

En France, l'on agit sans doute
Aussi légèrement ?

ROXELANE.

A peu près.

SOLIMAN.

Par bonté
Je veux bien excuser votre viva cité
A l'avenir soyez plus circonspecte.
J'oublie entièrement ce que vous m'avez dit.

ROXELANE.

Vous l'oubliez ? Tant pis !

SOLIMAN.

Il faut qu'on me respecte.

ROXELANE.

Tant pis encor !

SOLIMAN.

Comment !

ROXELANE.

Sans contredit :
Vous y perdrez, vous y perdrez, vous dis-je.
Eh ! comment voulez-vous, monsieur, qu'on vous corrige ?

SOLIMAN.

Me corriger ! De quoi donc, s'il vous plaît ?

ROXELANE.

De quoi ? de quoi ? Ces sultans me font rire :
Ils pensent que sur eux nous n'avons rien à dire.
Je prends à vous quelque intérêt ;
Croyez-moi, bannissons la gêne.
L'amitié me conduit ; quand ce serait la haine,
Vous pourriez y gagner encor ;
La haine est franche, elle vaut un trésor :
Nous devons lui prêter l'oreille.
Un ami, par pitié, faiblement nous conseille ;
Notre ennemi connaît tous nos défauts ;
D'une gloire usurpée il distingue le faux :
L'amitié dort, la haine veille ;
Consultez-la, vous qui voulez régner.
L'orgueil nous trompe ; eh ! faut-il l'épargner ?
Non...

SOLIMAN, à part.

Cette femme est étonnante.
(A Roxelane fièrement.)
Brisons là.

ROXELANE, respectueusement.

Soit, ce serait vous fâcher.
Ce n'est pas mon dessein.

SOLIMAN.

Soyez donc plus prudente.

ROXELANE.

La franchise, il est vrai, doit vous effaroucher,
Vos oreilles n'y sont pas faites.

SOLIMAN.

Encor ! vous oubliez qui je suis, qui vous êtes.

ROXELANE.

Qui vous êtes, et qui je suis?
Vous êtes Grand Seigneur, et moi je suis jolie :
On peut aller de pair.

SOLIMAN.

Oui, dans votre patrie.

ROXELANE.

Ah ! que n'y suis-je encor ! quels dégoûts ! quels ennuis !
Vous faites bien sentir quelle est la différence
De ce maudit pays au mien.
Point d'esclaves chez nous ; on ne respire en France
Que les plaisirs, la liberté, l'aisance.
Tout citoyen est roi, sous un roi citoyen.

SOLIMAN.

A ce que je puis voir, vous seriez enchantée
Si vous pouviez vous séparer de moi.

ROXELANE.

Assurément ; je suis de bonne foi.

SOLIMAN.

Mais, si par les plaisirs vous étiez arrêtée,
Si l'on faisait votre bonheur ?

ROXELANE.

En quoi ?

SOLIMAN.

Vous ne seriez donc point tentée
De plaire à Soliman, d'obtenir sa faveur?

ROXELANE.

Non.

SOLIMAN.

Vous dites cela d'un cœur !...

ROXELANE.

Je le dis comme je le pense.

SOLIMAN.

Cependant j'ai quelque espérance...

ROXELANE.

Détrompez-vous, c'est une erreur.

SOLIMAN.

Vous ne me rendez pas justice;
Quoi ! jamais ?...

ROXELANE, minaudant.

Oh !... jamais !... Je ne jure de rien.
Une fantaisie, un caprice
Peut décider de tout.

SOLIMAN.

Eh bien !
J'attends tout du caprice et de la fantaisie.
Vous soupez avec moi ?

ROXELANE.

Je n'en ai nulle envie.

SOLIMAN.

Je pense que c'est un honneur.
Vous devriez...

ROXELANE.

Je devrais ! Eh ! seigneur,
Vous devriez plutôt vous-même vous défaire
Des mots humiliants d'honneur et de devoir,
Qui font sentir votre pouvoir,
Sans vous donner le mérite de plaire.

SOLIMAN.

Allons, je le veux bien.

ROXELANE.

C'est agir sensément :
En ce cas, laissez-vous conduire ;
Vous promettez, et je veux vous instruire.
Çà, faisons un arrangement :
Un souper tire à conséquence,

Et vous n'êtes pas mon amant :
Nous n'en sommes pas là. Pour faire connaissance,
C'est moi qui vous donne à dîner.

SOLIMAN.

Très-volontiers. Osmin !

SCÈNE V.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

ROXELANE.

C'est à moi d'ordonner.

(A Osmin.)

Osmin, fais avertir l'intendant des cuisines *
Que je traite ici le sultan :
Que la chère soit des plus fines,
Et que l'on nous serve à l'instant.
Vole...

(Osmin se retourne avec étonnement du côté de Soliman pour savoir son intention.)

SOLIMAN.

Obéis à Roxelane.

(Osmin sort.)

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ROXELANE.

ROXELANE.

N'avez vous point quelque aimable sultane
Qui puisse exciter l'enjouement?

* Le Mout-pak Émini, intendant des cuisines du Grand Seigneur. Il a treize cents personnes sous ses ordres. Cependant on n'invite jamais personne à dîner au sérail.

Tenez, il faut qu'Elmire vienne :
Vous l'aimez, m'a-t-on dit, assez passablement.

SOLIMAN.

Oui... mais...

ROXELANE.

Et Délia, cette Circassienne,
Dont le gosier vous cause un doux ravissement?
Il faudrait l'inviter.

SOLIMAN.

Il n'est pas nécessaire :
Nous serons seuls.

ROXELANE.

Oui-da !

SOLIMAN.

J'y compte.

ROXELANE.

Laissez faire.
J'arrangerai tout cela joliment.

SCÈNE VII.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

OSMIN à Roxelane.

Vos ordres sont donnés.

SOLIMAN tire Osmin à part et lui dit tout bas :

Osmin, va chez Elmire ;
Va rassurer son cœur ; promets-lui que ce soir...

ROXELANE.

Que dites-vous?

SOLIMAN.

(A Roxelane.) (A Osmin.)
Rien, rien. J'irai la voir.

ROXELANE.

Quels secrets avez-vous à dire?

SOLIMAN, à Osmin.

Pars.

ROXELANE.

Laissez-le-moi, s'il vous plaît,
J'en ai besoin.

SOLIMAN, à Osmin.

Demeure.

ROXELANE, à Osmin.

Et suis comme un arrêt
Tout ce que je vais te prescrire.
(A Soliman.)
Et vous, allez vaquer aux soins de votre empire :
Vous reviendrez lorsque tout sera prêt.

SOLIMAN, à part.

Non, je n'ai rien vu de ma vie
De si plaisant... Contentons son envie :
Je veux m'en donner le plaisir.

(Il sort en faisant une inclination à Roxelane, qui lui rend son salut avec une dignité comique.)

SCÈNE VIII.

ROXELANE, OSMIN.

OSMIN à part, pendant que Roxelane reconduit le Grand Seigneur.

Soliman veut se divertir,
C'est un moment de fantaisie :
Puisqu'elle prend faveur, faisons-lui notre cour ;
Son ascendant pourrait nous nuire :
Quitte après tout pour la détruire,
Dès que nous y trouverons jour.
(A Roxelane.)
Enfin, vous triomphez.

ROXELANE.

Eh quoi ! cela t'étonne ?

OSMIN.

Oh ! point du tout ; vous méritez très-fort
La préférence qu'on vous donne ;
Chacun doit en tomber d'accord :
Quand on a votre esprit, quand on est aussi belle...

ROXELANE, riant.

Tout de bon ?

OSMIN.

Croyez-en un esclave fidèle
Qui vous est attaché ; comptez qu'il n'en est point
De plus vrai, de plus...

ROXELANE.

Oui, oui, je sais à quel point
Je dois me fier à ton zèle.
Je vous connais, messieurs les courtisans.
Va, va, porte ailleurs ton encens ;
Je vois ton cœur à travers ton visage :
Tu veux sacrifier à l'idole du jour.
Ces thermomètres de la cour
Ont cependant quelque avantage ;
Ils marquent à coup sûr les changements de temps,
Le froid, le chaud, et le calme et l'orage ;
Tantôt haut, tantôt bas, suivant les accidents :
Ils ne sont bons qu'à cet usage.

(Huit esclaves noirs entrent et font, pendant le reste de cette scène, tous les apprêts d'un dîner à la turque : ils étendent un tapis, ensuite un grand rond de maroquin, qu'ils couvrent d'une nappe de toile des Indes à fleurs, sur laquelle ils posent une table ronde d'argent massif, haute d'un pied et demi, et de quatre pieds de diamètre, avec un rebord de deux doigts. Ils rangent à l'entour quatre grands carreaux ornés de réseaux et de glands d'or. Tout cela s'exécute avec promptitude et dans le silence profond que l'on observe au sérail.)

OSMIN, à part.

Elle me connaît trop pour ne pas l'écraser.

(Haut.)

Non, je ne sais point déguiser.
En vérité, je suis plus que personne...

ROXELANE.

Voici l'ordre que je te donne,

Suis-le sans rien examiner :
Passe chez Délia; de là va chez Elmire;
Dis-leur que Soliman les attend à dîner;
Mais ne t'avise pas de dire
Que tu viens de ma part : ta tête m'en répond.
Que le sultan même l'ignore.

OSMIN, à part.

Par la barbe d'Ali! tout cela me confond.

ROXELANE.

Comment! tu ne pars pas encore?
Dépêche, et garde-toi surtout de me trahir.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

ROXELANE ET LES ESCLAVES.

ROXELANE.

Oh! je ne veux point qu'on s'endorme
Quand il s'agit de m'obéir.
Je veux dans ce sérail établir la réforme.
(Apercevant les esclaves.)
Qu'est-ce que je vois là? des carreaux, un tapis!
Allons, allons, ôtez cet étalage.
(Elle donne du pied dans les carreaux.)
Un dîner à la turque! oh! le plaisant usage!
Vous autres, vous mangez sur la terre, accroupis
Comme des sapajous. Une table, des chaises :
Suivez les coutumes françaises.
(Les esclaves marquent leur étonnement par leurs gestes.)
Eh bien! ils sont tout étourdis.
Que l'on baisse ces jalousies,
Qu'on défende l'entrée au jour,
Et que nous dînions aux bougies;
Leur éclat nous suffit : il répand à l'entour
Ce demi-jour si doux qui convient à l'amour.

J'oubliais la meilleure chose;
Il nous faut du vin : songez-y.

(Les esclaves paraissent scandalisés. Ils font entendre par signe qu'il n'y a point de vin dans le sérail.)

Comment! ils ont horreur de ce que je propose!
Hem! quoi? plaît-il? On n'en a point ici?
Que l'on aille chez le Muphti *.
On en trouvera, j'en suis sûre :
C'est un esprit juste, un cœur droit,
Qui saisit tout le vin : c'est par là qu'il s'assure
Qu'aucun vrai musulman n'en boit.
Il nous en donnera du grec et du champagne
Tout ce que nous voudrons.

(Les esclaves sortent.)

SCÈNE X.

OSMIN, ROXELANE.

OSMIN.

Etoile du sérail,
Vous êtes obéie; Elmire m'accompagne.

ROXELANE.

(A part.)

Fort bien. Je vais songer moi-même à ce détail.

(A Osmin.)

Je reviens à l'instant.

(Elle sort.)

* Le Muphti est le souverain pontife de la loi mahométane. Il affecte une grande simplicité et la régularité la plus exacte. Il condamne l'usage du vin, et cependant en boit comme d'autres en secret. L'injonction que fait ici Roxelane est on ne peut plus plaisante. C'est un trait de satire des plus sanglants, dont l'application est nulle aujourd'hui.

SCÈNE XI.

ELMIRE, OSMIN.

ELMIRE.

Osmin, quelle est ma joie !
Il est donc vrai que Soliman t'envoie ?
Ah ! je croyais que Délia...

OSMIN.

Bon ! bon ! rassurez-vous ; ces virtuoses-là,
Tant pour le chant que pour la danse.
Quelquefois au sérail ont une préférence
Qui ne dure pas plus longtemps
Qu'un entrechat, une cadence.
Il n'en est pas de même chez les Francs,
A ce que l'on dit.

ELMIRE.

Non ; elles ont un empire
Qui bien souvent mène au délire.
Par un aveuglement qu'on ne peut excuser,
A leur art léger et frivole,
Devoir, fortune, honneur, il n'est rien qu'on n'immole ;
Le premier des talents est celui d'amuser.
J'avais tout lieu de craindre...

OSMIN.

Eh ! non, non : Sa Hautesse
Ne s'est point prise à ses faibles appas.

SCÈNE XII.

ELMIRE, ROXELANE, OSMIN.

(Roxelane s'aperçoit qu'Elmire et Osmin se parlent en confidence ; elle s'approche doucement, se met derrière eux sur le sofa de l'avant-scène, et les écoute.)

OSMIN, continuant sans voir Roxelane.

Mais un danger d'une autre espèce
Vous menace peut-être.

ELMIRE.

Hélas !
Achève, Osmin.

OSMIN, sans voir Roxelane.

C'est Roxelane.

ELMIRE.

Cette petite esclave? Ah ! je ne le crois pas.
Le beau sujet pour faire une sultane !

OSMIN.

Elle serait peu de mon goût.

ELMIRE.

Un air vif, étourdi, décidé.

OSMIN.

Voilà tout.
Soliman vous rend bien justice;
Mais je crains l'effet du caprice.

ELMIRE.

Comment le prévenir? Osmin,
Daigne recevoir cet écrin,
Et sers-moi.

OSMIN, prenant l'écrin et le mettant dans son sein.

De grand cœur, sans rien faire paraître.

ELMIRE.

Intendant des plaisirs, tu règnes sur ton maître.
Il ne voit rien que par tes yeux,
Il n'entend que par tes oreilles;

Tu le guides, tu le conseilles,
Tu décides son choix, tu peux tout en ces lieux.
J'aurais trop à rougir de me voir des égales.
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi;
En toute occasion rabaisse mes rivales :
N'épargne aucun moyen, et dis du bien de moi.

ROXELANE, haut.

Fort bien.

OSMIN.

(A part.) (Bas à Roxelane.)

Je suis perdu. Vous me croyez un traitre.
En effet, j'en suis un pour vous servir.

ROXELANE se lève et présente une bague à Osmin qui la reçoit, et elle dit en parodiant Elmire:

Osmin,
Reçois ce bijou de ma main.
O toi qui règnes sur ton maître,
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi.
J'aurais trop à rougir si j'avais des rivales;
En toute occasion vante-lui mes égales.
Ne me ménage pas, et dis du mal de moi.

ELMIRE.

Cette froide plaisanterie
Vous sied très-mal, je vous en avertis.
Oui, Soliman m'est plus cher que la vie.
Je veux avoir son cœur; il n'importe à quel prix.

OSMIN.

L'émulation est louable.
Je vous laisse entre vous disputer cet honneur.

(A Elmire, bas.) (A Roxelane.)

Comptez sur moi. Je vous suis favorable.

ROXELANE, avec un souris moqueur.

Va, je n'ai pas besoin de ta faveur,
Et tu peux protéger Elmire;
Je le permets.

ELMIRE.

Ce fier sourire

Nous décèle un orgueil qu'on pourrait réprimer.

ROXELANE.

C'est douter du succès que de vous alarmer.

OSMIN, à part.

Courage! allons; j'aime assez les querelles;
C'est un revenant-bon pour moi.
Le casuel de mon emploi
Est la discorde entre les belles.

(Il sort.)

(Pendant cet aparté d'Osmin, Elmire mesure des yeux Roxelane d'un air fier et dédaigneux.)

SCÈNE XIII.

ROXELANE, ELMIRE.

ROXELANE.

Eh bien! comment suis-je à vos yeux?

ELMIRE.

Comme un objet qui doit m'être odieux,
Je ne le cache point.

ROXELANE, d'un air ouvert.

Venez, ma chère amie:
Embrassez-moi; gardez votre sultan.
Vous croyez que je m'en soucie?
Mais point du tout : allons, débarrassez-nous-en,
Et de grand cœur je vous en remercie.
Qui peut donc encor vous troubler?

ELMIRE.

Roxelane, nous sommes femmes :
Ce n'est pas entre nous qu'il faut dissimuler,
Et nous nous connaissons; je m'attends à vos trames.

ROXELANE.

Eh bien! vous me jugez très-mal.
Je resterai toujours esclave, s'il faut l'être.

Mais mon amant ne sera point mon maître :
Je n'aimerai jamais que mon égal.
Si vous avez moins de délicatesse,
Je vous cède mes droits ; usez de votre adresse
Pour réussir dans vos amours.

ELMIRE.

Je n'emploierai que ma tendresse.

ROXELANE.

Et des écrins. Abrégeons ces discours.
Pour vous prouver comme je pense,
Apprenez que c'est moi qui vous prie à dîner
Avec votre sultan : voyez ma complaisance !
Profitez des moyens que je veux vous donner ;
Tâchez que pour vous seule il soit tendre et fidèle
(A la cantonade, en élevant la voix.)
Holà ! faites venir ici le Grand Seigneur.

ELMIRE, à part.

Veut-elle me tromper ? J'aurai les yeux sur elle.
(A Roxelane.)
Si vous ne cherchez point à troubler mon bonheur,
Comptez sur l'amitié, sur la reconnaissance...

ROXELANE.

Taisons-nous, voici Délia ;
Je l'ai fait inviter aussi.

ELMIRE.

Quelle imprudence !

ROXELANE.

Bon ! bon ! la craignez-vous ? on s'en amusera.

SCÈNE XIV.

ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA.

ROXELANE, à Délia.

Venez sur l'horizon, astre de Circassie :

Aux yeux de Soliman, ce soleil de l'Asie,
Étalez vos brillants appas ;
(A Elmire.)
Il va paraître. Elmire, je vous prie,
Il faut égayer le repas :
Point de flegme espagnol ; vive l'étourderie !
Le sentiment est beau ; mais il n'amuse pas.
Qu'en pense Délia ?

DÉLIA.

Qu'on doit devant son maître
Rester toujours dans la soumission,
Le silence, l'attention.
La nature a borné notre être ;
Pour un amant le ciel nous a fait naître :
Qu'il soit sujet ou souverain,
Il a les mêmes droits ; enfin, nous devons être,
Par l'arrêt de notre destin,
Esclaves.

ELMIRE.

Compagnes.

ROXELANE.

Maîtresses.

DÉLIA.

Les hommes ont l'empire.

ROXELANE.

Il faut leur commander.

ELMIRE.

Quels sont nos titres ?

ROXELANE.

Leurs faiblesses.

DÉLIA.

Encor plus faibles qu'eux, nous devons leur céder.

ELMIRE.

Ne leur disputons rien : n'ont-ils pas en partage.
La valeur, le courage,
Les sciences, les arts ?

ROXELANE.

Pourquoi s'en alarmer?
Nous en savons plus qu'eux, mille fois davantage.

DÉLIA.

Et que savons-nous?

ROXELANE.

Les charmer.

ELMIRE.

C'est présumer beaucoup.

ROXELANE.

Selon ma fantaisie,
Laissez-moi gouverner le vainqueur de l'Asie
Quelques jours seulement. Je vous le rends après
Aussi complaisant qu'un Français,
Et l'amène à vos pieds, à vos pieds, j'en suis sûre :
Ce sera sans beaucoup d'efforts;
Je veux ici venger l'honneur du corps.

ELMIRE, à part.

Son insolence me rassure :
Elle en sera punie, et je ne crains plus rien.

ROXELANE.

Sa Hautesse paraît : cessons notre entretien.
(A la cantonade.)
Esclaves, servez-nous.

(Douze eunuques de l'has-oda (chambre suprême) apportent trois chaises, un fauteuil et une table toute servie à la française et garnie de bougies. Les mets sont dans des plats de mertabani, espèce de porcelaine de la Chine, plus précieuse que l'or par l'opinion où sont les Orientaux qu'elle ne peut contenir aucun poison sans se briser. On ne sert point d'autres vaisselles sur la table du Grand Seigneur. Le kilargi-bachi (intendant de l'échansonnerie et des offices) fait poser à terre une cuvette d'or, dans laquelle est un flacon de cristal rempli de vin. Les verres sont sur la table. On descend en même temps du cintre un grand lustre orné de cristaux de différentes couleurs et d'œufs d'autruche.)

SCÈNE XV.

SOLIMAN, ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA, OSMIN.

SOLIMAN, à part.

O ciel! je vois Elmire.

(Bas, à Roxelane.)

J'ai cru vous trouver seule; encore Délia!

ROXELANE, bas, à Soliman.

Oui, ce sont les objets que votre cœur désire!

(Soliman salue.) (Il salue plus bas.)

Saluez donc... Plus bas... Fort bien. Vous y voilà.

(A Elmire et à Délia.)

Mesdames, vous voyez un aimable convive,
Un peu novice encor; mais il se formera.

ELMIRE, à Roxelane.

Cette saillie est un peu vive,
Roxelane, songez...

SOLIMAN, bas, à Elmire.

Laissez, laissez cela.

Elle m'amuse.

ROXELANE.

Allons, placez-vous là;

(A Elmire et à Délia.)

Et vous à ses côtés. Je prendrai cette chaise,
Car je fais les honneurs.

SOLIMAN, étonné de voir une table servie à la française.

Quel est cet appareil?
Mais je n'ai rien vu de pareil.

ROXELANE.

C'est un dîner à la française.

(Soliman s'assied dans un fauteuil, Elmire à droite, Délia à gauche, et Roxelane à côté de Délia, un peu sur le devant. Tous les officiers sont rangés autour de la table.)

(L'écuyer tranchant s'avance pour couper les viandes avec un grand couteau qui ressemble à un sabre.)

Que veut cet estafier?

SOLIMAN.

C'est l'écuyer tranchant *.

ROXELANE.

Les dames serviront : c'est l'usage à présent ;
La peine est un peu fatigante,
Mais tout le monde y gagne : une main élégante,
De ses doigts délicats agitant les ressorts,
Découvre cent jolis trésors,
Et donne un goût exquis à ce qu'elle présente.

(A Elmire, en lui présentant une volaille.)

Coupez, Elmire.

SOLIMAN.

Oui, l'usage est charmant.

(A l'écuyer tranchant.)

Je te supprime.

(L'écuyer sort.)

ROXELANE, à Délia.

Et vous, très-agréablement.
Vous verserez à boire à Sa Hautesse.

(A Osmin.)

Donne le vin.

SOLIMAN, avec étonnement.

Du vin!

OSMIN, avec un étonnement plus marqué.

Du vin !

ROXELANE.

Du vin.
C'est la source de l'allégresse ;

* L'écuyer tranchant n'exerce son emploi que dans les cuisines. Les Turcs n'ont à table ni couteaux ni fourchettes; on leur sert les viandes et même les fruits tout coupés en petits morceaux pour être pris avec les doigts. Comme Roxelane a commandé un dîner à la française, et que les pièces sont entières, l'écuyer tranchant se présente, croyant être nécessaire. Ce n'est point manquer à la coutume que d'introduire ici cet officier.

C'est l'âme du plaisir.

(Osmin va prendre, avec le bord de sa robe, le flacon de vin, qu'il pose sur la table en détournant la vue.)

(A Osmin.)

Pourquoi donc ce dédain?

(A part.) (A Osmin.)

Commençons par l'esclave. Approche : pour ta peine,
De ce flacon tu vas avoir l'étrenne.

(Roxelane remplit de vin un verre, et le présente à Osmin.)

Tiens.

OSMIN.

Moi, goûter ce breuvage odieux!

ROXELANE, regardant Soliman.

Il me désobéit.

SOLIMAN, à Osmin.

Bois.

OSMIN.

O ciel! je frissonne.

(A Soliman.)

Seigneur, un musulman...

SOLIMAN.

Eh! fais ce qu'on t'ordonne.

OSMIN prend le verre, lève les yeux au ciel, fait une grimace de répugnance, et dit avant de boire :

O Mahomet! ferme les yeux.

(A part, après avoir bu.)

Bon! bon!

SOLIMAN.

Je ris d'Osmin.

OSMIN, tendant son verre.

Seigneur, je me résigne.

ROXELANE.

(A Osmin.) (A Délia.)

C'en est assez. Allons, charmante Délia,
Versez à Soliman les trésors de la vigne.
Donnez son verre, Elmire.

ELMIRE tend le verre du sultan.

Le voilà.

(Délia verse.)

SOLIMAN.

Dispensez-moi.

ROXELANE.

J'entends; vos officiers sont là.

(Elle fait signe aux officiers et aux esclaves de se retirer. Tous sortent, à l'exception d'Osmin.)

(A Soliman.)

Éloignez-vous. J'approuve la décence.

ELMIRE.

Mais sur ce point, dit-on, vous en manquez en France;
Car devant vos valets, francs espions gagés,
Vous parlez, agissez sans aucune prudence;
Pendant tout le service, autour de vous rangés,
Ils s'amusent tout bas de votre extravagance;
Vos travers, vos écarts, vos propos négligés,
Établissent les droits de leur impertinence.

SOLIMAN.

N'en sent-on pas la conséquence?
Dans le jour le plus pur il faut se faire voir,
Et le respect que l'on imprime
Doit être un sentiment et non pas un devoir.

ROXELANE.

Seigneur, vous gagnez mon estime;
Mais on n'est pas toujours dans la sublimité :
Entre nous, croyez-moi, soyons ce que nous sommes :
Pour qui serait la volupté
Si l'on en privait les grands hommes?
Cette imposante gravité,
Qui vous interdit la gaieté,
Éloigne cent plaisirs qu'un souverain ignore.
Ah! malheureux qui n'a jamais goûté
Les plaisirs de l'égalité,

(Elle regarde Soliman d'un air coquet et agaçant.)

Et celui d'obéir, souvent plus doux encore!
Allons, c'est à votre santé.

ELMIRE, au sultan.

Vous nous ferez raison.

SOLIMAN.

Il faut vous satisfaire.

(Il boit avec Elmire, Roxelane et Délia. Osmin saisit ce moment pour boire en cachette à même le flacon.)

ROXELANE.

Voilà le moyen de nous plaire.
(A Soliman, après qu'il a bu.)
N'est-il pas vrai que ce breuvage est doux?
(A Délia.)
Délia, vous rêvez! allons, animez-vous :
Vous ne nous dites rien.

DÉLIA, d'un air réservé.

Moi, je n'ai rien à dire.

ROXELANE.

Eh! qu'importe? parlez toujours :
Lorsque la gaieté nous inspire,
Un rien fournit matière à cent jolis discours.

ELMIRE.

Eh! mais oui : si j'en crois ce que l'on nous raconte,
La langue, en France, est toujours prompte;
Le bon sens ennuyeux jamais ne la conduit,
Et, comme d'un volcan, la parole élancée
Part sans attendre la pensée;
On parle toujours bien lorsque l'on fait du bruit.

ROXELANE.

Mais oui; dans les soupers qu'à Paris on se donne,
Sur tout légèrement on discute, on raisonne,
Et l'on n'a jamais plus d'esprit
Que quand on ne sait ce qu'on dit.
Les Français sont charmants.

SOLIMAN, d'un air complaisant pour Roxelane.

Et surtout les Françaises.

ROXELANE, montrant Elmire.

Et les Espagnoles aussi :
Convenez-en.

SOLIMAN.

Sans doute.

ROXELANE.

Allons, prenons nos aises,
Que la liberté règne ici;
(Montrant Elmire.)
Au cher objet qui vous engage
Sans vous gêner parlez de votre amour.

SOLIMAN, à part.

Elle veut me piquer, je vais avoir mon tour...
(Haut, à Elmire.)
Elmire assurément mérite mon hommage.
Ses attraits...

ELMIRE.

Ah ! seigneur, c'est un faible avantage;
Rendez plutôt justice à ma sincère ardeur.

ROXELANE.

Ah ! nous allons tomber dans la langueur ;
Y pensez-vous de tenir ce langage ?
Vous le ferez redevenir sultan.
Ne nous gâtez point Soliman.

ELMIRE.

Sans contrainte, sans art, ma tendresse s'explique.

ROXELANE.

Osmin, fais entrer la musique.
(Osmin fait un signal ; tous les musiciens et musiciennes du sérail entrent et se rangent dans le fond de la salle.)
(A Délia.)
Pendant ce bel entretien-là,
Je vais chanter, aimable Délia.

(Elle chante et s'accompagne sur la harpe.)

O vous que Mars rend invincible !
Voulez-vous être au rang des dieux :

Défendez-vous, s'il est possible,
D'être esclave de deux beaux yeux.

Vous triomphez par la victoire :
Mais tout l'éclat de votre gloire
S'anéantit devant l'Amour,
Et vous cédez à votre tour.

O vous, etc.

SOLIMAN.

De plus en plus je vous admire.

ROXELANE.

Comment ! vous m'écoutiez ?

SOLIMAN.

Avec ravissement.

OSMIN.

Ah ! seigneur, que sa danse aurait sur vous d'empire !
Accordez à nos vœux ce spectacle charmant.

(Roxelane danse.)

SOLIMAN.

Je n'y tiens plus : mon cœur est dans l'ivresse.
(A Roxelane, en lui donnant le mouchoir.)
Acceptez...

ROXELANE prend le mouchoir et le présente à Délia.

Délia, recevez ce présent :
C'est sans doute à vous qu'il s'adresse ;
C'est le prix de votre talent.

SOLIMAN, à part.

Quel mépris !

DÉLIA, s'inclinant devant le sultan.

Quel bonheur !

ELMIRE, se laissant tomber sur le sofa.

J'expire.

SOLIMAN, après un moment de silence, arrache le mouchoir de la main de Délia, et le porte à Elmire.

Elmire, il est à vous : oui, je déclare, Elmire...

ELMIRE.

Ah ! je renais.

SOLIMAN, à Roxelane.

Ote-toi de mes yeux;
C'est trop souffrir. Ingrate, tu me braves!
Qu'elle soit mise au rang des plus viles esclaves.

(Roxelane est emmenée par quatre eunuques noirs. En sortant, elle regarde Soliman avec une fierté noble, qui marque la tranquillité de son âme. Délia se retire confuse. Tous les personnages qui sont sur la scène disparaissent, excepté Osmin, que Soliman retient, et Elmire, qui s'éloigne dans le fond du théâtre.)

SCÈNE XVI.

SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Viens, Osmin : je suis furieux!

(Il veut sortir; Osmin lui fait apercevoir qu'Elmire l'attend.)

OSMIN.

Mais Elmire, seigneur...

SOLIMAN.

Il faut que je l'évite.

OSMIN.

Mais vous l'aimez.

SOLIMAN.

Oui, je l'aime, je veux...
Oui, je l'adore... Osmin, que je suis malheureux!
Viens, suis-moi, dissipons le trouble qui m'agite.

(Il sort du côté opposé à Elmire, qui, voyant que Soliman ne la suit point, se retire avec douleur.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELMIRE.

Soliman ne vient point; je tremble sur mon sort.
Je ne le vois que trop: il aime Roxelane.
Je ne dois qu'au dépit l'honneur d'être sultane;
Mais j'aurai Soliman... Soliman, ou la mort.
L'ambition à l'amour est égale.
Quoi! je verrais... je verrais ma rivale
Jouir!... Je la perdrai... Dois-je la perdre, hélas!
(Apercevant Soliman.)
Mais d'un air inquiet il porte ici ses pas.
Il semble m'éviter, il s'arrête, il soupire.
(A Soliman.)
Seigneur...

SCÈNE II.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN.

SOLIMAN voit Elmire, et se retourne du côté d'Osmin.
Osmin!
ELMIRE, à Soliman.
Quel sombre accueil!
SOLIMAN, à Elmire.
Rassurez-vous; vous triomphez, Elmire.
(A Osmin.)
Un air altier, un fier coup d'œil,

Dans le moment de sa disgrâce,
Annonçait encor son audace
As-tu remarqué cet orgueil?
(A Elmire.)
J'ai conçu des désirs qui vous ont outragée.
Elmire, pardonnez à l'erreur d'un moment.
Roxelane reçoit un juste châtiment.
Hélas ! vous êtes bien vengée !

ELMIRE.

Non, je ne le suis pas, si je n'ai votre amour.

SOLIMAN.

Ah ! vous le méritez : qu'en ce jour il éclate.
Ce cœur est à vous sans retour;
Oui, sans retour pour une ingrate.

ELMIRE

Pour une ingrate!

SOLIMAN.

Elle n'est plus à moi :
C'est votre esclave, et je vous l'abandonne.

ELMIRE.

Vous me l'abandonnez?

SOLIMAN.

Oui, oui, je vous la donne,
Et ma parole est une loi.

ELMIRE.

Je l'accepte, il suffit.

OSMIN, à part.

Je ne sais plus, ma foi,
Qui je dois protéger : son caprice m'étonne.

SOLIMAN.

Mérite-t-elle aucun égard?

ELMIRE.

Non, puisqu'elle a pu vous déplaire.
Je ne veux point sur elle abaisser un regard;
Je ne pourrais jamais la voir qu'avec colère.
Je veux...

SOLIMAN, l'interrompant avec une vivacité qui fait apercevoir tout l'intérêt qu'il prend encore à Roxelane.

Que voulez-vous?

ELMIRE.

Ordonner son départ:
Du sérail qu'elle soit bannie.

OSMIN.

Je lui vais, de grand cœur, annoncer son congé.

SOLIMAN, à Osmin.

Attends, attends; je serais peu vengé :
Elle n'est pas assez punie.
Va la chercher.

ELMIRE, à Osmin.

Arrête, Osmin.

(A Soliman.)

Seigneur, quel est votre dessein?

SOLIMAN.

Il faut qu'à ses yeux je répare
Mon injustice et mes torts envers vous;
Que devant elle je déclare
Que nous sommes unis par les nœuds les plus doux.
Témoin du bonheur de ma vie,
Qu'elle sente le prix de ce qu'elle a perdu,

(Plus vivement.)

De ce cœur qui l'aimait, et qui vous était dû.
Excitons chaque jour ses regrets, son envie;
Que, pour attiser son tourment,
La dévorante jalousie
Cherche dans notre flamme un nouvel aliment.

ELMIRE.

Eh! laissons Roxelane.

SOLIMAN.

Il est vrai, je m'égare;

(Après un temps.)

N'y pensons plus. Qu'elle compare
Votre splendeur et cet abaissement

Où par sa faute elle se trouve.
Redoublons nos transports, et qu'ils soient remarqués :
On est moins affecté des peines qu'on éprouve
Que des biens que l'on a manqués.
(A Osmin.)
Va la chercher...
(Osmin veut sortir, Elmire l'arrête.)

ELMIRE.

Un moment.

SOLIMAN, d'un ton à être obéi.

Va! te dis-je.
(Osmin sort.)

SCÈNE III.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Qu'elle soit confondue ; Elmire, je l'exige.

ELMIRE.

Eh! que voulez-vous exiger?

SOLIMAN.

Vengez-vous, vengez-moi d'une esclave insolente

ELMIRE.

Croyez-moi, cessez d'y songer.
C'est une Française imprudente,
Dont la légèreté détruit le sentiment ;
Qui croit que tout est fait pour son amusement;
Qui croit que le caprice est ce qui rend aimable,
Et dont le cœur n'est point capable
D'un véritable attachement.
Je sais qu'on peut être agréable
Par une gaieté vive, un frivole enjouement :
Mais ce n'est pas assez ; il faut être estimable
Pour fixer le cœur d'un amant;
Et la raison rend seule respectable.

SOLIMAN.

Ah! telle est Roxelane en sa frivolité :
Sa raison perce à travers sa gaieté ;
D'un nuage léger c'est l'éclair qui s'échappe,
Et dont la lumière nous frappe.

ELMIRE.

Seigneur, c'est la défendre avec vivacité.

SOLIMAN.

Non, je ne prétends point excuser Roxelane.
Mais qu'appréhendez-vous? N'êtes-vous pas sultane?

ELMIRE.

L'orgueil est satisfait ; mais le cœur ne l'est pas.

SOLIMAN.

Il le sera, croyez-en vos appas.

(Soliman aperçoit Roxelane vêtue en vile esclave ; elle s'avance à pas lents, en se couvrant le visage.)

Je l'aperçois : elle est dans la tristesse,
Et sa main cache un front humilié.

(A part.)

N'écoutons point un reste de pitié.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, ELMIRE, ROXELANE.

SOLIMAN, à Roxelane.

Approchez, approchez ; voilà votre maîtresse.

(A Elmire.)

Ordonnez de son sort.

ELMIRE.

Je conçois ses regrets :
Elle est assez punie en perdant vos bienfaits.

SOLIMAN.

Ah! que ce sentiment augmente ma tendresse!
Je sors d'une honteuse ivresse.

(Regardant Roxelane.)

Je ne sais par quel art elle m'avait surpris :

De mon égarement innocente victime,
Votre cœur gémissait ; j'en connais mieux le prix.
Qu'elle soit désormais l'objet de nos mépris.
(A Elmire tendrement.)
Rendez-moi votre amour, et pardonnez mon crime.

ELMIRE.

On n'est point criminel lorsque l'on est aimé.
(D'un ton plus bas.)
Je vous pardonne tout. Mais mon cœur alarmé...

SOLIMAN, baisant la main d'Elmire; mais regardant toujours Roxelane pour juger de l'état de son âme.

Il reprend sur le mien un éternel empire.
(Il examine Roxelane.)
J'excite ses regrets...

(Roxelane, pour examiner aussi le sultan, détourne un peu la main dont elle se couvrait le visage : leurs regards se rencontrent ; Roxelane rit, et Soliman marque la plus grande surprise. Ce moment doit faire situation.)

O ciel ! je la vois rire.

ROXELANE, riant à gorge déployée.

Ah ! ah ! ah ! ah ! seigneur, vous allez vous fâcher ;
Mais, malgré mon respect, je ne puis m'empêcher...

ELMIRE.

Quelle nouvelle insulte !

ROXELANE.

Ah ! ah ! ah !

SOLIMAN.

Quelle audace !

ROXELANE.

Ah ! laissez-moi rire, de grâce.
Ah ! ah ! ah ! ah !

SOLIMAN.

Je veux savoir pourquoi...

ROXELANE.

Il se peut qu'Elmire vous aime ;
Mais vous ne l'aimez pas.

SOLIMAN.

Qui donc aimé-je ?

ROXELANE.

Moi.
Je ne suis pas dupe du stratagème.

SOLIMAN.

Vous que je dois punir, qui m'osez outrager!

ROXELANE.

Seigneur, on aime encor quand on veut se venger.
Si je vous suis indifférente,
Renvoyez-moi : nous y gagnerons tous.
Déjà je commençais à me trouver contente.
Pourquoi me rappeler? et quelle est votre attente?
Espérez-vous un sort plus doux?

SOLIMAN.

Eh bien! préférez l'infamie
A toutes les grandeurs...

ELMIRE.

Laissez ce cœur abject.
(A Roxelane.)
Roxelane, sortez! vous perdez le respect.

ROXELANE.

Fort bien; c'est parler en amie,
Et je vais éviter votre sublime aspect.
(Elle veut se retirer, Soliman l'arrête avec colère.)

SOLIMAN.

(A Roxelane.) (A Elmire.)
Demeurez, demeurez! Éloignez-vous, Elmire;
Je me retiens à peine, et n'ose devant vous
Laisser échapper mon courroux.
Je vais l'humilier.

ELMIRE.

Seigneur, je me retire;
Mais songez que l'amour n'a que des fers honteux
Lorsque le sentiment n'épure point ses feux.
(A part, en sortant.)
Si cet indigne objet remporte l'avantage,
Il n'est point de terme à ma rage!

SCÈNE V.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN, après un temps.

Si je cédais à mon transport,
Je rendrais ton état plus cruel que la mort.
Mais je fais grâce à ta faiblesse.
Méprise mes bienfaits, la gloire, ma tendresse :
Ton âme ne sent rien, ne connaît point son tort ;
Loin de gémir dans la tristesse...
(Roxelane sourit.)
Ah ! tu mérites bien ton sort :
Ton cœur est fait pour la bassesse.

ROXELANE, fièrement.

Tu te trompes, sultan : céder à son malheur
Est l'effet d'une âme commune.
Modeste au sein de la grandeur,
Tranquille et fier dans l'infortune,
C'est à ces traits qu'on connaît un grand cœur.

SOLIMAN.

Un grand cœur est fier sans audace :
Quand le sort a marqué sa place,
Il cède, et, lorsqu'il veut braver,
Il se rabaisse, au lieu de s'élever.

ROXELANE.

Moi, je ne brave rien ; ce n'est pas mon système :
Mais, dans les fers ou sous le diadème,
On ne me verra point changer.
Aussi gaie, aussi franche, enfin toujours la même,
Je sais jouir de tout sans craindre le danger :
Mon bonheur n'est jamais dans ce qui m'environne ;
Il est en moi : rien ne m'étonne :
Tenez... Je ris toujours. Eh ! pourquoi m'affliger ?

(Gaiement.)

Le monde est une comédie;
Malgré l'intérêt que j'y prends,
Je m'en amuse et j'étudie
Les ridicules différents.
Vos grandeurs sont des mascarades;
Jeux d'enfants que tous vos projets :
Lorsque la toile tombe, empereurs et sujets,
Tous sont égaux et camarades.

SOLIMAN.

Achevez, achevez; épuisez les bontés
D'un maître que vous irritez.

ROXELANE, d'un ton plus grave.

Oui, vous êtes mon maître; à vous on m'a vendue;
Mais vous a-t-on donné quelque droit sur mon cœur?
Et, de mon gré, me suis-je enfin rendue?
Essayez de me vaincre, employez la rigueur :
Qui ne craint rien n'est point dans l'esclavage.

SOLIMAN.

Ah! Roxelane, quelle image!
Me croyez-vous un barbare, un tyran?
Ah! connaissez mieux Soliman :
Il n'abusera point de son pouvoir suprême
Pour obtenir un cœur à ses vœux refusé :
Allez, ne craignez rien d'un amour méprisé...
Je vous abandonne à vous-même.

ROXELANE.

Que vous dites cela d'un petit air aisé!

(En minaudant.)

Venez, venez; on vous pardonne.
En vérité, je suis trop bonne.

SOLIMAN.

Qu'espérez-vous?

ROXELANE.

Vous remettre l'esprit;
Vous guérir de votre faiblesse.

Vos fureurs, vos dédains, sont l'effet d'un dépit
Qui prouve encor votre tendresse.
(Avec sentiment.)
Vous avez le cœur bon, et cela m'intéresse.

SOLIMAN, à part.

Je voulais la confondre, et je reste interdit;
De mes transports elle se rend maîtresse.
(A Roxelane, avec un peu d'émotion.)
Il est vrai, je vous chérissais;
Mais à présent...

ROXELANE, tendrement.

A présent on m'abhorre.

SOLIMAN.

Oui, je t'aimais, ingrate. O Dieu! je t'aime encore...
Je t'aime encore, et je te hais.
Ces mouvements opposés que j'ignore...
Mais elle s'attendrit...

ROXELANE.

Je pleure de pitié.
Vous me touchez, et je vois avec peine
Un superbe empereur qui s'est humilié;
Qui d'une esclave a fait sa souveraine,
Sans pouvoir à son sort être jamais lié.

SOLIMAN.

Et qui m'en empêche?

ROXELANE, avec sentiment.

Moi-même.
Vous méritez que l'on vous aime;
Mais je vous plains d'être sultan.
A vous parler sans flatterie,
J'eus des amants dans ma patrie
Qui ne valaient pas Soliman.

SOLIMAN.

Et vous avez aimé?

ROXELANE.

Pourquoi non, je vous prie?

Croyez-vous que, vive, jolie,
Et dans l'âge de plaire, on a jusqu'à présent
Gardé son cœur, ce fardeau si pesant?
Pour qui? pour le Grand Turc? Mais quelle extravagance!
Je devais prendre patience :

(En riant.)

Je devais vous attendre. Ah! vous êtes plaisant!

SOLIMAN.

Quoi! vous avez aimé? Ciel! j'en aurai vengeance.
Ah! périssent les imposteurs
Qui m'ont trompé, trahi!

ROXELANE.

Pourquoi donc ces fureurs?
Écoutez, écoutez; ayez la complaisance
D'entendre un peu ma confidence.

SOLIMAN.

Sortez!

ROXELANE.

Vous me rappellerez;
Car je vois que vous m'adorez.
Ce badinage qui vous pique
Me met au fait.

(Elle fait deux pas pour se retirer.)

SOLIMAN, à part.

Elle est unique.

(A Roxelane.)

Restez.

ROXELANE, revenant.

J'avais bien dit. Venez, allez-vous-en,
Restez. En vérité, mon aimable sultan,
Vous avez la tête tournée.
De ces misères-là je suis fort étonnée :
Où donc est le grand Soliman,
Qui fait trembler l'Europe et l'Afrique et l'Asie?
Une petite fantaisie
Trouble l'esprit d'un monarque ottoman!

(D'un ton ferme et avec noblesse.)

A quoi s'occupe ici le plus brave des princes?
L'Arabe révolté menace tes provinces;
Cours le punir; laisse gémir l'amour :
Donne lui, si tu veux, des soins à ton retour.

SOLIMAN, à part.

De quel éclat frappe-telle mon âme!
Est-ce un génie, est-ce une femme
Qui me présente le miroir?

(A Roxelane.)

Quel être êtes-vous donc? Quel être inconcevable!
Tout à la fois frivole et respectable,
Vous séduisez mon cœur et tracez mon devoir.

ROXELANE, affectueusement.

Je ne suis rien que votre amie.

SOLIMAN.

Ah! soyez-la toujours, soyez-la, je vous prie.
Jusqu'à présent on m'a flatté.
Il n'appartient qu'à vous de me faire connaître
Et l'amour et la vérité.
Mais que je sois heureux autant que je dois l'être.
Que votre cœur...

ROXELANE.

Ah! je vous vois venir.
Eh bien! mon cœur?

SOLIMAN.

Pourrai-je l'obtenir?
La haine que pour moi vous avez fait paraître...

ROXELANE.

Mais ce n'est pas vous que je hais :
C'est l'abus de votre puissance,
Qui nous tient dans la dépendance;
Ce sont ces gardiens si révoltants, si laids,
Supplices des yeux et des âmes.

SOLIMAN.

Vous savez que j'ai cinq cents femmes

Qu'ils doivent gouverner.

ROXELANE.

Cinq cents!
Mais, entre nous, cinq cents!... cela m'étonne.

SOLIMAN.

Ici c'est un usage établi de tout temps;
Ce sont nos lois; c'est un faste du trône,
Qui sert moins au bonheur qu'à l'orgueil des sultans.

ROXELANE.

Voilà des lois bien généreuses,
Et cinq cents femmes bien heureuses!
Vous prétendez peut-être encor
Que de Votre Hautesse elles soient amoureuses?
Car vous êtes tout leur trésor.

SOLIMAN.

On les voit à l'envi s'empresser à me plaire.

ROXELANE

Vraiment, quand on est seul, on devient nécessaire.
Oubliez votre autorité,
Obtenez un cœur de lui-même;
Vous serez sûr alors que l'on vous aime.
Si vous surmontiez ma fierté,
Vous croiriez qu'en cédant à l'ardeur la plus pure,
J'aimerais par orgueil ou par timidité:
Je dois m'épargner cette injure,
L'amour devient suspect s'il n'a sa liberté.

SOLIMAN.

Oui, je sens que l'amour veut un juste équilibre:
Roxelane, vous êtes libre;
De mon bonheur décidez à l'instant.

ROXELANE.

Seigneur, ma maîtresse m'attend.

SOLIMAN.

Qui donc?

ROXELANE.

Elmire.

SOLIMAN.

Ah! soyez son égale.

ROXELANE.

Vous m'avez soumis à sa loi.

SOLIMAN.

Entre elle et vous il n'est plus d'intervalle.
Vous êtes libre, et je prends tout sur moi.

ROXELANE, du ton de la reconnaissance et du sentiment le plus tendre.

Seigneur, tant de bonté me touche;
Jamais mon cœur ne suffira...
Souffrez que je m'éloigne... Osmin vous apprendra
Ce que n'ose dire ma bouche.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN appelle Osmin.

(A part.)

Osmin! Enfin, ce cœur farouche
De quelque espoir flatte mes vœux.

(A Osmin.)

Enfin, mon cher Osmin, tu me verras heureux.

OSMIN.

Oui, seigneur, la sultane Elmire...

SOLIMAN.

Roxelane a sa liberté.
Je l'aime, j'obtiendrai le bien que je désire:
Conçois-tu ma félicité?
Cet amour pur, né de l'égalité,
Que réciproquement l'un à l'autre on s'inspire,
Ce bien que j'ignorais, te l'imagines-tu?

OSMIN, en soupirant.

Non, seigneur.

SOLIMAN.

Ne crois pas que ce soit le caprice
Qui m'entraîne vers elle, Osmin ; c'est la justice,
C'est la raison, c'est la vertu.
N'examinons plus rien : je l'aime.
Avant de la connaître, une sombre langueur
Au milieu des plaisirs engourdissait mon cœur ;
Je jouissais de tout sans jouir de moi-même ;
Que dis-je ? rien ne pouvait me charmer.
L'indifférence est le sommeil de l'âme.
Un feu triste et couvert cherchait à s'animer ;
Roxelane paraît, elle y donne la flamme :
Je lui dois le bonheur d'aimer.

OSMIN.

Pauvre Elmire !

SOLIMAN.

Elle aura toujours même avantage.
Nos lois admettent le partage.
Roxelane t'attend ; c'est pour te confirmer
Un doux aveu, qui de mon sort décide,
Un aveu que j'ai lu dans son regard timide,
Et que sa bouche a craint de m'exprimer.
Va, cours ; de mon bonheur tu viendras m'informer.

SCÈNE VII.

SOLIMAN, UN MUET, qui présente à genoux une lettre de la part d'Elmire.

SOLIMAN.

Qu'est-ce ? C'est de la part de la sultane Elmire.
Lisons. Que peut-elle m'écrire ?
Je sens qu'elle doit s'alarmer.
(Il lit.)
« Sultan, ta parole est sacrée :

« Roxelane est à moi, je puis en disposer ;
« Je venge ton pouvoir, qu'on ose mépriser ;
« Une saïque préparée,
« Pour jamais, à l'instant éloigne de ces lieux
« L'esclave que tu m'as livrée.
« Tu ne reverras plus un objet odieux ;
« Et je t'épargne ses adieux. »

(Après avoir lu, il frappe des mains. A ce signal, les noirs, les muets et les bostangis paraissent, reçoivent ses ordres et courent les exécuter.)

Noirs, muets, bostangis, il y va de la tête ;
Qu'on cherche Roxelane : allez, et qu'on l'arrête.
Je ne la verrai plus ! Ah ! quelle trahison !
Je suis juste, Elmire a raison :
J'ai donné Roxelane... Ah ! trop barbare Elmire,
S'il faut vous payer sa rançon,
Prenez tous mes trésors et tous ceux de l'empire ;
Mais j'exige sa liberté.

(Au muet qui lui a apporté la lettre d'Elmire.)

Annonce-lui ma volonté.

SCÈNE VIII.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN.

Osmin, je t'attendais avec impatience ;
Viens-tu rendre le calme à mon cœur agitée ?
Te suit-elle ?

OSMIN.

Seigneur, elle m'a protesté
Que le respect, l'estime et la reconnaissance...

SOLIMAN.

Ah ! c'est trop peu... trop peu...

OSMIN.

Donnez-vous patience :

J'ai vu couler ses pleurs, et j'en suis pénétré;
Elle vous aime.

SOLIMAN.

O flatteuse espérance!

OSMIN.

Elle s'embarque pour la France.

SOLIMAN.

Elle s'embarque!... Ciel! je suis désespéré.
Courons.

OSMIN.

Rassurez-vous, seigneur, on vous l'amène.

(Il sort.)

SCÈNE II.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

Roxelane, venez; vous me tirez de peine.
Elmire osait...

ROXELANE.

Seigneur, ne la condamnez point.
Il est tout naturel que votre favorite
Cherche à se conserver un rang qu'elle mérite;
Nous étions d'accord sur ce point:
Je la pr'ais avec instance
De me sauvir, de hâter mon départ,
De ne souffrir aucun retard.
C'est ma faute.

SOLIMAN.

Et voilà quelle est ma récompense?

ROXELANE.

De quoi vous plaignez-vous? Ai-je ma liberté?
S'il ne faut pas que j'en jouisse...

SOLIMAN.

Mais enfin je m'étais flatté...

ROXELANE.

J'entends; vous exigez le prix de ce service.
C'est pour son intérêt que l'on est généreux.
Voilà les hommes.

SOLIMAN.

Mais le sort le plus heureux,
Les honneurs du sérail...

ROXELANE.

Moi, que je m'avilisse
Jusqu'à les recevoir! ils ne sont pas pour moi;
Quel titre aurais-je ici pour y donner la loi?

SOLIMAN.

Ainsi, mon amour, ma puissance,
N'ont rien qui soit digne de vous?

ROXELANE, avec trouble, embarras et tendresse.

Non... laissez-moi vous fuir... peut-être que l'absence...
Nous pourrons, vous et moi, jouir d'un sort plus doux.
Je vous crains, je me crains moi-même.

SOLIMAN.

Je ne vous comprends pas.

ROXELANE, à part.

Mon cœur est oppressé.

SOLIMAN.

Achevez.

ROXELANE.

Eh bien! quoi? Quelle rigueur extrême!
Quand vous saurez que l'on vous aime,
En serez-vous plus avancé?

SOLIMAN.

Quoi! vous m'aimez?

ROXELANE.

Laissez-moi.

SOLIMAN.

Roxelane,

Vous m'aimez ?

ROXELANE.

Oui, mais n'en espérez rien :
Maîtresse d'un penchant que ma fierté condamne,
Allez, j'y remédierai bien.

SOLIMAN.

M'aimer, me fuir ! mais quelle inconséquence !

ROXELANE.

L'amour aime la liberté ;
Il veut encor l'égalité :
Votre pouvoir emporte la balance.
Mon très-auguste souverain
Me prendrait aujourd'hui pour me quitter demain.
Oh ! je dois m'assurer contre son inconstance ;
Il ne m'obtiendra point sans être mon époux.

SOLIMAN.

Quoi ! Roxelane, y pensez-vous ?

ROXELANE.

Si mon amant n'avait qu'une chaumière,
Je voudrais partager sa chaumière avec lui ;
Je soulagerais sa misère ;
Je le consolerais, je serais son appui.
L'offre même d'une couronne
Ne me ferait jamais changer de sentiment :
Mais mon amant possède un trône,
Si je ne le partage, il n'est pas mon amant.

SOLIMAN.

Vous me jetez dans un étonnement...

ROXELANE.

Je n'ai point l'orgueil téméraire
De vous prescrire aucune loi :
Vos grandeurs ne sont rien, mais ma gloire m'est chère.
Vous aimer en esclave est un affront pour moi.
Si vous ne me trouvez pas digne
De régner sur vos Turcs, j'en ai peu de souci.
Je ne désire point cette faveur insigne.

Dans mon pays je serai mieux qu'ici.
Toute femme jolie, en France, est souveraine.
De grâce laissez-moi partir.
Je l'avouerai, je vous quitte avec peine ;
Mais il le faut : adieu.

SOLIMAN.

Pourrais-je y consentir ?
S'il dépendait de moi, Roxelane, je jure...

ROXELANE.

C'est une mauvaise raison.

SOLIMAN.

Peut-être avec le temps...

ROXELANE.

Non, non.
De mon sort je veux être sûre.
Que je sois votre épouse, ou bien vous me perdez
J'ai pris mon parti. Décidez.

SOLIMAN.

Mais un sultan...

ROXELANE.

Peut tout.

SOLIMAN.

Mais nos lois ..

ROXELANE.

Je m'en moque.

SOLIMAN.

Le muphti, le vizir, l'aga...

ROXELANE.

Qu'on les révoque

SOLIMAN.

Mon peuple...

ROXELANE.

A-t-il le droit de gêner votre cœur ?
Vous le rendez heureux, il vous défend de l'être ?
Est-ce à lui de borner les désirs de son maître,
De lui marquer le degré du bonheur ?

Épouse d'un sultan, une femme estimable
Qui fait asseoir la tendre humanité
A côté de la majesté,
Qui tend à l'infortune une main secourable,
Adoucit la rigueur des lois,
Protége l'innocence, et lui prête sa voix,
Aux yeux de ses sujets le rend-elle coupable?
Sans cesse, avec activité,
Elle étudie, elle remarque
Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité,
Vous présente la vérité,
Le premier besoin d'un monarque;
En la montrant dans tout son jour,
Elle sait l'embellir des roses de l'amour.
Et quel autre aurait le courage
D'en offrir seulement l'image?
Est-ce un courtisan toujours faux,
Qui ne trouve son avantage
Qu'à vous tromper, qu'à flatter vos défauts?
Une compagne qui vous aime,
A vous rendre parfait fait consister le sien.
Les vertus d'un époux deviennent notre bien,
Et sa gloire est la nôtre même.

SOLIMAN.

Que le sérail se rassemble à ma voix
C'en est assez, ma crainte cesse,
Et mon amour n'est plus une faiblesse;
Vous êtes digne de mon choix.

SCÈNE X.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN, ESCLAVES DU SÉRAIL, de l'un et de l'autre sexe, OFFICIERS.

OSMIN.

Seigneur, et vite, et vite!

SOLIMAN.

Qu'est-ce donc?

OSMIN.

La sultane, en proie à ses chagrins...

SOLIMAN.

Eh bien!

OSMIN.

A l'instant prend la fuite,
Elle part.

SOLIMAN.

Elle part?

OSMIN.

Oui, seigneur.

SOLIMAN.

Je la plains.
Ali-Mahmouth, accompagnez Elmire,
Et comblez-la de mes bienfaits.
(A Osmin.)
Toi dont la voix annonce mes décrets,
Fais assembler les ordres de l'empire;
Informe les vizirs, déclare à mes sujets
Que j'associe une épouse à mon trône;
Qu'en ce jour Roxelane, en comblant mes souhaits,
Va recevoir ma main et ma couronne.
S'ils osaient murmurer, dis-leur que je le veux.
(A Roxelane.)
Ils vivront sous vos lois, ils seront trop heureux.
Vous m'enseignez la douceur, la clémence;

Et d'une équitable puissance
Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revêtu.
D'un souverain le règne ne commence
Que du moment qu'il connaît la vertu.

ROXELANE.

Sultan, j'ai pénétré ton âme;
J'en ai démêlé les ressorts.
Elle est grande, elle est fière, et la gloire l'enflamme.
Tant de vertus excitent mes transports.
A ton tour tu vas me connaître :
Je t'aime Soliman, mais tu l'as mérité.
Reprends tes droits, reprends ma liberté;
Sois mon sultan, mon héros et mon maître.
Tu me soupçonnerais d'injuste vanité.
Va, ne fais rien que ta loi n'autorise:
Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir,
Et je veux un amant qui n'ait point à rougir.
Tu vois dans Roxelane une esclave soumise.

SOLIMAN.

Par de tels sentiments le trône vous est dû.
(Aux officiers et aux femmes du sérail.)
O vous, d'un si doux hyménée,
Célébrez l'heureuse journée!

ROXELANE.

S'il m'est permis d'user du pouvoir absolu,
Pour la rendre plus signalée,
Aux femmes du sérail je donne la volée

SOLIMAN, en lui présentant la main.

J'y consens.

OSMIN.

Me voilà cassé.
Ah! qui jamais aurait pu dire
Que ce petit nez retroussé
Changerait les lois d'un empire?

DIVERTISSEMENT.

Le théâtre représente une salle du sérail superbement ornée. Soliman et Roxelane sont assis sur un trône; tous les officiers du sérail et les principaux de l'empire viennent leur rendre hommage. Le Muphti chante ces paroles.

AIR.

O Mahomet! prends soin des destinées
Du plus grand des sultans :
Que le nombre de ses années
Soit égal aux fleurs du printemps.
Mahomet! Mahomet! prends soin des destinées
Du plus graud des sultans.

Armé du glaive de la guerre,
Qu'il soit des musulmans le héros et l'appui;
Qu'il marche sur les vents, qu'il souffle le tonnerre;
Que la terre
Tremble et se taise devant lui.
Mahomet! etc.

Mais pour un peuple qui l'adore,
Qu'il paraisse comme l'aurore,
Qu'il fasse régner les zéphyrs;
Et que le char de la victoire,
Éclatant du feu de sa gloire,
Le ramène au sein des plaisirs.
Mahomet! etc.

(Danse des derviches.)

(Ils commencent sur un air lent et mesuré au son de leurs tambours longs et de leurs flûtes; ensuite ils tournent sur un air plus vif, jusqu'à ce qu'ils tombent en extase.)

LE MUPHTI, à Roxelane.

AIR.

Fleur du printemps,
O reine de beauté!

Tu pares le jardin de la félicité.
Le parfum de ton âme est monté vers le trône
De l'invincible Soliman.
Que ta douceur nous environne
Comme les odeurs du Liban.

(Les derviches se relèvent pour reprendre leur danse.)

LE MUPHTI, à Roxelane.

AIR.

Étoile étincelante,
Lumière de l'amour,
Que ta clarté naissante
Nous annonce un beau jour !
Du vainqueur de la terre
Partage la grandeur :
C'est l'astre de la guerre,
Sois l'astre du bonheur.

(Les odalisques et les esclaves du sérail de l'un et de l'autre sexe forment plusieurs danses variées. — Entrée de baladins et baladines turcs. Ils exécutent une pantomime selon la coutume du pays. — Proclamation et couronnement de Roxelane. —Contredanse générale, pendant laquelle les Francs chantent : VIVIR SULTANA ! VIVIR, VIVIR ROXELANA !)

Eynvallah, eynvallah,	Gloire, gloire, félicité,
Salem alekim,	Salut, salut, honneur, honneur,
Sultan Zilullah,	A notre sublime empereur,
Soliman Padichaïm,	A Soliman, miroir de la divinité,
Eynvallah, eynvallah.	Salut, gloire, félicité.

FIN DES TROIS SULTANES.

CONTES

DE MADAME FAVART.

I

IL EUT RAISON.

C'était un homme sensé qu'Azéma ; il ne voulait point se marier, parce qu'il savait qu'on trompe tous les maris, et il se maria. On lui proposa deux partis : l'un était une jeune beauté qu'il aimait, et qui lui eût été fidèle ; l'autre était une veuve qui lui était indifférente, et qui ne l'était pas pour tout le monde : c'est ce qu'on lui fit connaître clairement. Cette dernière fut l'objet de son choix, et il eut raison. Ceci a l'air d'un paradoxe, cela va devenir une démonstration. Yrène, mère d'Azéma, se sentant près de sa dernière heure, fit venir son génie de confiance, et lui tint ce discours sensé : « Prenez soin, je vous prie, de l'éducation d'Azéma ; appliquez-vous à lui rendre l'esprit juste ; qu'il voie les choses comme elles sont : rien n'est plus difficile. Il est jeune, qu'il ait les erreurs de son âge, pour en sentir le faux ; qu'il fréquente les femmes, qu'il ne soit

pas méchant ; on doit se former l'esprit avec leurs agréments, excuser leurs défauts, et profiter de leurs faiblesses. Lorsqu'il aura vu le monde et qu'il en sera dégoûté, qu'il finisse par se marier, afin d'avoir une maison qui soit l'asile d'une compagnie choisie. Le bonheur d'un jeune homme, c'est d'être toujours avec les autres ; le bonheur d'un homme raisonnable, c'est d'être souvent avec soi-même. Il est bien plus doux de recevoir ses amis que d'aller voir ses connaissances : l'amitié est la volupté de l'âge mûr. »

Yrène expira après avoir dit tant de belles choses : elle n'avait rien de mieux à faire. Il y aurait une grande mortalité si l'on cessait de vivre lorsqu'on n'a plus rien à dire.

Le génie attendit qu'Azéma eût quinze ans, et lui parla ainsi : « On m'a recommandé de vous rendre prudent ; pour le devenir il faut faire des sottises : vous ne croiriez peut-être pas que pour cela on a quelquefois besoin de conseils ; je présume cependant que vous pourriez vous en passer. Je vous laisse jusqu'à ce que vous ne sachiez plus quel parti prendre : je ne vous abandonne pas pour longtemps. » Azéma se confondit en remercîments fort plats, fort mal tournés. « Je ne vous ai pas recommandé, interrompit le génie, de dire des sottises, mais d'en faire. Agissez toujours, et, toutes les fois que vous voudrez parler, ayez l'attention de vous taire. »

Après ces mots il disparut. Azéma, livré à lui-même, voulut se donner l'air de réfléchir aux fautes qu'il commettrait par préférence : on ne peut les choisir qu'en les connaissant, et ce sont de ces connaissances qui ne s'acquièrent qu'en chemin faisant. D'ailleurs un jeune homme avantageux ne fait de sottises qu'en cherchant à s'en garantir. Il avait une présomption qui promettait beaucoup : un air capable est presque toujours l'étiquette du contraire. Son début fut brillant. Il était d'une ancienne noblesse,

sans pouvoir cependant dire : Un homme de ma maison. Il ne distingua pas cette nuance ; il dédaigna les vertus simples et obscures d'un bon gentilhomme, et préféra les vices éclatants d'un grand seigneur. Il eut un équipage de chiens courants, grand nombre de chevaux, plusieurs carrosses, des coureurs, trois cuisiniers, beaucoup de maîtresses et point d'amis. Il passait sa vie à tâcher de s'amuser ; mais ses occupations n'étaient que le résultat de son désœuvrement.

Le fonds de son bien s'évanouit en peu de temps. Il éprouva qu'un homme de condition, né riche, ne fait jamais qu'un homme de qualité fort pauvre : il se trouva ruiné sans avoir seulement effleuré le plaisir, et vit trop tard que le bonheur s'obtient et ne s'achète pas.

Pressé par ses créanciers, trompé par ses maîtresses, délaissé par ses parasites, il s'écria : « O désespoir ! je ne sais plus que faire. » Il entendit une voix aérienne qui prononça ces mots : « Gagnez bien des fontanges. » — Voilà une jolie ressource ! dit Azéma ; je n'aurais pas cru que pour rétablir mes affaires il fallût m'adresser à mademoiselle Duchapt. L'absurdité de ce conseil le plongea dans la rêverie. Il marcha longtemps sans s'en apercevoir : la nuit le surprit, il se trouva dans un bois. Il suivit une route, cette route le conduisit à un palais. Il se présenta à la grille ; elle était gardée par un Suisse qui avait un baudrier tout garni de pompons ; et, quoique Suisse, il portait sous ce baudrier une crevée de fontanges. Cet ajustement en imposa à Azéma. « Monsieur, lui dit-il, j'ai sans doute l'honneur de parler au Génie du siècle ? — Mon ami, lui repartit le Suisse, vous ne vous connaissez pas en génies : j'appartiens à la fée aux Fontaines... — Ah ! voilà ma femme ! reprit vivement Azéma. — Il s'agit de savoir si vous serez son homme, reprit froidement le Suisse : je vais vous re-

mettre entre les mains de son écuyer. » L'écuyer le regarda sans dire un mot, l'examina très-sérieusement, et ne proféra que ces paroles : « Il faut voir : prenons l'aune de madame. » Il alla chercher une grande canne, mesura Azéma, et dit d'un ton de protection : « Cela se peut. » Alors il le quitta, revint un instant après, introduisit Azéma dans un appartement superbe, et l'y laissa en lui répétant : « Gagnez bien des fontanges. » Il fut un bon quart d'heure sans croire qu'il fût avec quelqu'un. Il entendit une voix grêle qui criait du fond d'un grand lit : « Rouscha ! Rouscha ! » Cette Rouscha parut en disant : « Que plaît-il à madame ? — Cet étranger, répondit la fée... Tirez mes rideaux... Eh ! mais vraiment, poursuivit-elle, ce jeune homme est assez bien ! Retirez-vous, Rouscha, j'ai des conseils à lui donner. »

Rouscha se retira, en disant à Azéma ? « Gagnez bien des fontanges. » Azéma, en voyant la fée à son séant, fut pénétré de respect, et demeura immobile. « Jeune homme, approchez-vous donc, dit la fée. » Le jeune homme recula. « Qu'est-ce que c'est donc, continua la fée, que ce petit garçon-là, qui est timide, et qui ne fait point de cas de rubans ? » En achevant cette phrase, elle étala aux yeux d'Azéma un couvre-pied brodé de fontanges qui étaient faites de diamants. « Ah ! madame, s'écria-t-il, le beau couvre-pied ! — Est-il de votre goût ? dit la fée, pensez-vous qu'il vous tiendrait chaud ? Je ne demande pas mieux que de vous le céder, mais vous ne pouvez l'avoir qu'en détail ; j'en détacherai une fontange à chaque trait d'esprit de votre part. — Comment ! reprit vivement Azéma, il ne faut que cela ? je vais vous enlever toutes vos fontanges. — Je puis vous assurer, repartit la fée, que je ne les regretterai pas : il est vrai, poursuivit-elle, que je suis difficile. »

On servit le souper à côté du lit de la fée. Azéma se tua

pour avoir de l'esprit : épigrammes, jeux de mots, méchancetés, choses libres, anecdotes, rien ne fut oublié, et rien ne prit ; il avança même que *Nicomède* était une tragédie héroï-comique, sans que la fée se mît en devoir de lui donner la plus petite fontange ; elle mangeait beaucoup et ne disait pas un mot. Elle fit desservir, et dit à Azéma : « Mon cher enfant, est-ce là ce qu'on appelle de l'esprit dans le monde? — Oui, madame, répondit Azéma. — Eh bien ! reprit la fée, mes fontanges ne seront pas pour vous. » Azéma lui proposa de les jouer au trictrac : la fée y consentit. Il joua d'un si grand bonheur, qu'il en gagna beaucoup rapidement, tant il est vrai qu'on fait plutôt fortune par le jeu que par l'esprit. Mais tout à coup la chance tourna : il allait tout reperdre. La fée en eut pitié, et lui dit : « Demeurons-en là ; j'attends ce soir quelqu'un dont le bonheur est moins rapide, mais plus soutenu. Croyez-moi, quittez le palais, tirez bon parti de vos fontanges, et ne les perdez pas surtout comme vous les avez gagnées. »

Azéma profita de l'avis, vendit ses pierreries, retira ses terres, et se mit en bonne compagnie. On a beau la tourner en ridicule, ce n'est que là qu'on apprend à penser. Il eut même le bonheur d'y devenir amoureux d'une femme raisonnable. Dès cet instant il abjura tous les faux airs ; il tâcha de mettre à leur place des perfections. Il vit que pour triompher d'elle il fallait l'attendrir, et non pas la séduire : l'un est plus difficile que l'autre. Une femme sensée est toujours en garde contre la séduction, il n'y a que l'estime dont elle ne se défie pas ; elle s'abandonne au charme de son impression sans en prévoir les conséquences, et souvent se livre à l'amour en croyant ne suivre que la raison.

Voilà ce qui fait les vraies passions. La volupté naît du principe qui les a fait naître, et le plaisir de voir qu'on ne s'est point trompé garantit toujours leur durée.

Azéma, dans son ivresse, désirait que l'hymen l'unît à un objet si estimable ; mais il eut assez de sentiment pour n'en rien faire. On ne doit point songer au mariage par respect pour l'amour ; l'autorité de l'un découvre trop les mystères de l'autre. Sa maîtresse en était si persuadée, qu'elle fut la première un jour à lui proposer plusieurs partis ; elle lui fit envisager qu'à un certain âge il est de la décence de se marier, pourvu que l'on ne soit point amoureux de sa femme. Il était sensé, mais il était peureux. Effrayé de l'ennui qui assiége un vieux garçon et des dangers que court un vieux mari, il s'écria : « O mon Génie tutélaire m'abandonnez-vous ? » Le Génie parut, et lui dit : « Que me veux-tu ?—Me marierai-je ? reprit Azéma.— Sans doute, répondit le Génie. — Oui ; mais, poursuivit l'autre en tremblant, serai-je... — Suis-moi, interrompit le Génie ; je vais voir si tu sais prendre ton parti. » Dans l'instant il le transporta dans un palais rempli des plus jolies femmes.

La vivacité de leur esprit augmentait encore celle de leur beauté ; elles ne parlaient point d'amour en soupirant, elles ne prononçaient son nom qu'en riant. La gaieté était toujours occupée à recevoir des fleurs de leurs mains, pour en former les chaînes de leurs amants. Quoique mariées, elles avaient l'air content ; mais les maris n'avaient pas le même uniforme ; ils faisaient aller la maison, et n'y paraissaient point ; on priait en leur nom, mais on n'y jouait point ; et, lorsque par hasard ils voulaient se mettre de quelque souper, ils y faisaient la figure la plus triste ; ils étaient environnés de ris, et paraissaient toujours avoir envie de pleurer. Ils ressemblaient à ces esclaves chinois qui portent des timbales sur leurs épaules, et sur lesquelles on bat la marche du plaisir sans les y faire participer. Azéma trouva ce lieu fort amusant ; il y eut même une coquette qui l'aurait épousé pour en faire un représentant. Il de-

manda du temps et consulta le Génie. « Je vois ce que vous craignez, lui dit son protecteur, et je dois vous rassurer en vous apprenant que c'est ici le séjour de l'infidélité; les amants y sont en titre, et n'y sont jamais en charge; les femmes y sont sages avec l'apparence du dérangement, et les maris n'y ont que l'air de la sottise. — C'est donc le pays des Dupes? reprit Azéma. — C'est son vrai nom, reprit le Génie : visitons-en un autre. » Il le conduisit dans une ville voisine, et le présenta dans une maison où il se rassemblait des gens aimables, qui prévenaient ceux qu'ils ne connaissaient pas, et qui n'aimaient que ceux qu'ils estimaient. Un esprit liant, des mœurs douces, une âme simple et sensible, caractérisaient la maîtresse de cette maison. Elle était amoureuse sans cesser un seul instant d'être décente et honnête, polie avec ses connaissances, gaie avec sa société; pleine de confiance, d'égards et d'attentions pour son mari, elle le consultait moins par besoin que par respect pour elle-même; elle avait soin de n'inviter que des gens qui lui convinssent autant qu'à elle; elle voulait qu'il fût sûr, quand il lui prenait envie de rentrer chez lui, d'y être fêté comme un ami aimable qui arrive sans qu'on s'en soit flatté.

Elle était persuadée, avec raison, que le peu de cas qu'on fait d'un mari n'est jamais qu'aux dépens de sa femme, et qu'on ne doit sa considération qu'à celui de qui l'on tient son état. Azéma fut enchanté du ton qui régnait dans cette maison : il y fit connaissance avec une veuve qu'il estima, sans aucun sentiment plus tendre.

Le Génie le mena dans plusieurs autres sociétés dont la première était l'image. « Je suis bien sûr, dit Azéma, que, de toutes ces femmes-là, il n'y en a pas une qui ne soit fidèle à son mari. — Vous vous trompez, répliqua le Génie, il n'y en a pas une seule qui n'ait son affaire arrangée; il est aisé de rendre un amant heureux sans que cela prenne sur

le bonheur d'un époux : il ne s'agit que de respecter l'opinion. Une femme étourdie fait plus de tort à son mari qu'une femme sensée et tendre. »

Azéma tomba dans la méditation, s'en tira comme d'un profond sommeil, et parla ainsi : « Et vous dites, monsieur, qu'il faut absolument me marier? — Oui, sans doute, répondit le Génie ; le garçon le plus aimable, quand il est vieux, doit songer à s'amuser et à se garantir d'être incommode ; en prenant une femme, il remplit ces deux objets ; à un certain âge on ne peut plus joindre le plaisir, mais il y a toujours des moyens sûrs de l'attirer chez soi ; l'homme qui a été le plus recherché dans sa jeunesse ne vit qu'un certain temps sur sa réputation ; on le supporte, mais il attriste ; la gaieté des autres se trouve enveloppée dans ses infirmités. Si au contraire il tient une bonne maison, on se fait un devoir d'aller lui rendre des respects ; et sa femme, lorsqu'elle est aimable, devient un voile couleur de rose qui couvre sa caducité.

— Me voilà déterminé! s'écria Azéma ; je veux me marier, et je vais peut-être vous étonner. Si j'épouse cette coquette que j'ai trouvée dans le palais des Dupes, elle me sera fidèle, mais on n'en croira rien, et pour lors l'on m'accablera de brocards : souvent un mari passe pour une bête, moins parce qu'il manque d'esprit que parce qu'il joue le rôle d'un sot. Si je m'unis à cette veuve que j'ai connue ici, elle aura un amant, je l'avoue ; mais cet amant sera un galant homme qui sera digne d'être mon ami ; il aura des égards pour moi, et j'en tirerai peut-être un meilleur parti que ma femme même. »

Tel fut le raisonnement d'Azéma. En conséquence il se proposa à la veuve, fut accepté et épousa. Il eut raison.

II

IL EUT TORT.

Eh! qu'est-ce qui ne l'a pas? On n'est, dans le monde, environné que de torts; ils sont nécessaires, et sont les fondements de la société: ils rendent l'esprit liant, ils abaissent l'amour-propre. Quelqu'un qui aurait toujours raison serait insupportable : on doit pardonner tous les torts, excepté celui d'être ennuyeux ; celui-là est irréparable. Lorsque l'on ennuie les autres, il faut rester chez soi tout seul; mais ceci est étranger à mon sujet.

Passons à l'histoire de Mondor : c'était un jeune homme malheureusement né ; il avait l'esprit juste, le cœur tendre et l'âme douce; voilà trois grands torts qui en produiront bien d'autres.

En entrant dans le monde, il s'appliqua principalement à tâcher d'avoir toujours raison. On va voir comme cela lui réussit. Il fit connaissance avec un homme de la cour : la femme lui trouva l'esprit juste, parce qu'il avait une jolie figure; le mari lui trouva l'esprit faux, parce qu'il n'était jamais de son avis.

La femme fit beaucoup d'avances à la justesse de son esprit; mais, comme il n'en était point amoureux, il ne s'en aperçut point. Le mari le pria d'examiner un traité

sur la guerre, qu'il avait composé, à ce qu'il prétendait. Mondor, après l'avoir lu, lui dit tout naturellement qu'en examinant son ouvrage il avait jugé qu'il serait un fort bon négociateur pour un traité de paix.

Dans cette circonstance, un régiment vint à vaquer. Un petit marquis avorté trouva l'auteur de cour un génie transcendant, et traita sa femme comme si elle eût été jolie. Il eut le régiment; le marquis fut colonel. Mondor ne fut qu'un homme vrai; il eut tort.

Cette aventure le rebuta; il perdit toutes vues de fortune, vint à Paris vivre en particulier, et forma le projet de s'y faire des amis. Ah! bon Dieu, comme il eut tort! Il crut en trouver un dans la personne du jeune Alcipe. Alcipe était aimable, avait le maintien décent et les propos d'un homme essentiel.

Un jour, il aborda Mondor avec un air affligé. Aussitôt Mondor s'affligea (car il n'y a point de plus sottes gens que les gens d'esprit qui ont le cœur bon). Alcipe lui dit qu'il avait perdu cent louis sur sa parole; Mondor les lui prêta sans vouloir de billet: il crut par là s'être acquis un ami: il eut tort, il ne le revit plus.

Il donna dans les gens de lettres; ils le jugèrent capable d'examiner leurs pièces : ils obtinrent audience de lui plus aisément que du public. Il y en eut un en qui Mondor crut reconnaître du talent; il lui sembla digne de la plus grande sévérité : il lut son ouvrage avec attention; c'était une comédie. Il retrancha des détails superflus, exigea plus de fond, demanda à l'auteur de mieux enchaîner ses scènes, de les faire naître l'une de l'autre, de mettre toujours les acteurs en situation, de prendre bien plus garde à la justesse du dialogue qu'au faux brillant de l'esprit, de soutenir ses caractères, de les nuancer finement, sans trop les contraster. Il lui fit remarquer que les pa-

quets de vers jettent presque toujours du froid sur l'action. Voilà les conseils qu'il donna à l'auteur : il corrigea sa pièce en conséquence. Il éprouva que Mondor l'avait mal conseillé ; les comédiens ne trouvèrent pas qu'elle fût jouable.

Cela le dégoûta de donner des avis. Le même auteur, qui aurait dû se dégoûter de faire des pièces, en composa une autre, qui n'était qu'un amas de scènes informes et décousues. Mondor n'osa pas lui conseiller de ne la point donner; il eut tort. La pièce fut sifflée ; cela le jeta dans la perplexité : s'il donnait des conseils, il avait tort ; s'il n'en donnait pas, il avait tort encore.

Il renonça au commerce des beaux esprits, et se lia avec des savants ; il les trouva presque aussi tristes que des gens qui veulent être plaisants. Ils ne voulaient parler que lorsqu'ils avaient quelque chose à dire ; ils se taisaient souvent. Mondor s'impatienta, et ne parut qu'un étourdi. Il fit connaissance avec des femmes à prétention ; autre méprise : il se crut dans un climat plus voisin du soleil ; c'était le pays des éclairs, où presque toujours les fruits sont brûlés avant que d'être mûrs. Il remarqua que la plupart de ces femmes n'avaient qu'une idée, qu'elles subdivisaient en petites pensées abstraites et luisantes : il s'aperçut que tout leur art n'était que de hacher l'esprit ; il connut le tort qu'il avait eu de rechercher leur société. Il voulut y raisonner, il parut gauche : il voulut y briller, il parut lourd ; en un mot, il déplut, quoiqu'il sût fort bien ses auteurs latins, et sentit qu'on ne pouvait pas dire à un jeune homme : « Voulez-vous réussir auprès des femmes : lisez Cicéron. »

Mondor était l'homme du monde le plus raisonnable, et ne savait quel parti prendre pour avoir raison. Il éprouva que, dans le monde, les torts viennent bien moins de pren-

dre un mauvais parti que d'en prendre un bon maladroitement.

Il avait voulu être courtisan, il s'était cassé le cou; il avait cherché à se faire des amis, il en avait été la dupe; il avait vu de beaux esprits, il s'en était lassé; des savants, il s'y était ennuyé; des femmes, il avait été ennuyeux. Il entendit vanter le bonheur de deux personnes qui s'aiment véritablement; il crut que le parti le plus sensé était d'être amoureux : il en forma le projet; c'était précisément le moyen de ne pas le devenir. Il examinait toutes les femmes; il mettait dans la balance les agréments et les talents de chacune, afin de se déterminer pour celle qui aurait une perfection de plus. Il croyait que l'amour est un dieu avec lequel on peut marchander.

Il eut beau faire cette revue, il eut beau s'efforcer d'être amoureux, cela fut inutile; mais un jour, sans y penser, il le devint de la personne la plus laide et la plus capricieuse : il se remercia de son choix; il vit cependant bien qu'elle n'était pas belle; il s'en applaudissait; il se flattait de n'avoir point de rivaux : il avait tort. Il ignorait que les femmes les plus laides sont les plus coquettes. Il n'y a point de minauderie, point de regard, point de petit discours qui n'ait son intention; elles se donnent autant de soin pour faire valoir leur figure qu'on en prend ordinairement pour faire rapporter une mauvaise terre. Cela leur réussit; les avances qu'elles font flattent l'orgueil, et la vanité d'un homme efface presque toujours la laideur d'une femme.

Mondor en fit la triste expérience; il se trouva environné de concurrents; il en fut inquiet : il eut tort; cela le conduisit à un plus grand tort, ce fut de se marier. Il traita sa femme avec tous les égards possibles : il eut tort. Elle prit sa douceur pour faiblesse de caractère, et le maîtrisa rudement. Il voulut se brouiller : il eut tort, cela lui mé-

nagea le tort de se raccommoder. Dans les raccommodements, il eut deux enfants, c'est-à-dire deux torts : il devint veuf : il eut raison; mais il en fit un tort : il fut si affligé, qu'il se retira dans ses terres.

Il trouva dans le pays un homme riche, mais qui vivait avec hauteur; il ne voyait aucun de ses voisins; il jugea qu'il avait tort; il eut autant d'affabilité que l'autre en avait peu : il eut grand tort. Sa maison devint le réceptacle de gentillâtres qui l'accablèrent sans relâche. Il envia le sort de son voisin, et s'aperçut trop tard que le malheur d'être obsédé est bien plus fâcheux que le tort d'être craint. On lui fit un procès pour des droits de terre; il aima mieux céder une partie de ce qu'on lui demandait injustement que de plaider; il se comporta en honnête homme, donna à dîner à sa partie adverse, et fit un accommodement désavantageux : il eut tort. Un si bon procédé se répandit dans la province; tous ses petits voisins voulurent profiter de sa facilité, et réclamèrent, sans aucun titre, quelque droit chimérique; il eut vingt procès, pour en avoir voulu éviter un; cela le révolta, il vendit sa terre : il eut tort. Il ne sut que faire de ses fonds; on lui conseilla de les placer sur le concert d'une grande ville voisine, qui était très-accrédité. Le directeur était un joli homme qui s'était fait avocat pour apprendre à se connaître en musique. Mondor lui confia son argent : il eut tort. Le concert fit banqueroute au bout d'un an, malgré la gentillesse de monsieur l'avocat. Cet événement ruina Mondor. Il sentit le néant des choses d'ici-bas; il voulut devenir néant lui-même; il se fit moine, et mourut d'ennui : voilà son dernier tort.

III

LES A-PROPOS.

Les à-propos sont aussi rares que les mal-à-propos sont fréquents; le choix des sociétés, les liaisons d'amitié, les moyens d'éviter l'ennui, les parties de plaisir, les projets de fortune où de bonheur, la fureur de l'esprit, les discours que l'on tient, les choses que l'on fait, sont des mal-à-propos. Les mariages sont les premiers de tous; et l'amour, qui est quelquefois un à-propos si joli, est presque toujours le contraire, par la façon dont on le mène.

Je ne connais que les gens bornés qui savent saisir les à-propos. Dans cent personnes qui s'élèvent, il y en a quatre-vingts de médiocres. Je ne finirais point si je voulais rapporter tous les mal-à-propos du monde; je me contenterai d'en donner un extrait par l'histoire qui suit.

Mademoiselle de Vierville était une héritière de Normandie. On l'éleva dans un couvent de Rouen; on ne contraria point ses volontés, on ne rompit point son humeur; son caractère prit tel pli que la nature voulut lui donner, et la nature les donne souvent mauvais. Les religieuses auraient craint de manquer d'égard pour sa naissance si elles lui

avaient fait la moindre représentation. Cette crainte était aussi fondée que si l'on s'abstenait, par respect, de ratisser la grande allée des Tuileries, parce que c'est un jardin royal.

Mademoiselle de Vierville était très-sensée; mais, grâce à son éducation, elle devint la plus impertinente de toutes les créatures; elle le savait elle-même et ne put pas s'en corriger. On la maria avec M. de Sermanville, président du parlement de... C'était un homme qui, de sa vie, n'avait dit ni fait rien à propos. Il n'avait de l'esprit qu'un quart d'heure après qu'il aurait dû en avoir. Il était né railleur, et c'était toujours tant pis pour lui; il savait attaquer et ne savait pas parer; il portait une épée, et jamais de bouclier; essuyait-il une repartie sanglante, il demeurait muet; mais, un quart d'heure après que la conversation était changée, il l'interrompait pour dire : Monsieur, voici ce que j'aurais dû vous répliquer. Tel qu'il était, il épousa mademoiselle de Vierville; mais, trois mois après son mariage, il lui dit : Madame, je n'aurais pas dû vous épouser.

Elle était tendre et vive; il était froid et jaloux : voilà une belle sympathie. Il la renferma avec soin. Elle n'eut point d'enfants; il consulta des médecins, qui assurèrent que la vie sédentaire de madame la présidente nuisait à la postérité; il lui laissa voir tous ses amis : elle eut une fille et un garçon.

Monsieur de Sermanville fut obligé d'aller passer une année entière en Bretagne, pour remettre en ordre des terres dont les maisons étaient inhabitables. Madame de Sermanville resta à Rouen. Le président revint sur les ailes de l'amour; il la mena dans le monde. La dissipation lui réussit si bien, que, cinq mois après, elle accoucha d'un beau gros garçon. Je crois qu'on peut accoucher plus à propos.

C'était une belle occasion de se fâcher; M. de Sermanville la laissa échapper. Il ne dit rien à sa femme, mais, en récompense, il lui fit, le soir, une sortie, pour avoir cassé une tasse de Saxe : il n'avait pas si grand tort. Une femme a beau être fragile, elle reste toujours à son mari; il n'en est pas de même d'un vase de porcelaine. Madame de Sermanville se régla là-dessus, et prit dans la suite bien plus garde à ses tasses qu'à sa conduite.

Ses deux fils devinrent en âge d'être dans le monde, et sa fille d'être mariée. M. le président essaya, à cette occasion, de raisonner avec madame la présidente : elle lui coupa la parole, et fit bien. « Monsieur, lui dit-elle, je n'ai aucunes vues sur l'état que doivent embrasser mes enfants; je m'en rapporte à eux pour s'examiner et se juger. Ils iront à Paris; s'ils sont dignes de s'y faire des amis, ils seront bien conduits, je n'en serai pas inquiète : ils ne le mériteraient pas. A l'égard de ma fille, elle a quinze ans; je ne l'ai pas mise au couvent, on l'aurait élevée comme moi; je ne la garderai point dans ma maison, elle s'y ennuierait : l'ennui dessèche le cœur; la contrainte qu'inspire la présence d'une mère, l'habitude de la voir, nuisent aux sentiments qu'on lui doit. Il faut que des enfants apprennent à désirer leurs parents, et qu'ils envisagent comme une récompense, plutôt que comme un devoir, l'obligation de les rejoindre.

— En vérité, madame la présidente, dit M. le président, savez-vous que, pour être ma femme, vous raisonnez fort bien? Mes garçons étant à Paris apprendront à parler français, et ma fille à l'entendre; et, voyez-vous, tenez, cela me fait plaisir : je regarde cette affaire-là comme l'essentiel; c'est à quoi je me suis attaché. Croyez-vous que je me soucie qu'ils fassent fortune? on ne pourra pas du moins leur ôter leur noblesse; j'ai tous les titres dans mon

armoire du côté du *corridor ;* je les ai encore lus la *veille* de Noël ; il y en avait un très-important qui me manquait, mais je l'ai trouvé *avant-hier*. Ainsi, vous voyez, madame, que vous faites bien d'envoyer vos enfants à Paris. L'aîné a de l'esprit, c'est un garçon capable de faire un grand chemin ; pour ce qui est du cadet, il ne sait pas trop son *pain manger*. Je crois cependant qu'il saurait occuper un poste comme un autre, s'il avait un bon secrétaire. Je ne dis rien de notre fille, c'est une dégourdie : mais, laissez faire, dans ce pays-là elle trouvera à qui parler. Tenez. madame la présidente, vous prenez un bon parti, et, en vérité, vous vous conduisez comme ma femme. — Et vous, monsieur, répliqua-telle, vous parlez comme mon mari. Tout cela est à sa place. »

Trois jours après elle mena elle-même ses enfants à Paris. Elle y choisit un logement pour ses deux garçons, et confia sa fille à madame de Nisey. C'était une femme de ses amies, dont elle était sûre. Elle fit quelque séjour chez elle, mais elle s'y trouva déplacée, et tous ceux qui la virent en pensèrent de même. Paris est fait pour ceux qui y vivent ; il commence par étonner, et finit par ennuyer ceux qui y passent.

Madame de Sermanville, accoutumée dans sa province à recevoir les respects de la petite noblesse et les soupers des conseillers, fut humiliée de se voir réduite à de simples égards. Elle se trouva confondue avec les autres, et fut forcée d'être polie comme une femme de qualité qui n'est pas en habit de cour. Elle retourna dans ses terres, où elle trouva M. le président, qui avait tout fait mal à propos.

Mademoiselle de Sermanville gagna d'abord l'amitié de madame de Nisey. C'était une femme jeune, jolie et sensée, sans être coquette ; elle avait envie de plaire, elle fai-

sait l'amusement de ses sociétés, et ne faisait le bonheur de personne. Son fils était borné ; mais, sentant son peu d'esprit, il était du moins circonspect, attentif et modeste. Les deux Sermanville, en venant voir leur sœur, firent connaissance avec la mère et le fils. Le marquis de Sermanville résolut d'avoir madame de Nisey, sans en être amoureux ; le chevalier en devint éperdu sans le savoir, et fut tout entrepris dès qu'il s'en aperçut. Le marquis dit un jour au fils : « Monsieur de Nisey, je suis tenté d'avoir votre mère. — Monsieur, lui répondit-il, vous lui ferez bien de l'honneur. » Le marquis fit un grand éclat de rire et s'en alla. Le jeune Nisey alla trouver le chevalier de Sermanville : « Votre frère, lui dit-il, veut avoir ma mère; qu'est-ce que cela veut dire?—Je n'en sais rien, » répliqua le chevalier. Madame de Nisey survint avec mademoiselle de Sermanville. « Ah ! ma mère, s'écria son fils, le chevalier et moi sommes dans un grand embarras ; son frère prétend vous avoir, et nous ne savons pas ce que cela signifie. — Vous êtes un nigaud, repartit-elle : allez-vous-en. » Nisey obéit. Le chevalier, qui s'était appliqué la moitié du compliment, le suivit, en jetant sur madame de Nisey des regards où la passion et le respect étaient écrits. Madame de Nisey en fut émue : le trouble du chevalier et son silence étaient un à-propos.

Mademoiselle de Sermanville ne se vit pas plutôt seule avec son amie qu'elle lui fit cette question : «Madame, oserais-je vous demander ce que c'est que d'avoir quelqu'un ? » Madame de Nisey balbutia quelques paroles mal articulées. « Je ne vous entends point, dit mademoiselle de Sermanville. Je veux absolument savoir ce que mon frère prétend quand il dit qu'il veut vous avoir. — Il entend, reprit madame de Nisey, il entend... qu'il voudrait m'épouser.— Oh! vraiment oui, repartit mademoiselle de Sermanville; je

suis bien bête de n'avoir pas compris cela d'abord.» Le marquis entra ; sa sœur lui cria du plus loin qu'elle l'aperçut : « Mon frère, je veux absolument que vous ayez madame de Nisey; oui, vous l'aurez, je vous le promets. — Je vous rends grâce, ma sœur, dit le marquis d'un ton fat; vous êtes bien obligeante, et vous commencez à l'être de fort bonne heure : madame de Nisey y aura égard, je pense. Madame de Riqueville se jette à ma tête ; il ne tient qu'à moi de l'avoir ; mais les avantages et les inconvénients bien pesés, bien examinés, madame de Nisey me convient mieux. Cette madame de Riqueville a un mari, et c'est toujours un mal-à-propos pour une femme. — Me voilà retombée dans la perplexité, reprit mademoiselle de Sermanville. Madame, vous prétendez que d'avoir quelqu'un c'est l'épouser ; madame de Riqueville est mariée, et mon frère assure qu'il ne tient qu'à lui de l'avoir; comment cela se peut-il faire? — Eh ! mais, mais, interrompit le marquis, qu'est-ce que c'est donc que toutes ces dissertations-là ? — Monsieur, lui repartit madame de Nisey, c'est que vous ne dites et ne faites rien à propos; et vous m'obligerez de ne plus revenir ici.» Le marquis, sans être déconcerté, sortit en ricanant, en répétant : « Je l'aurai, ma sœur ; fiez-vous-en à moi, je l'aurai. » Madame de Nisey, pour esquiver les questions, se retira dans son appartement. Mademoiselle de Sermanville prit le même parti : l'une rêva à ce qu'elle savait; l'autre tenta de deviner ce qu'elle ignorait.

Le marquis fit part au chevalier de son exclusion. Le chevalier, pénétré de chagrin, crut qu'il était enveloppé dans la même disgrâce, et n'eut rien de plus pressé que d'écrire cette lettre à madame de Nisey : « Mon frère vient de me « faire part, madame, de son imprudence ; je vous prie « d'être persuadée que je n'y entre pour rien. Ne me pri-

« vez pas de l'honneur de vous faire ma cour : je vous « donne ma parole de ne jamais vous avoir. »

« Oh ! pour cela, s'écria-t-elle, voilà deux frères insoutenables; l'un est trop fat, l'autre est trop sot: » Elle lui défendit sa maison comme à son aîné. Cette conduite dut leur prouver que les contraires ne sont pas toujours des à-propos.

Le marquis et le chevalier résolurent d'aller à la cour. Le marquis ne cessait pas de parler; le chevalier, timide, gauche, emprunté, ne savait que dire. L'un parut bavard, l'autre passa pour un homme fin. A la cour, on soupçonne des vues à tout, et quelquefois l'imbécillité y passe pour adresse.

Le silence est le grand à-propos de ce pays-là.

Madame de Venal, une de ces femmes qui sont à l'affût des jeunes gens qui débutent, jugea que le chevalier était un à-propos pour elle. Elle l'engagea à la venir voir. Le chevalier s'y rendit : la conversation était intéressante; les à-propos se liaient ensemble fort naturellement, lorsqu'on annonça le marquis. « Oh! monsieur, s'écria madame de Venal. vous venez à contre-temps. » Le marquis en rit, et le chevalier se retira. Le marquis ne parla que par épigrammes; ce n'était pas là l'à-propos favori de madame de Venal; il lui parut insupportable : un homme qui n'a que de l'esprit n'est pas fait pour doubler un homme qui n'a que du sentiment. Le marquis s'en alla, mais il revint le lendemain : il crut qu'il n'avait pas réussi par manque de témérité; il fut entreprenant, sans que cela fût amené. Madame de Venal s'en offensa ; son amour-propre lui donnait quelquefois des moments de vertu. Le chevalier arriva. « Chevalier, lui dit-elle, vous venez bien à propos. » Le marquis sortit humilié. Madame de Venal crut qu'il était à propos de ramener la conversation du jour précédent;

et l'on prétend qu'elle trouva beaucoup de bon sens au chevalier.

Le marquis devint ambitieux : il alla chez les gens en place ; il y fit un trop grand étalage de ce qu'il savait : il avait des connaissances; mais il lui manquait la plus essentielle de toutes : c'était de cacher la moitié de son esprit. On ne plaît à ceux dont on a besoin qu'en se tenant toujours en deçà de ce qu'ils sont. La modestie est l'adresse la plus sûre pour faire son chemin ; le chevalier en fit l'épreuve : bien inférieur à son frère pour les lumières et le génie, il se défiait toujours de lui-même, et ne parlait jamais que comme un homme qui cherche plutôt à proposer des doutes qu'à avancer des principes. Ce qu'il savait, il paraissait le tenir de ceux avec lesquels il s'entretenait; cela flattait leur vanité. Le chevalier obtint un poste de confiance, eut des amis, du crédit et de la considération. Le marquis, quoique homme capable, ne fut pas employé; il ne vécut à la cour que pour y perdre les trois quarts de son bien, et pour y avoir des femmes dont personne ne voulait plus. Il prit le parti de retourner dans sa province ; il y joua le rôle déplacé de gentilhomme oisif, nouvelliste et frondeur. Le chevalier, dans un voyage de Paris, trouva chez sa sœur madame de Nisey : elle fut charmée de la façon dont il s'était formé; elle vit bien cependant qu'il n'avait pas plus d'esprit; mais, pour s'en apercevoir, il fallait de la pénétration. Le chevalier avait acquis une facilité à s'exprimer qui mettait en défaut sur son peu de fonds. Ce qu'il disait, ce qu'il faisait, était toujours à propos. Les louanges qu'il donnait étaient mesurées et vraisemblables ; ses politesses ressemblaient à des offres d'obliger; et, lorsqu'il offrait ses services, c'était avec un air de sensibilité qui touchait au lieu d'humilier. Voilà ce qu'on apprend à la cour ; la science des à-propos, l'art de

les bien saisir ne se trouvent que là. C'est à tort que l'on crie contre ceux qui l'habitent ; les vertus y sont adorées, et l'on y donne aux défauts une forme douce qui tend au bien de la société. Le chevalier parut charmant aux yeux de madame de Nisey. Il était riche des bienfaits de la cour, mais c'était toujours un cadet de Normandie. Madame de Nisey crut ne pouvoir mieux faire que de lui donner sa main : elle unit son fils avec mademoiselle de Sermanville, et ces deux mariages réussirent.

CORRESPONDANCE

DRAMATIQUE ET LITTÉRAIRE.

FAVART A M. LE COMTE DE DURAZZO, DIRECTEUR DES THÉATRES DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE, A VIENNE.

1760, 14 janvier.

SUR L'OPÉRA-COMIQUE.

L'opéra-comique, malgré les soins que nous prenons tous les jours pour l'épurer, se ressent encore de son origine. Ce spectacle, composé des débris de l'ancienne troupe italienne supprimée par Louis XIV, s'établit pendant la régence, et s'accrédita dans ces temps d'ivresse et de vertige où le système de Law, en confondant tous les états par des fortunes aussi rapides que peu méritées, entraînait nécessairement la corruption du goût et des mœurs.

L'opéra-comique parlait alors le langage des sociétés : c'était le ton du jour, et sa licence devait être imputée bien moins aux auteurs qu'au public même, dont il fallait caresser la dépravation pour obtenir ses suffrages. Le Sage, Fuzelier, Dorneval et Piron furent les premiers qui tentèrent d'ennoblir ce théâtre. Ils le purgèrent de ses plus gros-

sières obscénités; mais ils ne remplirent pas entièrement leur objet, parce que l'on était persuadé qu'une liberté cinique constituait le genre de l'opéra-comique, et devait en être le caractère distinctif. Le vice était trop inhérent; il fallait du temps pour le détruire. Ce n'est que par degrés imperceptibles que l'on est parvenu à rendre ce spectacle plus digne des honnêtes gens. J'ai fait moi-même ce que j'ai pu pour y contribuer; mais je sens qu'il y a encore beaucoup à réformer : c'est à quoi je m'appliquerai, et ce sera le principal objet de mon attention lorsqu'il s'agira de composer ou d'ajuster des opéras-comiques pour Vienne.

Tout le monde sait que la comédie est l'art d'amuser utilement les hommes par une peinture naïve et animée de leurs passions, de leurs intrigues et de leurs ridicules. Son but, chez toutes les nations, est de corriger les mœurs d'une manière agréable. L'homme est le même partout, mais avec des modifications différentes; et, comme chaque peuple a des mœurs et des usages qui lui sont particuliers, il est nécessaire qu'un auteur connaisse et observe ces nuances nationales, afin de se conformer au génie des spectateurs qu'il a en vue.

Je désirerais donc d'être instruit plus particulièrement de ce qui concerne le théâtre de Vienne; de savoir quel genre de dramatique lui est propre; comment les pièces y sont exécutées, et si le costume y est établi. Je voudrais avoir une idée locale de la salle du spectacle et l'état actuel des personnes employées, tant des acteurs récitants et chantants que des danseurs, décorateurs, etc. En parlant d'après ces instructions, je pourrai travailler en conséquence, ou choisir parmi les nouveautés de nos différents théâtres les pièces qui conviendront le mieux à celui de Vienne. Je les enverrai à mesure qu'elles paraîtront. Je fe-

rai des extraits de celles qui ne sont point imprimées, et je rapporterai le jugement du public. J'enverrai de même nos intermèdes, ou opéras bouffons avec la musique, en faisant les augmentations, retranchements et changements nécessaires pour les ajuster comme on le désirera. Je pourrais aussi donner de nouveaux poëmes en ce genre, que l'on ferait mettre en musique en Allemagne : il me paraît que M. le chevalier Gluck entend parfaitement cette espèce de composition. J'ai examiné et fait exécuter les deux opéras-comiques : *Cythère assiégée* et l'*Isle de Merlin;* je n'y ai rien trouvé à désirer pour l'expression, le goût et l'harmonie, et même pour la prosodie française. Je serais flatté que M. Gluck voulût exercer ses talents sur mes ouvrages; je lui en devrais le succès.

Je ne doute point que les ballets ne soient parfaitement dessinés et exécutés à Vienne; mais, comme les sieurs Noverre, Pitrot et Delesse se sont distingués en France dans cet art, qu'ils ont porté au plus haut degré de perfection, je crois qu'un habile compositeur pourrait s'enrichir encore de leurs idées. J'enverrai donc aussi leurs programmes, et généralement tous les sujets de divertissement qui auront eu quelque réussite.

Quant aux accessoires pour la représentation des pièces dramatiques et des ballets, comme je suis en relation avec nos meilleurs artistes, je fournirai d'après eux, s'il en est besoin, des dessins de décorations et d'habits, selon le costume qu'il ne faut jamais négliger. Il n'y a que quelques années que nos comédiens et nos auteurs ont reconnu l'avantage du costume, et, quoique nous soyons encore asservis à beaucoup de préjugés à cet égard, on travaille tous les jours à s'en affranchir. Rien n'est plus ridicule, en effet, que de voir des sérails meublés à la française, des sultans en perruque, ou des bergers et des paysans chargés de

clinquant et de paillettes ; ces sortes de superfluités ajoutent moins à la pompe du spectacle qu'elles ne nuisent à la vraisemblance et à l'illusion théâtrale.

SUR LES QUERELLES LITTÉRAIRES.

1760, 1er mars.

Un enfant de cinq ans fait l'admiration de Paris par ses connaissances prématurées : on l'a présenté à l'Académie des sciences ; il a été interrogé sur la géographie, l'histoire, la géométrie, etc. Il a répondu, sans être préparé, avec une justesse qui a frappé d'étonnement. Monseigneur l'archevêque l'a voulu voir, et lui a fait d'abord cette question : Dites-moi où est Dieu, et je vous donnerai une pomme. Monseigneur, a répondu l'enfant, je vous en donnerai cent si vous pouvez me dire où il n'est pas. Que ne doit-on pas espérer d'une tête si bien organisée dès l'âge le plus tendre ? Mais malheureusement le physique influe sur nous comme sur les végétaux. Les fruits précoces ne sont point de garde ; entre plusieurs exemples, on peut citer celui d'Hermogène : à quinze ans, c'était un prodige d'éloquence et d'étude ; il ne savait plus rien à vingt-quatre ; et, selon Vollateranus, dans son *Anthropologie*, le sophiste Antigonus disait : « *Hermogenes in pueritia senex, in senectute puer.* »

Paris n'est occupé maintenant que de querelles littéraires ; il suffit de se distinguer dans la carrière des sciences et des arts pour être en butte aux traits de la critique, de la satire même la plus envenimée. Les personnes les plus respectables par leurs talents et par leurs mœurs sont

les premiers objets de cet acharnement. Je ne sais si la littérature y gagne, mais à coup sûr les auteurs de libelles et les faiseurs de feuilles périodiques en profitent : c'est assez pour eux. M. Palissot, auteur de la comédie des *Philosophes*, que l'on vient de donner au Théâtre-Français, a traduit sur la scène MM. Diderot, d'Alembert, Rousseau, et tous les auteurs de l'*Encyclopédie;* il renouvelle à leur égard la licence de l'ancienne comédie grecque. Il ne s'est point contenté de les désigner par leurs ouvrages ; il les personnifie eux-mêmes ; c'est peu de les couvrir de ridicules, il s'efforce de les rendre odieux. L'extrait suivant fera connaître jusqu'à quel excès il porte l'abus de la critique. Cet extrait est de M. Lemière, auteur d'*Hypermnestre*. Je n'y change rien ; je ne fais qu'y ajouter des notes marginales.

ÉPIGRAMME.

Un petit Grec, singe d'Aristophane,
Veut l'imiter dans ses emportements ;
Le roquet mord, et de sa dent profane
Va déchirant et sages et savants ;
Enfin le nain compose et fait un drame,
Fruit avorté du cerveau de Calot,
De zélateurs tout un peuple falot
Crie au miracle, et pour l'auteur s'enflamme.
La cour surtout protége le marmot :
D'où vient cela ? J'ai deviné la trame,
C'est que l'auteur à coup sûr est un sot.

A M. P., AUTEUR DES *P.*

Roquet était un petit chien.
Japant, hargneux, jaloux, un franc vaurien ;
Il mordait tout le monde, il emportait la pièce.
Quand on le poursuivait, il allait se nicher

Sous les jupons de sa maîtresse ;
On n'avait point la hardiesse
D'aller jusque-là le chercher.
Il était dans son fort, on respectait la dame,
Elle ne savait pas seulement qu'il fût là ;
Mais c'était le *nec plus ultra*
Pour les coups de canne ou de lame.
Un jour la dame s'en alla ;
Roquet à découvert, un gredin l'étrangla ;
Ah ! justice que je réclame !
Oh ! combien de méchants qui n'ont que du caquet,
S'ils se voyaient privés d'un appui respectable,
Auraient un sort semblable
A celui de Roquet !

COUPLETS A L'AUTEUR DE LA COMÉDIE DES *PHILOSOPHES*.

Quelle est donc cette comédie
Qui fait aujourd'hui tant de bruit,
Qui fronde l'*Encyclopédie*,
Et drape tant de gens d'esprit ?
L'auteur les produit sur la scène,
Et les montre au doigt clairement :
Rli, rlan, rli, rlan,
Et rlantamplan il vous les mène,
Rlantamplan, tambour battant.

Il prétend que tout philosophe
Est un coquin, un scélérat ;
Que des gens de pareille étoffe
Ne servent qu'à troubler l'État ;
Que c'en est fait de la patrie,
Si l'on en croit ces garnements,
Rli, rlan, etc.,
Et qu'il faut qu'on les répudie,
Rlantamplan, tambour battant.

Cidalise, femme estimée
Par son esprit, ses agréments,
Et qui, suivant la renommée,

Est protectrice des talents;
Pour s'être déclarée amie
Et des sages et des savants,
Rli, rlan, etc.,
Donne, dit-on, dans la folie,
Rlantamplan, tambour battant.

On y fait voir à quatre pattes
Un misanthrope assez connu,
Qui, des Catons et des Socrates,
A tout l'esprit et la vertu :
Comme il traita l'homme de bête,
On lui rétorque l'argument,
Rli, rlan, etc.,
En le menant d'un air honnête,
Rlantamplan, tambour battant.

O Dieux! dans quel siècle nous sommes!
Un jeune auteur impunément
Ose railler les plus grands hommes,
Et les jouer publiquement.
En vérité rien n'est plus drôle,
Un nain attaque des géants,
Rli, rlan, etc.,
Et vous les mène à tour de rôle,
Rlantamplan, tambour battant.

Ce beau censeur qui satyrise
Rousseau, d'Alembert, Diderot,
Est-ce un ministre de l'église,
Un grave docteur, un dévot ?
Non, il est d'autant ridicule,
Que c'est un jeune homme imprudent,
Rli, rlan, etc.,
Qui va lui-même sans scrupule,
Rlantamplan, tambour battant.

Mais de satyres quelle grêle
Vient l'écraser, il fait pitié ;
Au lion l'âne qui s'en mêle
Ose ruer son coup de pié.

Pauvre auteur c'était bien la peine
De triompher pour un moment.
Rli, rlan, rli, rlan,
Vois comme à ton tour on te mène,
Rlintamplan, tambour battant.

SUR LES QUERELLES LITTÉRAIRES.

1760, 18 mai.

La comédie des *Philosophes* est toujours suivie ; il y a peu d'exemples d'une pareille affluence ; mais ce concours prouve moins l'excellente bonté de la pièce que la dépravation du cœur humain. Un auteur satyrique est toujours sûr que le public secondera sa malignité ; plus les personnes que l'on attaque sont respectables, plus le succès est certain. Tout le monde convient que la liberté de penser a mené nos philosophes trop loin ; mais, disent leurs partisans, il faut leur répondre par des raisons prépondérantes plutôt que par des plaisanteries. Si leurs opinions sont contraires aux maximes du gouvernement, c'est aux magistrats à les reprendre ; si elles intéressent la religion, c'est l'affaire des théologiens. Encore faut-il que les théologiens soient assez versés dans la physique pour ne point précipiter des jugements que les faits pourraient démentir. Les persécutions que Copernik et Galilée ont essuyées, les foudres du Vatican lancées par Urbain VIII, toutes les chaînes de l'inquisition et le cri universel des docteurs scolastiques, n'ont point empêché la terre de tourner, et vraisemblablement elle tournera jusqu'à la fin du monde, malgré le *sta sol* de Josué et le soleil, qui marche à pas de géant. L'idée que l'on avait des antipodes était traitée

d'hérésie. Christophe Colomb, Americ Vespuce, ont cependant découvert des peuples qui nous sont perpendiculairement opposés. Aujourd'hui, l'on ne trouve plus rien de contraire à la foi dans leurs systèmes et leurs découvertes, parce qu'on sait que le sens littéral de l'Écriture n'était souvent qu'une modification pour se prêter à la faiblesse de nos lumières; la lettre tue, l'esprit vivifie. On doit donc réfléchir plus d'une fois avant de chercher à rendre odieux des gens qui consacrent leur vie à la recherche des vérités philosophiques. Une trop grande sévérité nous aurait privés du livre immortel de l'*Esprit des lois* et des savants Traités de M. Buffon. Faut-il anéantir d'excellents ouvrages parce que l'on y trouve des hypothèses hasardées?

Les métaux les plus précieux sont alliés, dans le sein de la terre, avec les poisons les plus subtils; l'artiste habile les sépare, et sait se garantir en même temps des vapeurs dangereuses. L'esprit juste agit de même en littérature; mais tout le monde n'a pas cet esprit juste, ou ne veut pas l'avoir. Que l'abeille pompe le suc amer de l'absinthe, elle en composera son miel; que l'araignée se nourrisse de la substance des roses, elle en fornira son venin. comme M. Palissot. Examinons l'intention de cet auteur. S'il prétend remédier à l'abus de la philosophie, il est louable; mais ce n'est point ce qu'on remarque dans son ouvrage, il aurait pris une route différente; il aurait généralisé sa critique pour la rendre plus utile; ses traits. qui tombent d'aplomb sur les personnes qu'il veut désigner, ne sont évidemment lancés que pour servir ses animosités particulières dont on peut ignorer le principe, mais dont il est facile d'apercevoir la fin.

Tous les critiques s'accordent pour dire que, si M. Palissot. en évitant les personnalités. se fût contenté d'attaquer ce qu'il y a de dangereux pour les mœurs dans les ouvrages des

encyclopédistes, comme il a fait dans la scène de l'intérêt personnel, entre Valère et Frontin, et dans celle de Cidalise et Damis, il aurait produit un ouvrage estimable, que l'on pourrait mettre en parallèle avec les *Femmes savantes* et le *Méchant*, qui ont été ses modèles; car on ne peut nier que M. Palissot n'ait le talent de rendre avec force tout ce qu'il veut exprimer; c'est la touche de Molière jointe au coloris de Gresset. Tels sont, monsieur, la plupart des discours qui se tiennent dans le public par les gens qui se piquent d'impartialité, je n'en suis simplement que l'écho; il ne m'appartient pas de décider entre les philosophes et leurs antagonistes. Tout ce que je puis assurer, c'est que les vices, la bassesse, le manége que l'on impute aux encyclopédistes, sont absolument contraires à la vérité. Je n'ai garde d'être défenseur de leurs paradoxes. Je respecte aveuglément tout ce qu'il faut respecter; mais je dois rendre témoignage que si nos Socrates modernes ont quelques principes erronés, leur conduite est exacte, et leurs mœurs sont pures.

Ce qu'on a fait jusqu'à présent pour leur défense ne mérite pas d'être cité; par conséquent, je ne ferai point l'analyse des *Philosophes manqués*, petite pièce manquée, que l'on attribue à M. Brunet. Je ne rapporterai que l'épigramme suivante, d'un auteur inconnu :

Le *Méchant* plut, le *Méchant* plaît;
Gresset le fit, Palissot l'est.

Il y a cependant plusieurs personnes qui veulent justifier nos philosophes; elles avancent, pour les disculper, que ceux qui ont écrit au sujet de l'intérêt personnel ont, malheureusement pour le genre humain, trop bien senti ce vice, le plus dangereux de tous pour des êtres obligés de vivre en société; que ce n'est pas la faute de ces obser-

vateurs si les hommes sont tels qu'ils les dépeignent ; qu'ils ne font qu'indiquer les ressorts qui font agir toutes les créatures animées, mais qu'ils n'en sont point les moteurs; qu'ils sont au contraire les premiers à gémir sur leurs faiblesses, et qu'ils font tous leurs efforts pour les corriger.

Les comédiens italiens continuent la *Soirée des boulevards*, qui leur attire du monde. Ils ont donné, dimanche 18, la première représentation de la *Fontaine de Jouvence*, comédie en un acte, en vers, de M. de la Grange, auteur des *Contre-Temps*. Le sujet de la *Fontaine de Jouvence* n'est pas neuf ; différents personnages épisodiques, rajeunis par la vertu des eaux de la fontaine de Jouvence, sont interrogés par Mercure sur l'emploi qu'ils vont faire des beaux jours qui leur sont rendus. Un vieux soldat, revenu dans sa première jeunesse, dit qu'il ne trouve rien de plus glorieux que de se consacrer au service de sa patrie, qu'il brûle du désir de rentrer dans la carrière des armes ; plusieurs traits de cette scène ont été applaudis avec justice. Une vieille, qui se trouve dans son printemps, demande à Mercure quels sont les moyens de faire fortune ; elle se détermine à entrer à l'Opéra. Ensuite paraît un vieillard qui refuse de boire des eaux de la fontaine de Jouvence ; il déteste trop les vices des hommes, il a trop éprouvé les dégoûts de la vie pour chercher à la prolonger.

Les traits de morale dont cette scène est remplie sont assez bien rendus, mais d'une façon trop triste. Arlequin termine la pièce. La scène ne tient à rien.

Les *quand*, les *si*, les *pourquoi*, deviennent une querelle des plus sérieuses. Vous avez vu, monseigneur, dans ces libelles, que M. de Voltaire reproche à M. Lefranc sa traduction de l'épître de Pope, qu'il taxe d'impiété, ses remontrances du parlement de Grenoble, qu'il traite de sé-

ditieuses, et qu'il l'accuse d'avoir varié dans ses principes par intérêt personnel. M. Lefranc, piqué au vif de ses assertions, a fait un mémoire justificatif, actuellement sous presse à l'imprimerie royale ; il va, dit-on, poursuivre cette affaire avec la plus grande chaleur ; il ne se flatte pas moins que d'expulser son adversaire de l'Académie. On dit, à cette occasion, que si l'on rayait M. de Voltaire du nombre des quarante, ce serait ôter le chiffre, et qu'il ne resterait plus que le zéro. MM. Duclos, d'Alembert et beaucoup d'autres seraient sans doute compris dans la réforme, comme encyclopédistes. En ce cas, on prendrait des capucins pour recruter l'Académie française.

POINSINET. — VOLTAIRE. — FRÉRON.

1760, 24 juin.

Ce mois-ci n'a pas été fertile en nouveautés. On répète à la Comédie-Italienne les *Petits philosophes*, comédie en un acte mêlée de divertissements : c'est une suite de l'acharnement contre nos philosophes modernes. Cette pièce n'est point de M. Poinsinet de Sivri, auteur de *Briséïs* et d'une traduction d'*Anacréon*, mais de Poinsinet le jeune, autrement dit *le Mystifié*. C'est de lui qu'il est fait mention dans les *Visions* de Palissot. Voici ce qui lui a mérité ce digne sobriquet.

Poinsinet le jeune, quoique garçon d'esprit, avait une confiance si aveugle en Palissot, que celui-ci lui faisait accroire les absurdités les plus ridicules, et le rendait perpétuellement le jouet de toutes les sociétés qu'il fréquentait. Un jour, Palissot lui fit voir une lettre supposée d'un

souverain d'Allemagne portant commission de chercher en France un jeune homme, versé dans la littérature, qui voulût bien se charger de l'éducation du prince héréditaire. Poinsinet pria son ami de lui ménager cette place ; Palissot lui promit d'écrire en sa faveur. Quelque temps après, il feignit d'avoir reçu la réponse désirée. « Il dépend de toi, lui dit-il, d'être le gouverneur du jeune prince ; il y a cependant un obstacle. — Un obstacle ! Quel est-il ? — C'est que le prince est luthérien, et qu'il faut être de sa religion. — Qu'à cela ne tienne, répond Poinsinet, je me fais Turc, Juif, Bramin s'il le faut. » Sur cette assurance, on prend jour pour lui faire faire abjuration, et il signe, devant témoins, une profession de foi telle qu'il avait plu de l'imaginer.

Cela passait la plaisanterie : on fit sentir à Poinsinet les conséquences d'une pareille action ; on lui dit même qu'il y avait des ordres pour l'arrêter comme renégat. C'était un nouveau persiflage de ses bons amis : par leur conseil, il se travestit en femme, ainsi que Pourceaugnac, et s'enferme dans une cave, où il ne se croit pas encore en sûreté. On lui persuade qu'un certain philosophe cabalistique possède le secret de rendre invisible ; il veut en faire l'épreuve : l'adepte prétendu lui frotte le visage d'une pommade jaune, et le conduit chez Landel, fameux traiteur, chez lequel on s'était assemblé pour souper. Il entre comme on était à table ; on ne fait pas semblant de l'apercevoir. On parle de lui comme s'il était absent, c'est-à-dire qu'on ne ménage ni ses mœurs ni son esprit. On ne se contente point de mettre son amour-propre à la torture : tantôt on lui jette un verre de vin par le nez, tantôt une assiette dans les jambes. A toutes ces gentillesses, il disait en lui-même : « Bon, bon, je suis invisible! » Encouragé par cette expérience, il prend la résolution de voler son père en sa

présence même. Il s'introduit dans son cabinet en marchant sur la pointe du pied, parce qu'on lui avait dit que, s'il posait le talon à terre, le charme cesserait. Le père, qui était alors occupé, ne s'aperçut pas que son fils était entré ; mais, en tournant la tête, il le vit comme il prenait de l'argent dans son secrétaire. Le bonhomme n'était point au fait de la mystification, aussi donna-t-il une trentaine de coups de fouet à son drôle, qui les souffrit patiemment en s'écriant seulement par intervalles : « Je sens bien que j'ai tort, sûrement j'ai posé le talon. » Une autre fois, on lui dit qu'un certain homme l'avait insulté, qu'il fallait en tirer vengeance ou qu'il serait honteusement chassé de la société. On l'enivra pour lui donner du courage ; et, quand il fut déterminé à se battre, on lui opposa une figure de paille, qu'il perça d'un grand coup d'épée. Il crut avoir tué son homme ; nouvelles alarmes : il se tint encore caché jusqu'à ce qu'on vînt lui annoncer sa grâce.

Je ne parle point d'une carpe du Pont-Royal qui lui annonça ses hautes destinées ni d'une infinité d'autres niaiseries auxquelles il ajoutait foi ; ce qu'on ne croirait jamais, si le fait n'était attesté par nombre de témoins et par lui-même. La superstition, l'impiété, l'assassinat et la friponnerie, voilà les impressions que l'on donnait à cette âme faible, et tels étaient les amusements de Palissot et de sa coterie.

L'Académie de musique a remis l'acte de *Psyché* avec le plus grand succès. L'auteur de ce poëme charmant est un homme illustre dans la république des lettres, qui a la modestie de ne vouloir pas être nommé. M. Demondonville en reçoit les honneurs ; il faut convenir que sa musique ajoute beaucoup aux agréments de cet opéra, et lui donne une espèce de droit sur les paroles ; par son expression forte et touchante, mademoiselle Arnoult en fait aussi les délices.

Cette actrice séduisante ferait oublier mademoiselle Le Maure si la force des organes répondait à la vérité du jeu. L'acte de *Psyché* est précédé de celui d'*Églé*, de M. Laujon, secrétaire des commandements de M. le comte de Clermont, et d'un prologue du marquis de la Rivière.

M. de Sainte-Foix vient d'intenter juridiquement un procès à l'auteur du *Journal chrétien*, sur ce qu'il lui a reproché d'avoir fait de fausses citations contre les moines dans les *Essais sur Paris*. Sainte-Foix demande réparation d'honneur. Il appuie ses citations sur nombre d'autorités et de faits historiques. Ce procès, qui produira sans doute des dissertations curieuses, enrichira les causes célèbres de Gazot de Pitaval. On espère que ce nouveau combat littéraire fera diversion à la guerre des philosophes, et que l'on s'occupera plus utilement de cette matière intéressante que de nos petites querelles du Parnasse qui déshonorent également les deux partis. Le flambeau de la critique ne doit point brûler, mais éclairer.

M. de Voltaire nous a donné une nouvelle satyre intitulée le *Russe à Paris*. Elle est mieux versifiée que le *Pauvre diable*. Il semble que l'auteur y respire encore le feu ardent de sa jeunesse. J'ai l'honneur de vous envoyer cette pièce manuscrite. J'attends de Genève un exemplaire du *Pauvre diable* imprimé dans cette ville. On n'en a à Paris que des copies imparfaites.

Les comédiens français donnèrent hier la première représentation de l'*Écossaise*. Jamais ouvrage de Voltaire n'a été reçu avec autant d'acclamations. Chaque mot était applaudi des pieds et des mains, surtout les traits que l'on pouvait appliquer à Fréron. Palissot était en grande loge avec un air radieux qui s'obscurcissait à mesure que le succès augmentait : *Desinit in luctum species formosa superne*. Madame Fréron, qui se montrait au premier rang

de l'amphithéâtre pour exciter, par sa jolie figure, les partisans de son mari contre la pièce, pensa s'évanouir. Une personne de ma connaissance était auprès d'elle, et lui disait : « Ne vous troublez point, madame, le personnage de Wasp (c'est le nom que l'on a substitué à celui de Fréron) ne ressemble en aucune façon à votre mari. M. Fréron n'est ni calomniateur ni délateur. — Ah ! monsieur, répondit-elle ingénument, on a beau dire, on le reconnaîtra toujours. » Le mot de *Fréron* est le seul changement que l'on ait fait dans la pièce.

Le même jour, le sieur Cailleau débuta au Théâtre-Italien par le rôle de Richard dans les *Amours champêtres*, et celui de Colas dans *Ninette à la cour*. Il fut très-applaudi. Cet acteur a moins de finesse dans le jeu que Chanville, mais la voix beaucoup plus belle.

L'Opéra-Comique a donné, le 23 de ce mois, les *Précautions inutiles*, pièce en un acte, avec des ariettes. Les paroles sont d'Accard, valet de chambre de M. le comte de Saint-Florentin, et la musique, de Chrétien, musicien de la chapelle du roi. Chrétien vient de mourir avant sa pièce, qui vraisemblablement ne lui survivra pas longtemps. Sa musique ressemble à un chant funèbre ; les paroles valent encore moins ; le sujet n'a nulle vraisemblance ; tout est décousu, et le dénoûment pitoyable. Il y a cependant par-ci par-là des choses qui méritent d'être applaudies ; j'en ferai l'extrait dans la première lettre.

L'abbé Morelet a subi, ces jours passés, un interrogatoire à la Bastille au sujet des *Visions de Palissot*, dont il s'est déclaré auteur. Il a répondu à ses juges avec une fermeté qui leur en a imposé. « Messieurs, leur a-t-il dit, vous me demandez pourquoi j'ai fait paraître cette brochure ? J'ai cru que, dans un temps où l'on permettait à la licence la plus effrénée de noircir par des calomnies atroces des ci-

toyens vertueux, il m'était permis, à plus juste titre, de dévoiler l'envie, la jalousie et les manœuvres odieuses de leurs persécuteurs. J'ai cru qu'il était de mon devoir, et de l'honneur même de la nation, de prendre la défense de ces hommes respectables; et, si une juste indignation m'a prêté des couleurs trop fortes, les lois peuvent-elles condamner, dans mon ouvrage, ce qu'elles tolèrent et qu'elles semblent même autoriser dans la comédie des *Philosophes?*

J'ai lu à plusieurs des encyclopédistes la lettre dans laquelle Votre Excellence rend d'eux un témoignage favorable. Je ne puis vous exprimer combien ils y ont été sensibles. J'ai vu leurs yeux se remplir de ces larmes de plaisir qu'une douce consolation fait répandre à l'innocence opprimée. C'est en effet une grande satisfaction pour nos philosophes d'apprendre que les hommes qui pensent ne sont point du parti de leurs ennemis, et que les étrangers leur accordent une justice que leurs compatriotes leur refusent.

.... Madame la princesse de Robecq, le plus ferme appui de M. Palissot, vient de mourir de pulmonie au printemps de son âge; elle est universellement regrettée. C'était une femme d'esprit, de goût, de savoir même : c'est elle qui a fourni à M. Palissot la scène du *vol;* il n'a fait que la rimer. On ne peut reprocher à madame de Robecq qu'une prévention aveugle pour les antiphilosophes.

DES LARCINS LITTÉRAIRES.

1760, 1er août.

L'*Écossaise* a toujours le plus grand succès; toutes les règles sont violées dans cette pièce; il y a des répétitions,

des contradictions, des inconséquences, tout ce que l'on voudra ; mais les beautés qui rachètent ces défauts entraînent l'admiration, et font taire les censeurs. Il faut convenir que le mal que l'on veut à Fréron n'a pas peu contribué à la réussite; on a été bien aise que le doyen du Parnasse fût muselé. Semblables à des écoliers qui voient fesser leur précepteur, la plupart des auteurs s'abandonnaient aux transports de leur joie. Fréron s'est assez mal défendu dans sa dernière feuille. On s'attendait qu'il ferait une analyse sévère de l'*Écossaise :* il avait beau jeu, elle prête le flanc à la critique; mais, au lieu de l'attaquer sérieusement, il s'est épuisé en plaisanteries froides et forcées; cependant il ne se tient pas pour battu, et se promet bien de prendre sa revanche dans une autre feuille. Il m'a emprunté le théâtre de Goldoni pour disputer à Voltaire le mérite de l'invention; il épluche la *Locandiera, il Filosofo inglese, il Cavaliere e la Dama* et la *Bottega del caffé ;* il espère trouver des ressemblances avec l'*Écossaise.* Ces pièces y ont bien quelques rapports pour les caractères; mais ces rapports sont trop éloignés pour que l'on puisse accuser Voltaire de plagiat. Quand cela serait, le trouverait-on plus coupable que Corneille, qui a emprunté de l'espagnol les plus beaux endroits du *Cid?* Et Molière n'a-t-il pas transporté sur notre scène ce qu'il a trouvé de meilleur dans la comédie italienne *Apostolo Zeno?* Métastase a également profité des ouvrages dramatiques de notre nation. On ne regarde point comme larcins cette conduite; c'est enrichir la littérature de son pays que de puiser dans les sources étrangères. Ces heureuses imitations ne sont larcins que pour les auteurs compatriotes. Presque tous les caractères primitifs ont été saisis. Il ne reste plus aux auteurs dramatiques que la ressource de varier les nuances ; le personnage de Fréeport ressemble à beaucoup d'autres

que l'on a déjà vus sur la scène. On ne l'ignore pas ; mais il est développé d'une façon si piquante, qu'il a tout l'avantage de la nouveauté. Cette comédie est jouée supérieurement : mademoiselle Gaussin rend son rôle avec tant d'intérêt et de naïveté, qu'elle fait illusion sur son âge ; elle ne paraît pas plus de dix-huit ans. Préville joue le sien avec un naturel et un comique qui n'appartiennent qu'à lui ; tous les acteurs se surpassent à l'envi.

On m'a dit que Votre Excellence faisait une collection des entrées, cérémonies, fastes, ballets. J'ai trouvé dans ma bibliothèque deux doubles, que je la supplie d'accepter. Je connais un brocanteur qui possède cinq ou six cents pièces des plus rares de l'ancien théâtre ; si Votre Grandeur se fait un cabinet dans ce genre, elle trouvera de quoi se satisfaire : il y a un *Rotrou* complet, un *Théâtre de Hardi* en quatre volumes, un *Desmarets*. un *Mairet*, un *Boyer*, et beaucoup d'autres auteurs dont les ouvrages sont rassemblés, sans compter les pièces détachées.

Il y a quatre à cinq ans qu'un milord est venu, à mon grand regret, nous enlever toutes les comédies et tragédies qui sont à présent si recherchées ; je dis à mon grand regret, car la bibliomanie est à présent ma passion dominante. Il y avait telle pièce dont j'aurais donné un louis : ce n'est pas que ces ouvrages soient merveilleux, tant s'en faut ; la lecture n'en est pas supportable, mais ces pièces contiennent le germe que la plupart de nos auteurs modernes ont su développer. On voit leur filiation, la progression des idées ; et cette étude peut servir à l'histoire de l'esprit humain dans la partie dramatique.

Crébillon père m'a raconté qu'il a été plusieurs fois témoin que La Grange Chancel, celui de nos auteurs qui entendait le mieux la charpente d'une pièce de théâtre, ne composait ses tragédies que des situations qu'il trouvait

dans nos vieux poëtes dramatiques et dans les romans du dix-septième siècle, tels que *Cirus*, *Cassandre*, *Pharamond*, etc., et qu'il écrivait accroupi comme un singe savant au milieu de ses bouquins. Combien d'auteurs modernes font de pareils larcins avec moins d'adresse !

A propos de ces larcins littéraires, Fréron m'a communiqué le plan d'un ouvrage en six volumes qu'il prépare contre M. de Voltaire. Il prétend y prouver que ce poëte célèbre, un des plus beaux génies de notre siècle, n'a rien tiré de son propre fonds; que la *Henriade* n'est pas de lui; qu'elle n'est qu'une traduction d'une *Henriade* en langage provençal. Il rapporte une critique d'*OEdipe* faite par Racine le fils, dans laquelle on cite sept cent et tant de vers pillés de différents auteurs. Il fait de même les analyses des autres pièces, et rassemble toutes les horreurs vomies contre Voltaire et déjà recueillies dans la *Voltairomanie*. Quel sera le fruit de ce bel ouvrage? Je doute qu'il fasse fortune; on n'aime pas à voir déprimer les grands hommes qui ont acquis justement des droits sur notre estime et notre admiration. Il semble que leur gloire soit devenue notre bien; on est jaloux, et l'on voit avec chagrin tout ce qui peut l'attaquer.

M. Dubelloy, l'auteur le plus modeste que je connaisse, eut la bonté de nous faire part de son *Titus* avant qu'on le représentât; il y avait alors chez moi plusieurs gens de lettres qui lui firent des observations que le jugement du public a confirmées. L'insigne abbé de la Coste, dont on a tant parlé, qui a eu le bonheur d'être condamné aux galères, parce qu'il se flattait de n'être que pendu, m'avait fait ce jour-là l'honneur de dîner avec moi; je dis *l'honneur*, parce que sa présence était une rare faveur qu'il n'accordait qu'à des personnes distinguées. M. de la Coste entreprit donc M. Dubelloy, et lui dit assez brutalement

qu'il connaissait son *Titus* mieux que lui-même, et qu'une personne, qu'il nous nomma, en était l'auteur. M. Dubelloy avoua, sans se déconcerter, qu'il était vrai qu'une personne, dont il était l'ami, avait essayé ce sujet, qui appartenait à tout le monde ; mais que cette personne l'ayant ensuite abandonné, il avait cru pouvoir s'en saisir et se le rendre propre en le retravaillant à sa manière. Il n'y a rien à répliquer à cela.

Le sieur Billioni vient de faire exécuter sur le Théâtre-Italien le ballet de *Pygmalion* avec succès. Ce sujet est trop connu pour que j'en fasse le détail. Je remarquerai seulement que la demoiselle Camille, qui y fait le personnage de la statue, le rend avec une vérité singulière : rien n'égale la finesse de son jeu pantomime, surtout dans le temps que la statue s'anime par degrés ; elle peint sa surprise, sa curiosité, son amour naissant, tous les mouvements subits ou gradués de son âme, avec une expression que l'on n'avait point encore trouvée ; on peut dire de Camille qu'elle danse jusqu'à la pensée. Je crois que l'art des anciens pantomimes grecs et romains ne pouvait aller au delà des talents de Camille en ce genre.

Les imprimeurs et les libraires n'ont été occupés, pendant ces derniers mois de l'année, que de leurs almanachs (dont le nombre est égal à celui des sauterelles d'Égypte) ; qui voudrait en faire la collection aurait une bibliothèque considérable.

Les nouveautés que cette occupation leur a permis de faire paraître ne valaient guère la peine de se détourner des bagatelles du premier jour de l'an. Il faut en excepter quelques ouvrages historiques et dogmatiques dont les journaux ont parlé, et quelques brochures, telles que les *Lettres d'un Siamois*, qui se font lire avec plaisir, quoique inférieures aux *Lettres persanes*, *turques*, *juives*, etc.,

et aux *Amusements sérieux et comiques* de Dufreni.

Le *Philosophe malgré lui*, ouvrage moral en deux parties, de M. Chamberland, avocat ; c'est un recueil de différentes lettres, avec des épigraphes latines ou françaises à la tête de chacune, qui ont rapport au sujet. L'auteur, qui veut imiter le *Spectateur anglais*, n'en a ni la profondeur de morale, ni la légèreté de critique ; mais il peut occuper le second rang après son modèle.

Il en est de même des *Nouveaux Dialogues des Morts*, traduits de l'anglais ; il ne faut point les mettre en parallèle avec ceux de Lucien, qui sont pleins d'épigrammes et de saillies, ni avec ceux de Fénélon, de Fontenelle, et même de Pesselier, mieux combinés, plus suivis et revêtus des grâces de détail. Le genre de ces dialogues appartenant au dramatique, quoique le dialogue ne soit qu'une scène, il exige, comme une pièce de théâtre, un but auquel tout doit se rapporter ; il veut une exposition, un nœud, un dénoûment et des personnages contrastés. Les interlocuteurs, dont les noms seuls sont des antithèses, commencent par établir une proposition qui est ordinairement un paradoxe. Par exemple, je suppose que l'on mette Alexandre vis-à-vis d'Arlequin : Alexandre prétendra que la véritable gloire est celle d'un conquérant. Arlequin, au contraire, soutiendra que celle d'un bouffon est préférable : chacun appuie son opinion, ce qui forme l'intérêt et le nœud. Arlequin parviendra à prouver que les lazzis et les plaisanteries d'un zani * inspirent la gaieté, qui est une partie essentielle du bonheur de l'homme, et que les exploits d'un conquérant qui traîne après lui la désolation en font le malheur, en n'excitant que l'horreur et les alarmes. De là s'ensuit que la gloire préférable est celle qui contribue

* Zani, bouffon italien.

davantage au bien-être des humains. Ainsi, d'un principe ridicule on tire une sage conséquence : voilà le dénoûment. Les *Nouveaux Dialogues* sont bien composés dans cette intention, mais ils sont écrits trop sèchement : le flegme anglais domine trop ; cependant ils sont remplis de bonnes maximes et de vérités solides qui les rendent estimables.

La suite des *Recueils alphabétiques* contient plusieurs anecdotes historiques et des pièces fugitives. C'est une compilation instructive et curieuse, faite avec goût par des auteurs au fait de la littérature ; l'abbé de la Porte est du nombre.

L'*Ode* et les *Lettres* de M. Lebrun, secrétaire des commandements de M. le prince de Conti, à M. de Voltaire, avec la réponse. Cette petite brochure mérite d'être conservée comme l'époque d'une belle action de M. de Voltaire envers la nièce du grand Corneille.

La *Théorie des impôts*, dédiée au roi, par M. le marquis de Mirabeau, déjà connu fort avantageusement par son livre de l'*Ami des hommes*, dicté par le patriotisme et l'humanité Cet auteur, conduit par les mêmes principes, mais qu'un zèle imprudent a emporté trop loin, a mis, dans sa *Théorie des impôts*, des choses fortes qui l'ont fait proscrire. Je n'ai point vu cet ouvrage; ceux qui l'ont examiné m'ont dit que le but de M. de Mirabeau n'était point de condamner les ressources que les besoins de l'État rendaient nécessaires et légitimes, mais qu'il s'élevait contre les abus de la perception et de l'administration des deniers, et qu'il faisait une sortie très-vive contre les gens de finance. M. de Mirabeau a été envoyé au château de Vincennes.

Après avoir postulé pendant trente ans, l'abbé Trublet vient d'être reçu à l'Académie française. On dit que M. de

Fontenelle, qui le protégeait, lui avait prédit que, s'il ne se rebutait pas, sa patience et son assiduité obligeraient les académiciens de l'élire pour se débarrasser de ses importunités. M. de Fontenelle avait engagé M. de Montesquieu à être favorable à ce candidat, et l'illustre auteur de l'*Esprit des Lois* écrivit à ses confrères : « Ne me blâmez point, messieurs, si je me déclare pour M. l'abbé Trublet ; je le fais par respect pour l'ingénieux inventeur des *Mondes imaginaires*, qui m'en a prié. » On ne peut nier que cet abbé n'ait des talents académiques ; cependant son élection fait beaucoup murmurer et a déjà donné lieu à quantité d'épigrammes. Il y en a une où l'on compare l'Académie à la fameuse Ninon de l'Enclos, cette fille galante tant célébrée par Saint-Évremont ; elle accorda ses précieuses faveurs, à l'âge de quatre-vingts ans, à l'abbé Gedoyn, qui en était amoureux depuis plus de quarante. « Mon cher abbé, lui dit Ninon, il n'y a rien dont la constance ne vienne à bout ; vous m'avez vaincue, soyez heureux. »

VOISENON. — LA POPELINIÈRE. — SAINTE-FOIX. — GOLDONI.

1761, 1er mai.

J'ai vu mademoiselle Guimard ; elle est rengagée avec les comédiens français. Elle me paraît disposée à prendre parti pour Vienne l'année prochaine, mais sous des conditions différentes. Elle m'a fait entrevoir que 4,000 livres ne lui suffisaient pas : elle attend que le public ait jugé de ses progrès pour s'apprécier elle-même.

Le petit danseur de l'Opéra-Comique est aussi engagé à

la Comédie-Française pour un an ; ce temps expiré, il est à nous.

On m'a vanté comme un prodige la demoiselle Blanche, danseuse-pantomime, venant de Parme, et actuellement à Toulouse, dans la troupe de Duplessis.

J'ai dit au sieur Tardif que j'attendais les ordres de Votre Excellence pour terminer avec lui.

J'ai oublié, dans l'énumération des peintres, le sieur Crépin, excellent paysagiste, qui n'a pas moins de talent pour l'ornement et les fleurs : il peint aussi la figure. Il doit m'apporter de ses ouvrages, que j'aurai l'honneur de vous envoyer aussitôt, s'ils peuvent être transportés facilement.

Le *concert spirituel* a attiré un grand concours pendant cette quinzaine. Un Allemand, joueur de harpe, a exécuté sur cet instrument les morceaux les plus difficiles avec tout le goût possible : le plaisir qu'il inspirait allait jusqu'à l'ivresse. La harpe est aujourd'hui l'instrument à la mode : toutes nos dames ont la fureur d'en jouer.

Le *Stabat* de Pergolèse a toujours le même succès, en dépit de la musique française.

Les *Israélites dans le désert* et les *Fureurs de Saül* ont fait encore plus de plaisir que dans leur nouveauté. M. l'abbé Fuzée de Voisenon a renouvelé ce genre en France ; je dis renouvelé, car l'*oratorio* a précédé nos représentations théâtrales. Tout le monde sait que les pèlerins de Jérusalem, de Saint-Jacques-de-Compostelle et de Notre-Dame-de-Lorette, chantaient des cantiques dialogués; cette espèce de drame n'était autre chose que l'*oratorio*.

Repprcsentatione spirituale en Italie, *autos sacramentales* en Espagne et *mystères* en France, au chant près, n'en sont qu'une extension. Ces jeux sacrés se donnaient d'abord dans les églises ; mais, comme la barbarie de ce temps-là y mêlait les absurdités les plus grossières, les

bouffonneries les plus basses, et que l'abus alla jusqu'à promener, dans les places et carrefours, Jésus-Christ, la Vierge et les Apôtres représentés par des acteurs ridicules, à l'exemple de Thespis, qui charriait de village en village ses dieux barbouillés de lie, on fit très-sagement de supprimer ces pieuses indécences. C'est alors que l'on vit naître parmi nous la tragédie et la comédie. Le drame primitif, plus ennobli, fut conservé, en Italie et en Espagne, sous le nom d'*oratorio*. La France en fut privée jusqu'à notre siècle : il fallait la plume de M. l'abbé de Voisenon pour faire revivre ce genre respectable et lui donner tout le sublime dont il est susceptible. Il a parfaitement rendu cette simplicité majestueuse de l'Écriture sainte, où l'on trouve le germe et le développement des plus grandes idées. On peut dire qu'en cette partie M. de Voisenon est le digne émule de l'illustre abbé Metastazio, que l'on admirera aussi longtemps que l'on aimera les lettres.

Un spectacle d'une autre nature a mérité l'attention de bien des gens pendant la semaine sainte. Les principaux personnages de la secte des convulsionnaires ont fait voir, dans une maison particulière, à nombre de personnes attirées par le fanatisme ou la curiosité, une fille qui s'exposait aux épreuves les plus cruelles, en apparence, pour le soutien de son parti : on commençait à lui frapper la poitrine avec une grosse bûche, on lui traversait le corps d'une épée, on la jetait dans le feu, et l'on finissait par la crucifier en lui perçant les pieds et les mains avec de gros clous. Tout ce qu'on raconte d'Apollonius de Thianne, tout ce que Petit de Lacroix rapporte des sectateurs de Sabato-Feri dans ses mémoires turcs, n'approche pas, dit-on, des prétendues merveilles opérées par ces charlatans. Le commissaire de Rochebrune et l'exempt Émeri, qui ont assisté *incognito* à ces exercices de souplesse, en ont terminé la

représentation, le vendredi saint, par un ordre du lieutenant de police, qui enjoignait de conduire tous les acteurs en prison, ce qui a été exécuté sur-le-champ. Ces horreurs commençaient à faire impression sur les esprits faibles; mais, ce qui doit étonner davantage, c'est que des gens éclairés en aient été les dupes eux-mêmes. M. de la Touche, ex-jésuite, auteur de la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, n'est mort, à ce qu'on assure, que d'un saisissement occasionné par cet affreux spectacle.

Daïra, roman de M. de la Popelinière, fermier général, a paru d'abord in-8°. On n'a tiré que deux douzaines d'exemplaires de ce format pour faire des présents; on vient de le réimprimer in-12. Fréron fait un éloge magnifique de ce roman, mais, ne lui en déplaise, il ne prend pas dans le public : on le trouve pesamment écrit et sans vraisemblance. Ce n'est pas mon jugement que je rapporte; j'ai lu avec plaisir une description des amusements des sérails de Perse, qui m'a paru fort bien faite. Ce morceau. quoique hors d'œuvre, m'a plus satisfait que tout le reste. Ce serait fatiguer la patience de Votre Excellence que d'analyser cet ouvrage; il suffira de citer un endroit de l'*avant-propos* qui fait allusion aux tracasseries de ménage que M. de la Popelinière a essuyées avec sa première femme.

Ce début intéresse pour M. de la Popelinière, qui, sans se nommer, expose de la sorte un tableau de ses chagrins dans la personne d'un honnête homme qu'il suppose retiré dans l'île de Scio, et qui, du sein de sa retraite, donne au public l'histoire de *Daïra*.

Tout le monde connaît les infortunes du premier mariage de M. de la Popelinière, et tout le monde sait qu'il les a peu méritées. Sa vie n'a été qu'un tissu d'actions généreuses, et personne n'a fait plus d'ingrats. Le malheu-

reux abbé de la Coste en est encore une preuve toute récente. M. de la Popelinière joint à l'excellence du cœur tous les talents agréables de l'esprit. Il a fait des comédies charmantes, que l'on n'exécute que chez lui pour l'amusement de ses amis ; il est fâcheux que sa modestie en prive le public.

Les comédiens français ont donné trois petites pièces de M. de Sainte-Foix, qui sont applaudies.

Il en est de même d'une pièce charmante qu'on joue actuellement aux Italiens; elle a pour titre le ***Fils d'Arlequin perdu et retrouvé***. Je n'ai point encore vu de canevas italiens qui m'aient attaché davantage. Il y a des scènes d'un pathétique à briser le cœur, sans que l'intérêt nuise au plaisant. Le *vis comica* règne d'un bout à l'autre dans cette pièce; elle est de notre cher Goldoni : on le reconnaît à ses irrégularités, mais encore plus à son génie.

A propos de Goldoni, l'intendant des menus plaisirs du roi, qui a le district de la comédie italienne, M. de la Ferté, fait venir cet auteur pour soutenir en France l'honneur du Théâtre-Italien. M. Goldoni aura pour ses honoraires sept mille francs par an, voyage payé. Plusieurs amateurs de la langue italienne ont promis de se cotiser pour aider à faire cette somme; M. le duc de Lauraguais a offert cent louis pour sa part, et M. Bertin, receveur des parties casuelles, homme de beaucoup d'esprit et protecteur des lettres, mais qui n'entend pas un mot d'italien, a dit qu'il donnerait vingt-cinq louis pour les gestes des acteurs.

SUR MADEMOISELLE LECOUVREUR.

1761, 20 août.

Ce n'est point dans ce temps de vacances que l'on fait paraître des nouveautés. Nous avons quelques romans dont je n'entretiendrai point Votre Excellence; elle en trouvera le nombre et les détails dans les journaux périodiques. On vient de faire une nouvelle édition d'une petite comédie en un acte, en vers, de Raymond Poisson, qui fut imprimée il y a environ trente ans. Cette pièce, qui a pour titre l'*Actrice nouvelle*, n'a jamais été représentée. L'illustre mademoiselle Le Couvreur, dont la mémoire est consacrée dans les fastes du théâtre, eut le crédit d'empêcher que les comédiens ne jouassent cette pièce, qui ne fut composée que dans l'intention de jeter sur elle un ridicule. Les principaux personnages de l'*Actrice nouvelle* sont aussi copiés d'après nature : ce sont autant de personnalités. Je joindrai ici quelques anecdotes sur mademoiselle Le Couvreur, morte en 1730. Elle était cousine de Tremblin, peintre, qui a eu l'honneur d'être sous vos ordres (d'une honnête famille bourgeoise). Elle reçut une bonne éducation, mais le goût dominant qu'elle avait pour la comédie lui fit prendre parti de très-bonne heure dans une troupe de comédiens de campagne. Elle ne tarda pas à se faire une grande réputation, qui fut confirmée lorsqu'elle parut sur le théâtre de Paris. Sa figure était intéressante, elle avait une belle articulation, mais la poitrine faible; c'est à ce défaut que nous devons le naturel de la déclamation, si heureusement observé depuis par mesdemoiselles Clairon et Duménil. Mademoiselle Le Couvreur ne jouit pas longtemps des lauriers qu'elle avait cueillis sur la scène; on prétend

que ses jours furent abrégés par le poison. Parmi le nombre des adorateurs que ses talents lui avaient attirés, le chevalier de Saxe était le seigneur en faveur : elle lui sacrifia presque tous ses rivaux. Je dis presque tous, parce qu'elle s'était réservé seulement deux ou trois amis de cœur, entre autres M. de ***. Le jeune chevalier, qui en avait conçu de la jalousie, un soir, après avoir reçu de sa chère actrice les protestations de la plus exacte fidélité, se retira l'air satisfait; mais, soupçonnant que son rival ne tarderait pas à s'introduire sitôt qu'on le croirait parti, il s'arracha un cheveu, qu'il attacha avec de la cire sur la porte et au pilier. Il revint une heure après, et trouva le cheveu rompu. Il frappe, on lui ouvre; il fait des recherches, et trouve l'amant caché. Cette aventure, qui aurait dû les brouiller, ne servit qu'à le lui attacher davantage. Je ne sais de quelle façon l'habile comédienne se tira d'affaire, mais elle trouva le moyen de se justifier. Le chevalier convint que c'était lui qui avait tort. M. de *** renonça de bonne foi à sa passion, et continua d'avoir ses entrées dans la maison en qualité d'ami. L'attachement de mademoiselle Le Couvreur augmenta si fort pour le chevalier, qu'il n'eut plus lieu de la soupçonner; et, lorsqu'il partit pour se faire recevoir duc de Courlande, elle vendit une partie de ses diamants et engagea le reste, dont elle fit une somme considérable qu'elle força le chevalier d'accepter. Lorsqu'il fut de retour, il satisfit à la reconnaissance, mais non pas à la fidélité : il donna des rivales à sa généreuse actrice. Madame la duchesse de B..., suivant la chronique scandaleuse, exigeait qu'on lui sacrifiât la Le Couvreur. Un jour que l'on jouait *Phèdre*, cette duchesse de B... était aux premières loges; la Le Couvreur l'aperçut et ne put modérer sa jalousie. Dans la scène troisième du troisième acte, Phèdre dit ces vers à Œnone :

Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une constante paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Au lieu d'adresser ces vers à sa confidente, la Le Couvreur, qui jouait le rôle de Phèdre, les prononça en se tournant du côté de la duchesse, qu'elle parut apostropher avec indignation. Le public, qui était au fait, applaudit beaucoup; la duchesse frémit de rage, et, dès ce moment, résolut la perte de sa rivale. Peu de temps après, un petit abbé fit un présent de confitures et autres douceurs qui fit passer à la pauvre Phèdre le goût des vanités de ce monde. Mademoiselle Le Couvreur avait l'esprit fort orné: on a donné au public un recueil de ses lettres qui a été fort recherché. Elle faisait joliment des vers : elle en a donné un échantillon dans une épître à M. d'Argental. Je regrette de n'avoir pu retrouver cette épître pour vous l'envoyer.

Le chevalier de Rochemort, mousquetaire, excellent poëte dans le goût des Lafare et des Chaulieu, a fait l'épitaphe suivante sur la mort de mademoiselle Le Couvreur.

Ci-gît l'actrice inimitable,
De qui l'esprit et les talents,
Les grâces et les sentiments,
La rendaient partout adorable,
Et qui n'a pas moins mérité
Le droit de l'immortalité,
Qu'aucune héroïne ou déesse,
Qu'avec tant de délicatesse
Elle a souvent représenté.

L'opinion était si forte,
Qu'elle devait toujours durer;
Qu'après même qu'elle fut morte,
On refusa de l'enterrer.

L'Opéra-Comique a ouvert son spectacle par le *Cadi*

dupé, joli opéra bouffon de MM. Lemonnier (pour les paroles) et de Monsigni (pour la musique); et le *Bal bourgeois*, précédé d'un compliment en forme de prologue, du sieur Taconnet, notre souffleur, et suivi du *Bouquet*, ballet du sieur Alard. Le compliment a réussi; on a revu le *Cadi dupé* avec plaisir; le *Bal bourgeois* a été reçu plus froidement. C'est un de mes premiers opéras-comiques, joué pour la première fois à Paris en 1738, et, depuis, dans toutes les provinces. Comme la plupart des spectateurs avaient vu jouer ensuite ce rôle principal par Préville, et qu'ils ne retrouvaient, dans le petit Bourette, aucune trace du comique de cet excellent acteur, ils ont jugé par comparaison. La pièce en a souffert; le *Bal bourgeois* est une de ces bouffonneries chargées qui ne sont plaisantes qu'autant que le comédien les fait valoir. J'ai ajouté quelques ariettes à cette bagatelle pour la mettre au goût du temps. Je l'enverrai à Votre Excellence, mais je me garderai bien de lui envoyer la musique, quoiqu'il y ait cinq ou six ariettes, des duos et quatuor italiens parodiés que l'on a trouvés assez bons; les autres airs ne valent rien : cela n'est pas étonnant, ils sont de moi. *Ne sutor ultra crepidam.*

Ma comédie de *Soliman II* n'est point encore imprimée; mon libraire m'ayant fait attendre jusqu'à présent, j'ai pris le parti de ne la faire paraître qu'au commencement de l'hiver, lorsque les comédiens la reprendront. J'en envoie une copie à Votre Excellence. Je serais flatté que monseigneur la jugeât digne d'être représentée à Vienne, mais je crains qu'elle n'ait pas le même succès qu'à Paris. Cette comédie est d'un genre plus national que général; son principal agrément consiste dans l'opposition de nos mœurs à celles des Turcs. Je prie Votre Excellence de vouloir bien m'en dire son sentiment. Si mon ouvrage avait le bonheur

de lui plaire, je serais plus satisfait de son approbation que de tous les suffrages du public.

Il paraît une *Histoire de Messaline;* tous nos jeunes gens ont couru chez le libraire pour l'acheter, dans la flatteuse persuasion que c'était une ordure ; mais, comme ils ont été trompés, l'ouvrage n'a pas fait fortune.

TABLEAUX. — GREUZE. — LATOUR.

1761, 25 septembre.

La tête de nos Français est une véritable lanterne magique, où l'imagination représente sans cesse mille tableaux changeants qui se succèdent avec rapidité. Les *Portraits à la mode*, les *Philosophes*, les *Ramponneau*, les querelles de MM. de Voltaire et Pompignan, les wasperies, font place aujourd'hui à l'affaire des jésuites; c'est le seul objet qui nous occupe. Dieu veuille que nous n'en ayons pas de plus sérieux ! c'est un nouvel os à ronger, c'est en même temps un nouvel aliment pour nos guêpes, pour nos moucherons et nos plus petits insectes volatiles ; ils ont déjà produit un million de vers et de vermisseaux.

De tout ce que l'on a fait sur cette matière, il n'y a peut-être pas deux traits à citer; j'en excepte les *Jésuitiques*, sur la foi de bien des gens qui les prônent. Je n'en dirai rien par moi-même, je n'ai pu encore les voir; plusieurs colporteurs de cet ouvrage ont été mis en prison et les exemplaires enlevés. On a fait en province une collection des pièces les plus intéressantes sur cet événement ; elle compose un volume. Je sais quelqu'un qui a obtenu la permission tacite d'en faire entrer une cinquantaine

d'exemplaires ; si Votre Excellence est curieuse d'en avoir un, je pourrai le lui envoyer. On vient de publier nouvellement deux ouvrages en vers contre les jésuites ; le premier a pour titre : les *Remercîments de la France,* dans lesquels la France ne parle pas français ; le second (de trente et une pages) est intitulé : *Remontrances au parlement ;* il est enrichi d'estampes, de vignettes et de notes ; les vignettes, les estampes, ne valent pas mieux que le texte : en un mot, tout le monde se déchaîne contre les jésuites. La société est le lion malade ; il n'y a point d'âne qui ne lui lâche son coup de pied. La semaine dernière, l'on a fait une avanie en public à un ignacien ; c'était à l'Académie de peinture, où l'exposition des tableaux attira un grand concours. Ce jésuite regardait attentivement le portrait du roi peint par Michel Vanloo ; un particulier fanatique lui frappe sur l'épaule en lui disant : « Malheureux ! examines-tu ton roi pour savoir où tu dois lui porter le coup ? » Le jésuite rougit et demeura confus ; l'agresseur s'esquiva, il fit bien. C'était manquer au lieu, au public, à la décence et au droit des gens. Les enfants de Loyola ne sont peut-être pas encore si abattus qu'ils ne puissent se relever. Jetez un chat par la fenêtre, il tombe sur ses quatre pattes ; je crois qu'il en est de même d'un jésuite.

Votre Excellence embrassant généralement tous les arts, sera sans doute bien aise d'avoir un détail du salon ; elle le trouvera dans le livret ci-joint. Dans le grand nombre des tableaux qui attirent l'admiration du public, la vue se porte d'abord sur les Vanloo, les Boucher et les Vernet. La réputation de ces artistes est trop universelle pour avoir besoin d'éloges ; il est besoin de s'étendre un peu davantage sur nos jeunes artistes, qui méritent d'être connus des étrangers.

Le sieur Doyen, âgé de vingt-six à vingt-sept ans, an-

nonce, dans le tableau de *Vénus blessée par Diomède*, tous les talents qui constituent le grand peintre ; il paraît s'attacher principalement au coloris de Rubens : sa composition est poétique. Deshays, gendre de Boucher, ne se présente point avec cette fougue d'imagination, mais son pinceau a quelque chose de plus flatteur.

Le sieur Greuze est, dans le genre moyen, un peintre inimitable ; tout le monde lui trouve la naïveté de Chardin, mais plus de chaleur de composition et plus de couleur. Le Casanove italien, dont il n'est point fait mention dans le livre de l'explication des tableaux, mérite une distinction entre nos jeunes peintres. Casanove est comme un de ces météores qui surprennent d'autant plus, qu'on ne les attend point : il ignorait lui-même la supériorité de son talent. On n'avait vu de lui, jusqu'à présent, que des croquis où l'on trouvait à la vérité quelques étincelles de génie : ce n'était encore que du barbouillage. Un professeur de l'Académie l'encouragea, et le força à se mettre sur les rangs ; lorsqu'il fut proposé, tous les peintres s'élevèrent contre lui, persuadés de son incapacité ; mais, à la vue de son tableau, ils furent tous frappés d'étonnement, et aucun d'eux ne lui refusa sa voix.

Ce tableau représente une bataille ; on y voit le feu du vieux Parocel avec autant et plus de correction ; tout respire, tout agit, tout est en mouvement, et il n'y a pas une figure qui soit hors de l'action. Casanove a encore exposé deux autres tableaux plus petits, peints dans le goût de Salvator Rosa ; ils représentent des paysages où l'on voit des soldats qui se reposent. Ces deux morceaux sont d'une touche ferme et d'un bel accord. Je ne quitterai point l'article des peintres sans parler de notre célèbre La Tour ; il s'est surpassé dans ses nouveaux pastels. Le portrait le plus frappant est celui du *Sophocle français*, notre bon Crébil-

lon : jamais l'art n'a mieux imité la nature. Ce portrait a été commandé par madame de Pompadour. On a fait encore par ses ordres le buste de Crébillon en terre cuite, pour être exécuté en marbre. Le sculpteur n'a pas tout à fait si bien réussi que le peintre ; cependant, son buste est assuré de passer à la postérité en faveur de son illustre modèle.

OPÉRA-COMIQUE ET COMÉDIE-ITALIENNE.

1761, 12 décembre.

On est toujours dans l'attente de la réunion de l'Opéra-Comique à la Comédie-Italienne. Corby, un des principaux associés, est le premier à solliciter pour qu'elle ait lieu. Huit mille livres de rente sont un appas assez puissant pour qu'il sacrifie les intérêts de la société. Elle est composée de lui, des sieurs Moette, fils de Moette le libraire ; de Hesse, acteur de la Comédie-Italienne, du président Champeron, et de moi. Nous ne sommes point compris dans les avantages que l'on fait au sieur Corby ; tout ce que nous pouvons espérer, c'est le remboursement de nos fonds. On ne prendra que quatre ou cinq sujets de l'Opéra-Comique, savoir : Clairval, la Ruette, les demoiselles Deschamps et Nesselle. Il n'est point question de Bourette, d'Audinot, de Raton, de Rosalie, non plus que de la petite Luzy, cette dernière étant toujours destinée pour le Théâtre-Français. Un détachement de nos troupes foraines continue de jouer à Versailles avec tout le succès possible. La réussite des pièces de l'Opéra-Comique a engagé les gentilshommes de la chambre à les faire représenter devant Sa Majesté sur le

théâtre de la cour. On y a déjà donné les *Troqueurs* et *On ne s'avise jamais de tout*. Quoique ces pièces aient été rendues par les premiers acteurs de l'Opéra et de la Comédie-Italienne, elles ont beaucoup perdu de n'avoir pas été jouées par les acteurs originaux. Cependant, le spectacle a fait plaisir, et, demain mercredi, on doit le redonner à la cour.

Les livres nouveaux qui paraissent ne sont pas intéressants ; c'est une *Histoire de Nicolas Flammel*, soupçonné d'avoir trouvé la pierre philosophale ; ce sont les *Mémoires du comte de Guise*, roman assez bien intrigué, mais dont on flaire d'une lieue tous les incidents ; c'est une nouvelle édition en quatre volumes des ouvrages du comte de Bielfeld. Au reste, il n'est pas possible de les juger tous définitivement sans les lire d'un bout à l'autre ; il faudrait la vie de Mathusalem pour parcourir toutes nos brochures; entre trois ou quatre cents que chaque année nous fournit, on ne voit pas six ouvrages qui percent.

Je n'annoncerai point l'*Histoire de Nicolas Flammel*, les *Mémoires du comte de Guise*, etc.; mais on peut citer une nouvelle édition des *Mémoires de Sully*, un des ouvrages du baron de Bielfeld, en quatre volumes, avec le portrait de l'auteur; la *Nature*, ouvrage philosophique attribué à Diderot : ce livre est prohibé, il est difficile de l'avoir. Il y a encore une petite brochure qui a fait mettre plusieurs libraires et colporteurs en prison ; elle est intitulée l'*Art de se produire ;* mais il ne faut pas d'art pour se produire honteusement. C'est un ouvrage licencieux ; il est orné d'estampes : c'est une grâce nue. Monseigneur, sauvez-moi l'anagramme.

Mademoiselle Lolotte Gaucher vient d'être déclarée comtesse d'Hérouville ; elle est fille de feu Gaucher, comédien, que j'ai connu à Strasbourg. C'était un fort honnête

homme ; il lui avait donné une très-bonne éducation : elle en a bien profité. On ne peut lui reprocher qu'une faiblesse, si c'en est une de céder aux empressements d'un amant digne d'être aimé. Milord, comte d'Albermal, ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, en devint éperdument amoureux et parvint à lui plaire. Mademoiselle Gaucher, malgré la modicité de son état, n'ambitionnait point de richesses, mais le sentiment l'affectait. Elle ne cherchait point à se prévaloir de l'empire que ses charmes et ses talents pouvaient exercer sur un amant qui devenait son esclave ; cet amant était obligé de deviner ses besoins, de prévenir ses goûts. Milord l'étudiait sans cesse ; si, dans la conversation, il échappait à sa chère Lolotte un mot qui marquât quelque désir, ce désir était aussitôt rempli. Une belle nuit d'automne qu'ils se promenaient ensemble, elle s'écria : « Ah ! que voilà une belle étoile! — Pourquoi dis-tu cela, ma chère Lolotte? tu m'affliges, je ne puis pas te la donner. — J'ai tort, répondit-elle, j'ai mon étoile auprès de moi ; c'est mon étoile du matin, c'est mon étoile du jour. — Je veux être encore celle du soir, » ajouta le comte. Ils s'embrassèrent ; et, comme leurs cœurs étaient purs, leur vie était tranquille ; celle du comte étant éteinte, Lolotte se livra pendant plusieurs années aux regrets les plus amers : elle ne voulait aucune consolation, cependant le comte d'Hérouville fut son consolateur ; mais, l'estimant autant qu'elle était estimable, il ne s'annonça que par des respects, des égards et une constance qui méritèrent enfin du retour. Ils s'épousèrent en secret. M. d'Hérouville, croyant qu'il devait sacrifier au préjugé de la naissance l'authenticité de son mariage, comme si l'union des cœurs ne devait pas l'emporter sur l'accolade des écussons et les convenances de la fortune, fit à tout le monde un très-grand mystère de son

bonheur. Ils logeaient séparément; Lolotte avait une maison particulière. Elle gémissait en elle-même de sa situation, et, trop vertueuse pour en soutenir l'idée, elle a tant fait auprès du comte son époux, qu'elle l'a enfin déterminé à publier leur union. Personne ne murmure de cette alliance, et l'envie ne peut avoir pour objet que la félicité du comte d'Hérouville. Leur maison est le rendez-vous du goût, de l'esprit, de la politesse, des talents, et de tout ce qu'il y a de recommandable à la cour et à la ville. On regardait mademoiselle Gaucher comme une nouvelle Ninon de l'Enclos, mais on la respectait davantage.

Madame Gaucher la mère, suivant l'arrangement que l'on a fait, doit vivre en son particulier. Leur séparation a été douloureuse; il y a un mot de madame Gaucher qui doit attendrir le cœur le moins sensible: « Oh! Lolotte, Lolotte! a-t-elle dit à sa fille, tu as beau être comtesse, tu n'en seras pas moins pour moi toujours Lolotte! »

NOUVELLES TRÈS-DIVERSES.

1761, 23 octobre.

On a donné hier, à la Comédie-Italienne, la première représentation des *Ridicules du jour* *, pièce en trois actes, en prose, de feu madame de Staal. Quel bonheur serait-ce pour notre nation, si nos ridicules réels avaient le même sort! il n'en serait bientôt plus question. Cette comédie,

* Cette pièce, intitulée la *Mode,* a été imprimée, en 1755, dans les œuvres de madame de Staal, et donnée au Théâtre-Italien sous le titre des *Ridicules du jour,* le 22 octobre 1761.

imprimée dans les œuvres de feu madame de Staal sous le titre de la *Mode*, n'avait jamais été représentée. Les comédiens, séduits à la lecture de cette pièce, écrite avec tous les agréments du style, le ton du grand monde et l'air de la vérité, ont cru qu'elle ferait le même effet à la représentation; mais il en est de cet ouvrage comme des tableaux en cire, qui n'ont point fait fortune parce qu'ils étaient ressemblants à faire peur, on peut se servir de cette expression. L'exposition de ridicules et de vices même qui nous déshonorent est faite dans ce drame d'une manière trop sensible. On pourrait dire, si j'ose me servir de cette expression, qu'ils sont modelés sur le nu, et la nudité a révolté le public; car le public, en général, est encore honnête homme : si la comédie ose quelquefois lui présenter des tableaux honteux pour les mœurs, il veut trouver en même temps le correctif. Une nation ne se plaît point à se voir dégradée, et particulièrement les femmes. Tout le monde s'est révolté à la représentation de cette pièce : madame de Staal ne l'avait composée que pour la société de madame la duchesse du Maine, et dans un temps où l'on n'était pas si délicat. Malgré ce défaut essentiel, cette comédie aurait pu se soutenir s'il y avait eu de la conduite, de l'intérêt et de l'action. Mais rien de tout cela : c'est une enfilade de conversations qui ont peu de rapports entre elles, des scènes décousues, hachées : en un mot, un papillotage qui n'amène rien. En voici l'extrait en abrégé, car on ne peut pas être trop court en cette matière.

Il était question d'un mariage entre un certain Dornac et Julie, fille de la comtesse, héroïne de la pièce; cette comtesse ne veut pas marier sa fille à Dornac, parce que ce jeune homme lui paraît trop sensé, qu'il n'a point les belles manières, et que son ajustement n'est pas de goût. Ceci est exposé dans la première scène; il s'ensuit plusieurs au-

tres de pure conversation entre différents personnages qui n'ont aucune liaison au sujet. Dans le deuxième acte, le père de Dornac vient demander à la comtesse les raisons pour lesquelles elle ne veut plus donner Julie à son fils; la comtesse bat la campagne. Le baron s'imagine que la rupture de cette alliance vient de ce que son fils avait une maîtresse comédienne suivant l'armée; il l'avoue à la comtesse, lui en demande pardon pour Dornac, la prie de ne vouloir pas rompre, en lui disant que, lorsque son fils aurait épousé une personne aussi aimable que mademoiselle sa fille, la comédienne serait bientôt oubliée. La comtesse répond : « Je pourrais bien avoir trop précipité mon jugement... si j'avais été mieux informée, l'affaire aurait pu prendre un autre tour... Je ne trouve pas sa faute impardonnable. » Elle part de là pour accorder sa fille à Dornac; et le motif qui aurait dû la lui faire refuser est précisément ce qui la détermine à consentir à leur mariage. Voilà en quoi consiste toute l'intrigue de la pièce.

Les comédiens en préparaient une autre du même auteur, intitulée l'*Engouement*. Celle-ci est beaucoup plus intéressante et plus comique, mais ils l'ont abandonnée, découragés par le mauvais succès de la première. Madame de Staal était attachée à madame la duchesse du Maine, dont elle était la confidente et la complaisante; elle se trouva malheureusement impliquée dans la conspiration d'Espagne contre le duc d'Orléans, régent de France : elle eut beaucoup de peine à sortir de ce mauvais pas. On lira son histoire avec plaisir dans ses Mémoires; ils fournissent plusieurs traits historiques : ils sont écrits d'un style pur et naturel qui les a mis fort en vogue dans le temps qu'ils ont paru. Madame de Staal connaissait parfaitement le monde, c'est ce que l'on peut voir aisément par la lecture de ses ouvrages et de ses comédies; mais, comme elle n'écrivait pas en per-

sonne de l'art, elle ne savait point donner une forme régulière, ni mettre de bornes à ce qu'elle composait, et sa plume s'abandonnait à la fécondité de son esprit et de son imagination. Ses œuvres, recueillies en quatre volumes in-12, ont été imprimées à Paris, sous le titre de Londres, en 1755.

L'infidélité de mademoiselle Hus a piqué l'amour-propre de M. Bertin, qui s'est offert, par désespoir et par vengeance, à mademoiselle Arnoult ; et, comme le dépit est toujours généreux, ledit M. Bertin a proposé des avantages si considérables à cette princesse lyrique, qu'elle l'a trouvé beaucoup plus aimable que son cher M. de Lauraguais, à qui elle a écrit sur-le-champ une lettre très-polie dont voici la substance à peu près :

« Monsieur, mon cher ami,

« Vous avez fait une fort belle tragédie, qui est si belle, que je n'y comprends rien, non plus qu'à votre procédé ; vous êtes parti pour Genève afin de recevoir une couronne des lauriers du Parnasse de la main de M. de Voltaire, mais vous m'avez laissée seule et abandonnée à moi-même : j'use de ma liberté, de cette liberté si précieuse aux philosophes, pour me passer de vous. Ne le trouvez pas mauvais ; je suis lasse de vivre avec un fou qui a disséqué son cocher et qui a voulu être mon accoucheur, dans l'intention sans doute de me disséquer aussi moi-même. Permettez donc que je me mette à l'abri de votre bistouri encyclopédique.

« Sophie. »

A la lecture de cette lettre, M. de Lauragais s'écria, en frappant sur l'épaule de son valet de chambre : « Fabian, soutiens-moi, ce coup de foudre est grand ! » Il ordonne des chevaux de poste, il part dans le dessein d'immoler la per-

fide; mais elle avait eu la prudence de se mettre sous la protection du ministre. L'amant outragé vomit feu et flamme, et sa fureur s'exhale en vers froids et glacés, qui, heureusement, ne vous parviendront point. Une maison richement meublée est déjà préparée par M. Bertin pour sa nouvelle sultane : rien ne lui coûte pour la payer du sacrifice qu'elle lui fait d'un amant illustre par ses talents et par sa naissance; mais il survient un incident : l'estimable épouse de M. de Lauraguais envoie chercher la demoiselle Arnould, et lui dit : « Je vous mets en possession d'une terre et je vous assure deux mille écus de rente, mais aux conditions que je vais vous prescrire : c'est que vous ne verrez plus mon mari, c'est que vous n'aurez point d'autre amant et que vous quitterez l'Opéra. Vous avez, ajouta-t-elle, des enfants de M. de Lauraguais; je vous fais un état honnête, afin qu'il ne soit pas dit que ces pauvres enfants-là soient fils de catin; faites vos réflexions. Après y avoir pensé un moment (car cela mérite qu'une fille d'Opéra y pense), mademoiselle Arnould, pénétrée de tant de bontés, se jette aux genoux de sa bienfaitrice et consent. Ceci fait honneur à toutes les deux. Voilà donc M. Bertin pour ses frais, à moins qu'il ne se mette au nombre des consolateurs secrets de la nouvelle petite dame, qui, vraisemblablement, en aura grand besoin. Je n'affirme point cette anecdote, mais c'est le bruit public.

Votre Excellence a entendu parler d'une négresse qui, après quelque séjour à Londres, où elle fut attaquée d'une maladie aiguë, changea tout à coup du noir au blanc. Un phénomène aussi singulier vient de se montrer en France : madame d'Aiguillon est changée du blanc au noir. Tous nos médecins et nos physiciens préparent déjà des dissertations sur cet événement; j'en ai vu quelques-uns qui prétendent que c'est une espèce de jaunisse, et qu'il y en a de

trois sortes, la jaune, la gris de lin et la noire : voilà de la pâture pour nos observateurs.

On a arrêté un commis du bureau des fermes générales, pour des estampes scandaleuses qui pourraient écarter le peuple du respect et du devoir qu'il doit à ses maîtres; je ne ferai point le détail de ces gravures, les planches ont été brisées.

Autre phénomène intéressant : la Seine est perdue depuis près de cinq mois; la source n'en est pas absolument tarie, mais les filets qu'elle donne se perdent dans le sable, à huit lieues de son origine. Cette rivière laisse dans son lit une lacune de plus de quatre lieues que l'on passe à pied sec : c'est ce qu'on n'avait point vu de temps immémorial. Dans la Bourgogne, presque toutes les sources d'eau vive ont été également desséchées; on ne s'est point aperçu à Paris de cet épuisement. L'Yonne, l'Aube, la Marne et les rivières adjacentes ont flué avec la même abondance.

VIEILLES NOUVELLES.

1761, 11 novembre.

Presque tous les ans, dans cette saison, nos nouvellistes oisifs font mourir de gaieté de cœur quelques personnes qu'ils croient intéresser le public. Ils ont tué, cet automne, la Ruette et Clairval, acteurs de l'Opéra-Comique, lesquels se portent très-bien; ils avaient de même publié faussement la mort de la princesse Galitzin : la nouvelle n'était qu'anticipée, cette pauvre princesse n'est plus, elle est morte la semaine dernière. Les mauvais plaisants disent, à ce sujet, que ma-

demoiselle Clairon est veuve : l'amitié dont la princesse l'honorait avait fourni matière à nos épigrammatistes. J'ai connu beaucoup madame de Galitzin ; elle avait la bonté de me donner accès auprès d'elle, et je puis lui rendre justice. C'était une femme respectable qui fuyait le monde, mais qui aimait les arts et les protégeait : sa morale était pure autant que ses mœurs. Nos Français veulent toujours que le sentiment ou les sensations d'une femme soient occupés ; comme celle-ci n'avait point d'intrigue, on lui supposait des raisons secrètes pour n'en point avoir. Pauvre siècle ! pauvre peuple !

La cour et la ville sont dans la plus grande fermentation ; depuis les princes des princes jusqu'à la plus vile populace, tous les ordres de l'État sont dans l'attente d'un grand événement : l'intérêt des nations semble disparaître devant un intérêt plus grand. De quoi s'agit-il ? *Parturient montes, nascetur ridiculus mus ;* c'est notre petit Opéra-Comique qui fixe l'attention générale. Trois factions s'élèvent contre lui : nos gentilshommes de la Chambre continuent de demander sa réunion à la Comédie-Italienne, qui ne s'en soucie guère, quoique cela puisse lui être favorable. Les directeurs de l'Opéra, excités par M. Bertin, qui s'est mis à leur tête depuis qu'il s'est arrangé avec mademoiselle Arnould, demandent que le spectacle forain soit incorporé avec l'Académie royale de musique, toute ridicule et nuisible que serait pour elle cette innovation. D'un autre côté, la Comédie française prépare des mémoires dans la vue d'anéantir ce genre de spectacle, qui fait abandonner *Rodogune* et *Cinna* pour des bagatelles. Tant de conjurations, tant de différents intérêts à concilier, feront peut-être le salut de l'Opéra-Comique ; tous ces débats lui donnent une célébrité et des protecteurs qu'il ne devait pas attendre de son mérite.

Les acteurs de ce spectacle se sont séparés après la foire; une partie est allée jouer à Versailles, et l'autre à Lyon. Mademoiselle Luzi a été reçue, dans cette dernière ville, avec des applaudissements outrés; mademoiselle Raton n'y a pas le même avantage. La petite Nessel fait, à Versailles, l'admiration de tous les spectateurs par sa façon de chanter, et Clairval y est devenu la coqueluche de toutes les femmes par ses talents et sa figure. On ne saurait supporter l'idée qu'il ait été garçon perruquier; on travaille à le faire descendre d'une ancienne maison d'Écosse.

Quel que soit le sort de l'Opéra-Comique, les intérêts du sieur Corby, un de nos principaux associés et créature du ministre, n'en souffriront aucun dommage; on lui assure six mille livres de pension viagère, et, après sa mort, quatre mille livres reversibles sur sa famille. Ses adjoints n'auront rien à espérer que leur remboursement; on me flatte cependant que j'aurai aussi une pension pour avoir été, en France, le créateur de ce mauvais genre; mais, *inter nos*, je mériterais plutôt les étrivières.

On vient de faire de nouveaux règlements à la Comédie-Italienne, imprimés en trois volumes in-16, en forme d'almanach; c'est un catéchisme pour les acteurs, danseurs, gagistes, et tout le *bataclan*. Par un des articles de ces règlements, il est défendu très-expressément à toute danseuse, de quelque qualité ou condition qu'elle puisse être, d'occuper dorénavant aucune place à l'amphithéâtre, sous quelque prétexte que ce soit. Cet article, foudroyant pour nos danseuses, a fait naître une scène publique : la demoiselle.... Ma foi, le nom ne me revient pas; mais, comme nos beautés cabriolantes se ressemblent presque toutes par les mœurs, on mettra le nom que l'on voudra. Le foyer était rempli; M. de la Ferté, auteur de ces règlements, présidait au milieu d'un cercle nombreux; la demoiselle, tout

éplorée, perce la foule et vient se jeter aux genoux de l'intendant des Menus : « Ah monseigneur ! monseigneur ! révoquez votre cruel arrêt ! Voulez-vous que je meure de faim, en me défendant l'entrée de l'amphithéâtre? Vous m'ôtez le pain et la viande de la main ! » Tout le monde a beaucoup applaudi à cette naïveté; mais cet aveu sincère n'aurait pas empêché la suppliante d'être chassée, si ses protecteurs n'avaient parlé pour elle. Heureusement, elle s'en était fait beaucoup : on l'a reléguée dans la petite loge des danseuses, où elle continue de s'arranger du mieux qu'elle peut : nos petits-maîtres n'y perdent rien.

Émilie et Louison, nièces de Dehesse, âgées l'une et l'autre de quatorze ans, ont été sur le point d'être enlevées nuitamment par M. *** et M. de Sainson. Les deux petites filles avaient donné leur consentement, les domestiques étaient d'intelligence, le perruquier avait fait faire de fausses clefs ; la chaise de poste était à la porte ; la conspiration allait éclater au moment qu'elle fut découverte. Dehesse, ayant renfermé ses nièces sous le cadenas, attendit le jour pour les mener au couvent ; mais on ne voulut pas les y recevoir par un motif de conscience. Effectivement, c'eût été faire un vol à la société. La petite Louison avait pris goût à l'enlèvement à la foire Saint-Germain dernière : ce même monsieur l'avait fait disparaître ; elle fut perdue une nuit et rendue le lendemain par autorité de la police. Ce perruquier, sacrificateur de l'innocente petite victime, ayant machiné le complot, fut mis à Bicêtre, où il est encore.

VOLTAIRE ET ROUSSEAU.

1761, 13 novembre.

La remise de l'opéra d'*Armide* a le succès le plus éclatant; on n'a rien épargné pour en assurer la réussite. Les décorations sont de toute beauté; la dernière, surtout, produit le plus grand effet. La destruction du palais d'Armide est une des plus belles choses qu'on ait vues en ce genre; elle est de la composition du sieur Piètre, décorateur de l'Opéra, de la Comédie-Italienne et de l'Opéra-Comique: c'est le même qui a décoré le théâtre de Dresde. Les habits sont magnifiquement exécutés et d'une très-belle entente; ils sont faits sur les dessins du sieur Boquet: notre célèbre Boucher a aidé ces deux artistes de ses conseils. Tout est bien caractérisé, à l'exception de la Haine, à laquelle on a donné ridiculement un grand manteau. Il y a beaucoup à désirer dans l'exécution des machines; toujours des cordages maussades et des monstres plus capables d'exciter les ris que d'inspirer l'épouvante. Ajoutez à cela des diables qui viennent froidement sur une même ligne en portant des flambeaux au même niveau. On a, selon l'usage d'à présent, lardé cet opéra de nouvelles symphonies de différents compositeurs; on a ajouté, dans les fêtes, plusieurs ariettes postiches dont le choix n'est pas approuvé. On se plaint beaucoup du jeu des acteurs. Enfin, *Armide,* malgré son brillant succès, ne réunit pas tous les suffrages.

Les Français vont donner l'*Écueil du Sage*, comédie en cinq actes, en vers, de M. de Voltaire. Il y a longtemps que cet ouvrage est composé; il avait d'abord pour titre le *Droit du Seigneur*. Cette pièce avait été arrêtée à la police. M. de Crébillon, censeur des théâtres, ne l'a per-

mise qu'à condition qu'il y mettrait une scène de sa façon : on ne croirait pas que l'auteur de *Rhadamiste* eût, à quatre-vingt-dix ans, assez de fraîcheur et de gaieté dans l'esprit pour écrire dans le genre comique. Cependant sa scène est remplie de vivacité et de bonnes plaisanteries; du moins en ai-je jugé ainsi à la lecture qu'il m'en a faite.

Nous attendons avec impatience le livre sur l'*Éducation*, de J.-J. Rousseau, citoyen de Genève ; toutes les personnes qui en ont déjà vu des fragments en font le plus grand éloge ; le libraire Duchêne a payé le manuscrit 7,000 livres argent comptant, et se félicite d'avance de faire un marché très-avantageux.

Il paraît plusieurs petits romans et autres frivolités qui ne valent pas la peine d'être cités.

Il y a encore des gens assez fous pour écrire sur la pierre philosophale, on vient de faire un poëme intitulé l'*OEuvre hermétique;* c'est un logogriphe qui ne peut être entendu que des adeptes : *fiat lux*. L'auteur dit qu'il a caché son nom dans cette anagramme : *aurum claudit in sinu salso.* Ce poëme est suivi d'un autre qui a pour titre la *Création où l'auteur n'a rien créé.*

M. de Montboissier, âgé de dix-neuf à vingt ans, vient d'être conduit à la Bastille pour une action qui révolte la nature : ennuyé de voir vivre son père, il prit la résolution de l'empoisonner. Ayant mêlé de l'arsenic dans des œufs brouillés, il les présenta à son père, qui, heureusement, ne fit qu'en goûter. Un coureur, qui en mangea, mourut sur-le-champ. M. de Montboissier le fils, poussé aussitôt par ses remords, se donna plusieurs coups de couteau, en s'accusant à son père de l'avoir empoisonné.

CAUSE CÉLÈBRE.

1761, 25 décembre.

Deux fois le conseil des dépêches s'est assemblé pour discuter la grande affaire de l'Opéra-Comique. A la dernière audience, l'archevêque de Paris s'est présenté avec toute la pompe de la prélature comme partie intervenante en faveur du spectacle Forain. Sa Majesté a été fort étonnée qu'un prince de l'Église devînt l'avocat des histrions qu'il excommuniait ; elle a plaisanté Son Excellence. Monseigneur le duc de Richelieu est venu à la charge. « Ne trouvez pas mauvais, monseigneur l'archevêque, lui a-t-il dit, que les comédiens italiens et l'Opéra-Comique vous fassent assigner pour déduire vos raisons. » Notre saint prélat a paru déconcerté ; mais ses raisons étaient qu'un spectacle de plus produisait un avantage pour les pauvres, à cause du quart de la recette qu'on prélève. M. le procureur général et les administrateurs des hôpitaux ont appuyé fortement l'instance de monseigneur l'archevêque. Le roi, qui n'est pas autrement attaché à ce grand projet de réunion, en a marqué son indifférence ; autant en a fait M. de Choiseul. Ce sage ministre a dit : « J'ai fait mon incorporation militaire ; que l'on fasse, si l'on veut, l'incorporation comique. » Cette cause si importante pour toute la nation sera portée au grand bureau des pauvres, où elle doit être jugée en dernier ressort demain, samedi, 26 décembre. Il y a tout lieu de penser que les choses resteront dans l'état où elles étaient ci-devant, et que le sublime projet est échoué.

NICOLLET.

1761, 29 décembre.

Grâce à notre saint archevêque, dont la main apostolique a la puissance de lier et délier, l'Opéra-Comique, excommunié et béni tout à la fois, restera dans le même état, et, qui plus est, sous la protection de Son Éminence ; c'est une affaire décidée.

Il n'est plus de Foire Saint-Germain ; elle vient d'être réduite en cendres totalement. Le feu a pris, à ce qu'on dit, chez Nicolet, joueur de marionnettes ; il a couvé jusqu'à minuit, qu'il s'est déclaré avec une telle violence que tous les secours ont été inutiles. La charpente de cet édifice, qui passait pour une des merveilles de Paris, et qui en effet était dans son genre un des plus beaux ouvrages de l'Europe, est une perte irréparable.

Dans le moment que le toit est tombé, l'explosion a été si grande, qu'un arc de feu, poussé par le vent, a été porté jusque sur le toit de l'église de Saint-Sulpice, qui est à près de deux cents pas. La pointe de cet arc de feu a fondu une partie de la couverture de plomb, et a enflammé dans quelques endroits le dôme de la chapelle de la Vierge. Les marchands de la foire n'ont pas sauvé la centième partie de leurs effets. On estime le dommage à plus de deux millions. Quantité de personnes ont péri misérablement. Tout offrait l'image de la plus grande désolation. Des pères, des mères cherchaient leurs enfants ; leurs enfants les cherchaient de même ; ils passaient plusieurs fois les uns devant les autres sans se reconnaître ; les lions et les tigres qu'on expose en spectacle avaient perdu leur férocité, et se laissaient conduire. On a vu des hommes et des femmes

nus courir dans les quartiers les plus éloignés, où ils répandaient l'alarme; des voleurs, dont cette ville ne manque point, faisaient un pillage qui ressemblait au sac d'une ville. On en a arrêté plus de quarante. Le feu a duré jusqu'au lendemain. Plusieurs maisons des environs ont été enveloppées dans l'incendie. En un mot, il ne reste aucun vestige de la Foire. La salle de l'Opéra-Comique a été préservée. On dit qu'il y avait une bonne raison pour cela : c'est que M. Marin, auteur du *Triomphe de l'Amitié,* logeait entre la Foire et l'Opéra-Comique, et qu'il a arrêté le progrès du feu en y jetant sa comédie de la *Fleur d'Agathon.*

AUTRES NOUVELLES.

1762, 15 juin.

M. l'abbé de Laporte, ce digne émule de M. Fréron, autrefois son ami, et depuis son antagoniste, a entièrement cessé ses observations littéraires. Il renonce aux honneurs périodiques ; il ne veut plus se couronner de follicules de laurier, il se borne à faire les extraits de la *Grande Bible du Mercure.* Ce *Mercure*, l'amour de nos provinciaux, est quelquefois passable et plus souvent mauvais. Tout détestable qu'il puisse être, il produit environ cinquante mille francs par an ; le revenu le plus sûr est celui de la frivolité : c'est sur ce fonds que l'on assigne des pensions à quelques gens de lettres, dont la plupart les méritent, tels que MM. Piron, Sainte-Foix, de Laplace, l'abbé Barthélemy ; d'autres les doivent plus à la faveur qu'au talent. L'abbé de Laporte, voulant être du nombre des méritants, est à

présent un des chevaliers du *Mercure*, et lui consacre ses veilles; il prend le bon parti.

A propos de l'abbé de Laporte, Votre Excellence s'amusera peut-être d'une aventure qui vient de lui arriver. La révolution jésuitique, excitant une fermentation générale parmi tous nos pédants de l'Université, donna lieu à plusieurs conférences. L'abbé de Laporte, invité à un petit consistoire secret qui se tenait au collége de la rue de la Harpe, à l'insu du principal, se trouva au rendez-vous avec un autre abbé qui servait d'acolyte. On s'enferme, on discute, on dispute, on s'échauffe; la cloche de retraite sonne, on ne l'entend point; comment l'aurait-on entendue? on ne s'entendait pas soi-même. Après avoir bien disputé, on s'aperçoit qu'il se fait tard; l'abbé de Laporte et son ami avaient promis à leurs gouvernantes de rentrer de bonne heure, ils veulent se retirer; il n'est plus temps, le portier a remis les clefs au principal, elles sont sous le chevet. On frappe, on redouble, peine inutile; M. le principal dort, tout l'univers doit dormir. Après une heure de tapage, sans être plus avancé qu'auparavant, on déclare que le supérieur n'ouvrira point, *de minimis non curat prætor*. Il s'agit de prendre un parti. L'observateur littéraire se fait apporter des échelles, au moyen desquelles il grimpe sur les toits, saute de gouttières en gouttières; il se trouve sur un mur de trente pieds d'élévation. Tandis qu'il est là perché, son compagnon, avec plus de présence d'esprit, s'avise d'une ruse pour se tirer de captivité. En continuant de frapper toujours à la porte du principal, il feint de prêter l'oreille, affecte de regarder par sa serrure, et s'écrie : « Eh! vite au secours, au secours! M. le supérieur se trouve mal! il se meurt! au secours! » Ces mots retentissent dans tous les corridors et les dortoirs. On accourt avec des bûches pour enfoncer la porte; on la jette

en dedans. Tout le monde entre dans la chambre ; M. le principal paraît s'éveiller en sursaut ; mais on aperçoit dans la ruelle une petite figure féminine et des mules galantes à côté des pantoufles de ce grave personnage. « Que me voulez-vous, dit-il, messieurs ? vient-on m'enlever ? je ne suis pas jésuite. — Non, non, monsieur, on vous rend justice, répond l'ami de l'abbé de Laporte ; nous nous apercevons bien du contraire ; mais ayez la bonté de donner vos clefs, afin que je sorte d'ici. — Les voilà, les voilà, qu'il n'en soit plus parlé. — Bonne nuit, monsieur le supérieur. » L'abbé sort ; mais le pauvre abbé de Laporte reste perché sur la pointe d'un mur jusqu'au jour naissant, s'ennuyant très-fort de sa situation. En jetant les yeux çà et là, il s'aperçut que la maison voisine était celle de M. Blondel, architecte, son ami particulier ; il appelle à cris redoublés. M. Blondel paraît en chemise à sa croisée : « Qui est là-haut ? Est-ce dom Cléophas, le protégé du diable boiteux, ou l'abbé de Laporte ? — Vous l'avez dit, c'est moi, c'est moi ; dépêchez, que l'on m'ôte d'ici. — Que diable faites-vous là, monsieur l'observateur ? Vous vous levez bien matin pour composer vos feuilles ; contez-moi donc votre histoire, est-ce une aventure galante ? Je te l'ai toujours dit, mon cher abbé, tu t'exposes trop. » L'abbé ne cessait de crier, l'architecte de moraliser. C'était la fable du maître d'école et de l'enfant :

> Eh ! mon ami, tire-moi de danger,
> Tu feras après ta harangue.

Enfin, on attache cinq ou six perches les unes au bout des autres, que l'on élève à l'aide des voisins jusqu'à fleur du mur. Le petit abbé se laisse couler, et en est quitte pour quelques écorchures, une contusion, une mauvaise nuit et des plaisanteries ; mais, en homme d'esprit, il fut le pre-

mier à en rire; et c'est lui-même qui m'a raconté son aventure, à peu près comme je viens de la dire.

Ce M. Collé l'amphigouriste, lecteur de M. le duc d'Orléans, s'est acquis une réputation dans le genre de la parade, dont il est le Molière. Ce genre facétieux et méprisable n'a point altéré en lui le goût de la bonne comédie, et je ne connais point d'auteur qui lui soit préférable. Il a encore présenté aux comédiens français une pièce en trois actes, en prose, intitulée *Henri IV* ; le *Roi et le Meunier*, comédie anglaise, lui en a fourni l'idée. Il y a dans son original des traits qui ont tant de rapport à Henri IV, le père et l'ami de son peuple, qu'il ne lui a pas été difficile d'en faire un ouvrage intéressant pour notre nation; mais il a saisi ces rapports avec tant d'art et de vérité, que cette nouveauté dramatique passe pour un chef-d'œuvre d'intérêt et de morale; tous les comédiens l'ont reçue d'une voix.

M. de Choiseul la protégeait. On m'avait chargé de sa part d'en faire le divertissement; mais des réflexions qu'il ne m'est pas permis de pénétrer reculent ou suppriment la représentation de cette pièce.

M. DE CRÉBILLON. — LA DESCHAMPS.

1762, 14 juillet.

Mardi, 6 de ce mois, les comédiens français ont fait célébrer, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, un service solennel pour le repos de l'âme de M. de Crébillon. Nos Académies, et les deux Comédies Française et Italienne,

ont assisté à cette pompe funèbre. Tous les acteurs et actrices, tous les gens de lettres, ainsi que tous les protecteurs et amateurs, se sont fait un devoir d'honorer la mémoire de ce grand homme, dont la place a été marquée, dès son vivant, à côté de Corneille et de Racine. J'ai eu le bonheur de vivre familièrement avec lui ; je puis rendre un témoignage non suspect de ses mœurs et de sa façon de penser. A juger M. de Crébillon sur les ouvrages qu'il nous a donnés, on s'imaginerait aisément que c'était un homme dur, humoriste, et qui n'avait point les qualités sociales ; rien moins que tout cela. La gaieté faisait le fond de son caractère ; c'était une source continuelle de madrigaux et d'épigrammes. Mais ses madrigaux étaient sans fadeur, comme ses épigrammes sans méchanceté. Les traits qu'il lançait ne faisaient qu'effleurer l'amour-propre, et ne le blessaient point. Il respectait ses rivaux, et leur rendait justice de bonne foi. M. de Voltaire était peut-être le seul qu'il eût à redouter ; il s'en plaignait quelquefois, mais sans amertume ; et jamais je ne lui ai entendu dire un mot qui pût déprimer ce génie heureux, qui sera le poëte de tous les âges et la gloire de notre nation. M. de Crébillon n'avait aucun livre ; mais il était doué d'une mémoire si prodigieuse, qu'après avoir parcouru rapidement un ouvrage, il était en état d'en faire clairement l'analyse, même vingt ans après. Aucun fait, aucune anecdote, ne lui échappaient. C'était un recueil vivant d'histoires, d'historiettes et de contes, enfin une bibliothèque ambulante, comme Pic de la Mirandole. Le génie de M. de Crébillon était fier et sublime, et son cœur était simple et naïf. De tous nos auteurs français, celui qu'il estimait le plus était le bon homme La Fontaine. Il m'a répété mille fois qu'il aurait donné volontiers toutes ses tragédies pour tel conte ou telle fable de ce poëte ingénu, à qui bien des gens ne veulent

accorder que de l'instinct. J'ai vu de Crébillon de petites pièces fugitives qui respiraient la douceur d'Anacréon, de Catulle et de Tibulle. Nous serons vraisemblablement privés de ses ouvrages, à moins que madame Mignon, dame de beaucoup d'esprit, qui lui servait de secrétaire, ne nous les ait conservés. Il n'écrivait jamais. On doit regretter surtout un poëme d'environ deux cents vers, dans le genre noble, qu'il fit pendant la minorité de Louis XV, sur l'instruction des rois, et qu'il récita au duc d'Orléans, régent. Ce sont des vérités sublimes et hardies, exprimées avec toute la force de la poésie. On n'a rien fait, sur une matière aussi délicate, de plus nerveux et de plus digne d'un philosophe qui ne craint point de présenter la vérité devant le trône. Comme il n'était ni flatteur ni courtisan, et qu'il n'encensait pas les idoles du siècle, on était sûr du moins que, lorsqu'il faisait un éloge, cet éloge était mérité. Au retour de Louis XV, après la campagne glorieuse de Flandres, M. de Crébillon fut chargé de haranguer ce monarque au nom de l'Académie française. Il s'en acquitta avec une noblesse, une assurance qui parurent même en imposer à la majesté royale. Lorsqu'il eut fini son discours, le roi eut la bonté de lui en témoigner son contentement. « Crébillon, lui dit-il, ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est la dignité avec laquelle vous m'avez adressé la parole ; vous n'avez pas tremblé. — Sire, lui répond sur-le-champ Crébillon, vous ne devez faire trembler que vos ennemis. » Si notre héros dramatique avait tant de fermeté dans l'esprit, son cœur, en revanche, était sujet à bien des faiblesses. Ce grand homme se laissait mener comme un enfant. Il était continuellement dupe sur ses intérêts. Il jouissait, sur la fin de ses jours, de sept à huit mille livres de rente ; mais les femmes, par l'ascendant qu'elles avaient sur lui, le dépouillaient de tout. Il était souvent obligé, pour vivre, d'avoir

recours à la bourse de ses amis. Il adorait le sexe et ne l'estimait point. Il n'a jamais respecté que deux sœurs, filles d'un apothicaire nommé Péage; il leur fit deux enfants par délicatesse de sentiment. Le père, qui ne connaissait pas ce raffinement-là, prétendit que l'honneur de sa famille était blessé, et qu'il fallait que M. de Crébillon épousât tout au moins une des deux, en lui laissant la liberté du choix. Le hasard en décida, et notre auteur se maria à la mère de M. Crébillon fils; l'autre devint ce qu'elle put. Il ne goûta pas longtemps les douceurs du mariage ; il fut si affligé de la mort de son épouse, qu'il cherchait partout des consolations. Dans l'espérance où il était de pouvoir trouver une femme aussi estimable que celle qu'il avait perdue, il mettait à l'essai toutes celles qu'il rencontrait. La passion qu'il ressentait pour les femmes n'était balancée que par celle qu'il avait pour les animaux domestiques. Il a laissé, à son décès, quatre jeunes sunamites, dix chats et vingt-deux chiens. Le curé de Saint-Paul, son confesseur *in extremis*, avait exigé le sacrifice de tout ce bétail pour preuve d'une conversion sincère, et le bonhomme Crébillon lui dit : « Monsieur le curé, j'y consens ; mais faites-m'en donc un mérite devant Dieu. » Il recommanda ces infortunées créatures à la charité du saint pasteur, et mourut avec tous les sentiments d'un bon chrétien. Le curé fut si édifié, qu'il en écrivit sur-le-champ à M. de Sartines, dans les termes les plus pathétiques.

Rousseau, de Genève, proscrit à Paris et à Genève, sa patrie, s'est réfugié à Neufchâtel. Le roi de Prusse lui a écrit une lettre gracieuse, et a chargé en même temps milord Maréchal de pourvoir à tous les besoins de notre philosophe et de l'assurer de sa protection royale envers et contre tous. L'arrêt du parlement, qui ordonne la suppression d'*Émile*, a produit, comme de coutume, un effet tout

contraire. Les éditions se multiplient à l'infini; mais la première est toujours la plus recherchée. On la trouvait d'abord trop chère à dix-huit livres, et l'on croit faire à présent un bon marché en la payant quarante ou cinquante livres. Elle n'a plus de prix.

Le service, la pompe funèbre du service que les comédiens français ont fait à M. de Crébillon, a eu des suites fâcheuses pour le curé de Saint-Jean-de-Latran. On a trouvé mauvais qu'il se soit prêté aux attentions pieuses et respectables d'une compagnie qui, pour appartenir au roi, n'en est pas moins excommuniée. Il a paru indécent qu'un ministre de l'Évangile reçût des offrandes de mademoiselle Clairon, de ses confrères et consœurs; en conséquence ledit curé est condamné à deux mois de séminaire et à restituer, qui pis est, l'argent de l'offrande, qui est confisqué au profit des pauvres. Les comédiens ont porté des plaintes amères de ce jugement aux gentilshommes de la chambre. On va faire encore de nouvelles tentatives pour lever la note d'infamie attachée à la profession théâtrale, mais on n'y réussira point. Le parlement est trop jaloux des libertés de l'Église gallicane pour consentir à ce qui peut leur donner la moindre atteinte.

L'illustre Phryné de nos jours, la sublime Deschamps, a fixé l'attention des nouvellistes du Palais-Royal autant que la révolution de Russie. Cette fameuse courtisane, dont l'histoire est plus intéressante que celle de la Fouine de Séville, vient d'ajouter de nouveaux traits à sa célébrité. Monseigneur l'évêque P. de L. voulut être amoureux de la Deschamps * afin de se donner une réputation à la fran-

* M. Favart avait recueilli sur cette demoiselle Deschamps les anecdotes suivantes :

La demoiselle Deschamps, ci-devant médiocre figurante à l'Opéra, fameuse par l'incontinence ou le goût de ses amants pour les Laïs célè-

çaise, et mademoiselle Deschamps voulut le corriger de ses folies en en profitant; elle donna au bon prince une leçon de décence en lui escroquant beaucoup d'argent et de diamants. L'intention était bonne, mais elle fut mal prise. On n'aime point à passer pour dupe; ce digne prélat se fâcha, comme de raison. On mit des émissaires en campagne pour arrêter mademoiselle Deschamps, qui s'était évadée, et qui, par une suite de combinaisons raisonnables, s'était fait ac-

bres, pour réparer les brèches que le luxe le plus insolent et le plus outré avait faites à sa fortune, commença, il y a quelques années, par vendre une partie de son mobilier, qui était de la plus grande richesse. Parmi beaucoup de meubles superbes, restes de la magnificence d'un de nos princes du sang qui n'avait pas dédaigné des appas flétris par vingt ans de service dans l'art de Phryné, il fut vendu une baignoire d'argent massif, dont on devine bien l'usage, ornée d'une garniture de dentelle d'Angleterre, qui fut achetée par une duchesse et transportée sur sa toilette. Ce trait est l'inverse de celui d'Amasis, qui, pour marquer le mépris qu'il faisait de l'or, employa un vase précieux, conservé par ses prédécesseurs parmi les joyaux de la couronne, à faire un bassin pour se laver les pieds.

Il n'est pas rare de voir l'avarice succéder à la dissipation, et plus d'une illustre dissipatrice a fini par devenir très-avare. C'est l'histoire de la demoiselle Deschamps : elle est devenue usurière; son coup d'essai n'a pas été heureux pour elle.

Un officier chargé de quelques dettes d'honneur (c'est chez nous le nom réservé aux dettes quelquefois les moins honnêtes, aux dettes du jeu), et d'ailleurs dépourvu de l'argent nécessaire pour faire son équipage, à la veille de partir pour l'armée, fut conseillé d'avoir recours à la demoiselle Deschamps. Il alla se jeter à ses pieds, et lui exposa sa situation. Il s'agissait de 4,000 francs. La Deschamps le paya d'abord de toutes les raisons que les usuriers ont toujours à la bouche; elle-même, disait-elle, était dans le cas, et achetait l'argent fort cher. Enfin elle proposa à l'officier le taux de son prêteur, qui était un billet de 2,000 écus pour 4,000 francs. L'officier, qui n'avait plus le choix des ressources, fut obligé d'en passer par là. Il fit son billet de 6,000 francs, et reçut les deux tiers de la somme : c'était un intérêt bien honnête.

A l'échéance du billet, l'officier ne se trouve point en état de payer;

compagner par M. de S., jeune homme dont elle voulait faire l'éducation (eh! mais oui-da, comment peut-on trouver du mal à ça ?). Cependant la famille du petit élève n'entra pas dans les idées charitables de la directrice, et obtint un ordre pour les faire arrêter à Lyon, ce qui fut exécuté au moment qu'ils prenaient des mesures pour passer en Italie. Mademoiselle Deschamps reçut cet ordre avec toute la dignité d'une princesse de coulisse ; elle fit meubler sa prison de ses meubles les plus précieux ; tous les

il va se mettre à la merci de son usurière. La Deschamps tranquillise son débiteur, fait protester son billet, obtient sentence par corps contre lui, et, pour s'assurer de sa proie, se charge elle-même du rôle odieux de *mouche* (c'est le nom que l'on donne ici au principal instrument des captures en termes d'huissier). Elle monte pour cet effet dans un superbe carrosse, et va trouver l'officier sous prétexte de lui parler de son affaire. L'officier, par politesse, descend pour lui parler dans son carrosse, et à l'instant il est investi par une troupe d'alguazils ou de sbires, et conduit en prison.

Le ministère public, instruit de cette indignité, fait d'abord sortir l'officier de prison, mande la Deschamps, l'oblige de rendre le billet usuraire pour en recevoir un autre de la somme effective due par l'officier, payable au terme qui lui conviendra. Ensuite la demoiselle est bannie du royaume; elle est actuellement à Liége, auprès du prince qui a été un de ses tributaires.

Duvaudier, célèbre avocat, s'étant pris de passion pour la Deschamps, alla un jour lui rendre visite fort tard. Elle était seule, et elle lui marqua le regret qu'elle avait de ne pouvoir profiter aussi longtemps qu'elle l'eût désiré de la compagnie d'un homme de sa réputation et de son mérite, attendu l'heure presque indue qu'il était alors. « Mademoiselle, dit alors le praticien, oh ! j'ai apporté mon bonnet de nuit »

Le fils d'un riche financier se trouvant au petit lever de la Deschamps, fut tellement épris de son lit, qui lui semblait respirer la volupté, qu'il lui proposa de l'acheter sur-le-champ, dans le beau désordre où il se trouvait, avec promesse de coucher dès le soir même dans les mêmes draps, qui étaient un article important du marché ; le lit lui fut vendu 5,000 francs, circonstances et dépendances, et fut payé une heure après.

jours table ouverte, compagnie nombreuse et choisie; son réduit était devenu le temple de la volupté; mais la privation de la liberté, qui semblait borner ses conquêtes, la faisait gémir en secret : elle s'en procura la jouissance, comme on va le voir dans l'extrait d'une lettre écrite de Lyon.

«Lyon, 26 juillet.

« La Deschamps a trouvé que l'air des prisons de l'archevêché lui était contraire; elle en a changé vendredi à sept heures du soir, et voici comment : elle avait annoncé qu'elle avait besoin d'argent, et fit mettre des gens à la quête de quelqu'un qui voulût lui en prêter. On lui dit que l'on avait trouvé un prêteur, mais qu'il ne voulait donner son argent qu'autant qu'on lui remettrait en dépôt de la vaisselle d'argent et des effets à concurrence de la valeur de la somme qu'il prêterait.

« La Deschamps avait eu soin de faire part de tout au geôlier, qui lui avait conseillé de livrer ses effets, puisqu'elle ne pouvait faire autrement; elle fit sortir vendredi trois grandes malles, dans l'une desquelles elle s'était mise elle-même; on la porta au logis de la Bombarde, qui est près de là, et l'on conte que le lendemain elle est partie pour Avignon. Elle avait eu la précaution de dire la veille qu'elle était incommodée, qu'elle s'allait mettre au lit. Le lendemain, ses domestiques sortirent à quatre heures du matin, sous prétexte de s'aller baigner, et recommandèrent que l'on n'entrât pas dans la chambre de leur maîtresse, qui ne se lèverait qu'à neuf heures. Ce n'a été qu'à cette heure que l'on a été instruit de son évasion. »

Les jeunes personnes du sexe, dont le tempérament est combattu par la pudeur, ont besoin d'exemples frappants

pour les encourager à ne point se rendre méprisables. On regarde aujourd'hui la profession des Laïs comme un état fort honnête, pour ne point dire respectable : on ne saurait croire combien la célébrité de Ninon de l'Enclos a fait de prosélytes. Les petites Louison et Émilie, enlevées pour la quatrième ou cinquième fois, viennent d'écrire à M. Dehesse, de la Comédie-Italienne, la lettre suivante :

« Notre cher oncle, nous vous remercions de vos bontés; vous avez fait tous vos efforts pour nous procurer un état honnête en nous faisant danseuses; nous en avons trouvé tout naturellement un plus honorable en nous faisant filles du monde. Nous n'oublierons jamais les soins que vous vous êtes donnés pour nous, et nous chercherons avec empressement toutes les occasions de vous protéger. *Signé*, Louison, fille entretenue par M. de S..., et Émilie, par M. de ***.

CHEVRIER ET LA MORLIÈRE, DEUX COQUINS DU MÊME ORDRE.

1762, 15 août.

A l'aventure de mademoiselle Deschamps je fais succéder la fin tragique de M. Chevrier, auteur comique, issu d'une famille honnête de Lorraine. Chevrier reçut de ses parents une bonne éducation, dont il a mal profité : son enfance annonçait d'heureuses dispositions; il semblait être né pour les lettres; il fit d'excellentes études, et acquit de la littérature ; il avait quelquefois du goût, et par-ci par-là il faisait briller quelques étincelles de génie. Mais un mauvais cœur avait corrompu ses talents ; il s'imaginait, comme beaucoup d'autres, qu'il se ferait une réputation par la mé-

chanceté. Son *Histoire des hommes illustres de la Lorraine* le fit bannir à perpétuité de son pays. On dit même qu'il fut condamné aux galères pour ses calomnies. Il eut des liaisons avec madame de Graffigny, dont il reçut des bienfaits, qu'il paya d'ingratitude ; il donna, à la Comédie-Italienne, deux ou trois pièces, qui n'eurent qu'une apparence de succès, et lui attirèrent beaucoup d'ennemis, par les traits satiriques et les personnalités dont elles étaient remplies. Il a mis au jour des réflexions sur l'art théâtral, ouvrage assez médiocre, et de petits romans clandestins, dont on a oublié jusqu'aux titres. Les Mayol et les Chevrier étaient ordinairement les victimes de Fréron. L'auteur lorrain fut longtemps sans oser répondre à l'Aristarque du Parnasse, et s'observa ; mais il se donna carrière sitôt qu'il se vit dans un pays libre, où il est permis de tout dire, de tout écrire et de déshonorer les lettres et sa nation. Chevrier, réfugié en Hollande, ne garda plus de mesures, et crut pouvoir paraître impunément ce qu'il était, c'est-à-dire, à parler nettement, un très-mauvais sujet. C'est à la Haye qu'il composa son *Colporteur*, collection d'histoires scandaleuses et de suppositions infâmes. Cet ouvrage, où rien n'est respecté, est devenu célèbre. La mauvaise foi l'avait produit, la malignité le mettait en vogue ; Chevrier s'en applaudissait, mais il n'a point échappé à la vigilance de notre ministère, qui l'a demandé aux états généraux pour en faire un exemple. On dit que leurs Hautes Puissances, ne pouvant se dispenser d'acquiescer à la demande qui leur avait été faite, mais ne voulant point en même temps déroger aux priviléges de la liberté de la Hollande, ont trouvé le moyen de concilier les choses en expédiant à M. Chevrier un passe-port pour l'autre monde. On assure qu'il a été empoisonné dans un plat d'épinards, et qu'il est tombé roide mort au moment qu'on est venu l'arrêter pour

le livrer à l'ambassadeur de France. Il serait à souhaiter que tous les scélérats qui nous déshonorent dans les pays étrangers, et surtout en Hollande, eussent le même sort. Nos petits crapauds français n'iraient plus coasser dans les marais de la Belgique contre la religion et les mœurs. Il est honteux pour les Pays-Bas de servir d'égout à toutes les ordures des autres nations.

La Morlière, coquin du même ordre, auteur du prétendu roman d'*Angola*, vient d'être conduit au château de Pierre Encise. Il était le chef et le capitaine des cabales contre les pièces nouvelles ; il est prouvé qu'il avait à sa solde plus de cent cinquante conspirateurs. Il mettait tous les auteurs à contribution, et celui qui n'avait pas le moyen de lui payer le tribut qu'il exigeait pour faire réussir un ouvrage pouvait compter sur une chute inévitable. La cabale qu'il a excitée contre la comédie de Palissot a fait ouvrir les yeux sur ses menées, et lui a attiré une juste punition. On peut dire qu'en cette occasion La Morlière a joué de malheur, parce que la pièce de Palissot n'avait pas besoin d'être poussée pour choir. Les *Deux Amis*, comédie de M. Dancourt, a été représentée la semaine dernière. Elle n'a pas eu un succès heureux. Le parterre a été tumultueux et mal disposé. Les meilleures plaisanteries ont été prises en mauvaise part; mais les connaisseurs rendent justice à M. Dancourt; ils ont trouvé, dans beaucoup d'endroits, le ton comique de Molière. Malheureusement ce ton-là n'est plus celui d'aujourd'hui. Que M. Dancourt ne se décourage point, il est sûr de réussir s'il se livre à son génie.

HISTOIRE DE MADEMOISELLE PICCINELLI.

1762, 7 décembre.

Votre Excellence me demande l'histoire de mademoiselle Piccinelli : je la rapporte telle que je l'ai entendu raconter ; peut-être n'y a-t-il pas la moitié de vrai : je n'affirme rien. Voici ce que l'on dit. Une pauvre villageoise trouva un jour un enfant nouveau-né exposé au milieu d'un champ : c'était notre signora. La contadina en prit soin par charité, lui donna son lait et l'éleva du mieux qu'elle put, jusqu'à l'âge de huit à neuf ans, comme sa propre fille. Une de ces femmes qui cherchent des ressources pour leur fortune dans la jeunesse et les agréments des personnes de leur sexe, passa par hasard dans le village de la bonne nourrice, aperçut la petite, fut frappée de ses grâces naturelles, et proposa une somme assez modique pour l'acheter. Le marché fut passé. Cette troisième mère n'épargna rien pour donner à sa fille adoptive une éducation convenable aux desseins qu'elle avait sur elle ; la petite créature en profita au delà de toutes les espérances que l'on avait conçues. Déjà la matrone bâtit des projets de fortune ; elle fait recevoir son élève au spectacle, elle s'arrange pour lui procurer un protecteur opulent ; mais la nouvelle actrice, ne prenant point goût à ces dispositions, s'avisa de faire elle-même un choix qui fut contrarié. Pour avoir la paix, elle planta là sa troisième mère ; elle se mit volontairement sous la protection d'une autre plus complaisante, afin de pouvoir paraître décemment dans le monde. Celle-ci la conduisit à Paris ; mademoiselle Piccinelli, reçue aux Italiens, la renommée publie partout ses succès ; les différentes mères de la cantatrice se rendent

auprès d'elle : chacune la revendique. La première dit : « Elle est à moi ; je lui ai donné la vie. » La deuxième réplique : « Je la lui ai sauvée, je l'ai nourrie ; elle m'appartient. » La troisième : « Je l'ai achetée, je lui ai donné de l'éducation ; qui peut contester mes droits ? » La quatrième ajoute : « Elle s'est donnée librement à moi, et je travaille journellement à sa fortune, cela vaut mieux ; si quelqu'une de vous me la dispute, je lui arrache les yeux. » Notre cantatrice, pour les mettre d'accord, distribue à chacune de ces méres une égale somme d'argent. Les trois premières se retirent, et la dernière reste pour lui servir de conseil. La Piccinelli, fatiguée de ces petites tracasseries de famille, renonce à toutes les mères du monde pour se mettre sous l'autorité d'un mari ; elle choisit M. Vezian, frère d'une très-jolie fille que nous avons eue pour figurante aux Italiens, et à laquelle il doit un emploi considérable. Nouvel incident : prêt à célébrer le mariage, on découvre que mademoiselle Piccinelli n'a pas été baptisée ; on procède préliminairement à cette cérémonie : à peine est-elle achevée, que cette dernière maman, qui était présente, se précipite les larmes aux yeux dans les bras de sa fille putative, en s'écriant : « Ah ! ma pauvre enfant, te voilà dans l'état d'innocence ! Eh ! pourquoi m'a-t'on baptisée sitôt ? si l'on avait attendu jusqu'à présent, je serais, comme toi, aussi blanche que neige. Oui, messieurs, dit-elle en se tournant vers l'assemblée, c'est aujourd'hui que je la reconnais pour une brave fille ; et, si quelqu'un veut lui arracher un cheveu de la tête, il sera regardé comme un *hérèticle.* » Le lendemain est le jour de la cérémonie nuptiale ; on interroge la future : « Êtes-vous fille ? — Non, monsieur, répond la cantatrice. — Eh ! pourquoi dis-tu cela ? dit la maman en lui donnant un coup de coude. — Eh ! mais vous savez bien que j'ai eu un enfant. — Qu'est-ce

que ça fait? en es-tu moins fille pour ça? Oui, monsieur, dit-elle au prêtre en le tirant un peu à l'écart, il est vrai que cette petite malheureuse a fait un enfant : je ne sais pas comment ça s'est fait. — Comment! vous ne savez pas? Ne dites point cela si haut; prenez donc garde! — Eh ! vraiment, j'y ai pris garde aussi, car je suis une honnête femme, quoique cela ne paraisse pas ; mais faut vous dire vrai, mon cher monsieur ; il est venu un jeune homme nous voir ; je ne les ai laissés ensemble qu'un pauvre clin d'œil : je n'ai eu que le temps de descendre et monter ; ne v'là-t-il pas que le bigre d'enfant est bâclé ! Qui est-ce qui dirait ça, mon cher monsieur? mais à tous péchés miséricorde : elle est bien heureuse d'être baptisée, la coquine ! elle peut aller maintenant tête levée, et cela ne doit pas empêcher qu'elle ne soit mariée légitimement. Ainsi, vous pouvez la coucher sur votre papier de mariage en qualité de fille, ou de femme, ou de veuve, comme il vous plaira : ça n'y fait rien. » Le célébrant eut beaucoup de peine à la faire taire, et prononça le *vos conjugo* en riant sous ses doigts.

Je ne sais pas si le mari sera celui qui rira le dernier.

M. de la Popelinière est mort. Quoique fermier général, c'était un homme qui cultivait les lettres et les protégeait : il a fait plusieurs comédies qu'il n'a point rendues publiques, mais qui pourraient tenir un rang distingué sur nos théâtres. Il tenait toujours table ouverte ; ses commensaux étaient principalement des musiciens, des artistes et des auteurs. On prétend que ces derniers l'ont beaucoup aidé dans les productions de son esprit. De même, une foule de petits agréables lui ont prêté, à ce que l'on assure, des secours plus solides pour perpétuer sa postérité, ce qui a donné lieu à son épitaphe, que je rapporte ici:

Ci-gît qui pour rimer paya toujours très-bien,
C'est la coutume ;
L'ouvrage seul qui ne lui coûta rien,
C'est son posthume.

L'ABBÉ RAYNAL. — LA TÊTE A PERRUQUE. — VOISENON A L'ACADÉMIE.

1763, 5 janvier.

M. l'abbé Raynal, auteur de l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*, eut un jour une certaine velléité de remplir un fauteuil vacant à l'Académie. On lui dit qu'il fallait faire des visites, et commencer par M***. « C'est un homme d'un facile accès, monsieur l'abbé, soyez chez lui à six heures du matin, il vous entretiendra jusqu'à midi. — Ah ! tant mieux, répondit l'abbé, j'aurai donc le temps de lui parler, car j'ai beaucoup de choses à lui dire. — Lui parler! non, vraiment, cet académicien est d'une éloquence si rapide, qu'il ne laisse point de prise à la conversation ; vous en serez quitte pour des révérences. — Mais, monsieur, dit l'abbé, crache-t-il quelquefois? — Oui, c'est sa coutume après chaque période. — Eh ! je n'en demande pas davantage : s'il crache il est perdu, je l'enfile de propos en propos jusqu'à minuit, et il trouvera son homme. — Mais, monsieur l'abbé, toussez-vous quelquefois? — Oui, quand l'haleine me manque. — A merveille, vous serez bien ensemble. » L'entrevue se fait le lendemain ; l'académicien parle et crache, l'abbé saisit le moment, parle et tousse : l'un et l'autre ne s'entendent pas, tous deux s'impatientent ; leurs estomacs, plus sûrs qu'une horloge, les avertissent qu'il est tard ; ils sont obligés de se séparer par

épuisement. « Monsieur l'abbé, dit l'académicien, je vous ai peut-être fatigué, mais je vous ai dit beaucoup de choses en peu de mots. — Monsieur, tout au contraire, si vous m'eussiez donné le temps de parler, répond le premier.... — Si vous m'eussiez donné le temps de répondre, réplique le second. — Ah ! monsieur l'abbé, reprend l'académicien, la précision est mon talent, et je suis l'exemple de mes confrères. — Si cela est, repart l'abbé, je me sauve, et je renonce à l'Académie. » En effet, il a cessé de se mettre sur les rangs.

On a donné, au théâtre de Bagnolet, une parade fort plaisante, du même Collé. Elle a pour titre la *Tête à perruque*. Le sujet est tiré d'une aventure bourgeoise, arrivée réellement. Une femme coquette reçoit chez elle ses amis, ou plutôt ses amants, pendant l'absence de son mari, le président de ***. Ce ne sont tous les jours que des festins, des divertissements ou des fêtes que lui donnent à l'envi tous ses soupirants. Après plusieurs scènes qui ont rapport au sujet, et dans lesquelles le pauvre époux est toujours tourné en ridicule, la femme et ses adhérents se disposent à se mettre à table. La coquette fait une réflexion : « Messieurs, dit-elle aux convives, je pense qu'il n'est pas de la bienséance que je vous donne à souper lorsque monsieur n'y est pas. » On lui répond qu'un mari n'est ordinairement qu'un fantôme, et qu'il faut en faire la représentation. Cette idée est goûtée. On met une tête à perruque au bout d'un manche à balai, que l'on entoure d'une robe noire. Ce simulacre est posé sur un siége au milieu de la table ; chacun se place. On entend l'annonce d'un feu d'artifice ; alors tout le monde se lève et sort pour aller jouir de ce spectacle. Le mari entre, introduit par une femme de chambre qui avait voulu lui rendre suspecte la vertu de madame. Le bonhomme ne

croyait point aux mauvais rapports. « Elle a des amis! eh bien! elle cherche à s'amuser innocemment; au milieu de ses plaisirs elle s'occupe toujours de moi. Voyez comme elle cherche à se représenter mon image, à défaut de la réalité; elle veut du moins toujours avoir ma figure devant ses yeux. » Malgré cela, l'époux robin pense judicieusement qu'on ne donne pas à sa femme un feu d'artifice pour rien; il craint que l'honneur conjugal n'en soit pour les frais. Il commence à entrer en soupçons et se cache sous la robe noire qui enveloppait le manche à balai. Les convives reviennent et se livrent à toute la gaieté d'un repas agréable. On dit mille folies, on ne tarit pas sur les épigrammes dont la tête à perruque est toujours l'objet. « Est-il un mari plus complaisant? on dit des douceurs à sa femme, il ne les entend pas; on la caresse devant lui, il n'en est point ému. Voilà ce qui s'appelle jouer parfaitement le rôle d'un mari. Allons, madame, buvons à sa santé, buvons à ses bonnes qualités. » L'un boit à la complaisance du mari, l'autre à son silence; celui-ci à sa modération, ainsi du reste. La femme dit . « Messieurs, je connais ses qualités mieux que vous, et c'est à mon tour à le saluer. » Elle prend un verre, se lève, et croyant s'adresser au fantôme : « A ta santé, C... — En te remerciant, coquine! » s'écria le mari en se débarrassant de la robe. Alors, aussi courageux qu'Ulysse, qui mit en fuite tous les poursuivants de Pénélope, il chasse tous les amants de sa femme, et termine la fête par un coup de théâtre.

M. l'abbé de Voisenon a été reçu, samedi dernier, à l'Académie. Il y avait une nombreuse assemblée des mieux composée, et embellie d'une grande quantité de dames des plus distinguées qui garnissaient les tribunes et deux rangs de fauteuils dans la salle. Le discours du récipiendaire a été fort applaudi. M. le duc de Saint-Aignan y présidait

en l'absence de M. le duc de Nivernais; il a répondu très-modestement, quoique en donnant des leçons au nouvel académicien. M. Watelet a lu ensuite un chant de sa traduction de la *Jérusalem délivrée*. On y a trouvé de grandes beautés, et, s'il est en quelques endroits inférieur à son modèle, il semble l'égaler dans d'autres. On a surtout très-fort applaudi le morceau de la mort de Dudon, et c'est avec justice.

M. le cardinal de L..., en sortant de l'Académie, fit un reproche à M. l'abbé de Voisenon de ce qu'il n'avait point mis de calotte : « Monseigneur, lui répondit notre abbé, je suis sûr d'en avoir une en sortant d'ici. »

Nous avons ici une étrangère belle comme un ange, nommée madame Pater, dont l'esprit, les grâces et tous les agréments, sans en excepter aucun, font beaucoup de bruit; on a fait à son sujet l'épigramme suivante :

Pater est dans cette cité,
Spiritus je voudrais bien être,
Et, pour former la trinité,
Filius en pourrait bien naître.

Les comédiens français donnèrent, la semaine dernière, la première représentation d'une pièce en trois actes et en vers, intitulée *Dupuis et Desronais;* on en trouve l'extrait dans l'*Avant-Coureur*. J'y ajouterai seulement, sans esprit de critique, que l'on n'a pas trouvé assez d'action dans ce drame, et que la lettre n'était qu'un petit moyen; cependant, cette lettre produit une scène fort théâtrale. On reproche encore à l'auteur que son M. Clenard est un personnage purement protatique, et qu'il ne produit rien dans le reste de la pièce. Malgré ces observations, qui sont assez justes, cette comédie aura quinze représentations au moins, et je crois qu'elle en mérite davantage.

DE QUELQUES HISTOIRES.

1763, 13 octobre.

Le roi vient de défendre expressément, et sous des peines très-graves, à tous comédiens, chanteurs, danseurs et symphonistes, ses sujets, de sortir de la France sans une permission signée du premier gentilhomme de la chambre en exercice; on a écrit aux directeurs des troupes de comédiens qui sont dans le royaume, pour leur signifier les ordres de Sa Majesté. Ce qui a donné lieu à ce règlement est : 1° mademoiselle Beaupré ; 2° mademoiselle Montrose. Elle s'était engagée pour la Russie : un nommé M. Clerval, comédien de cette cour, étant venu à Paris pour faire recrue, s'était assuré de mademoiselle Montrose par un contrat bien cimenté et des avances assez considérables. Malgré toutes les précautions qu'il avait prises, on a trouvé le moyen d'annuler ledit contrat, et l'on a retenu la demoiselle. 3° C'est la désertion de quatre danseurs de la Comédie-Française, et de trois de la Comédie-Italienne, du nombre desquels est le petit Duval, que j'ai proposé plus d'une fois à Votre Excellence, et que l'on regrette beaucoup ; cette troupe fuyarde est partie en poste après le spectacle, il y a quatre jours. Dès qu'on a été informé de l'escapade, on a dépêché, pour faire arrêter ces déserteurs sur la frontière ; s'ils sont attrapés, ils seront sévèrement punis ; on a donné pour raison de ce nouveau règlement, que les personnes attachées au théâtre ayant, dans les pays étrangers, des appointements plus forts que l'on n'en donne en France, il arriverait qu'au bout de quelques années on manquerait totalement de sujets aux trois théâtres. On regarde les théâtres de province comme une pépinière pour ceux de

Paris; on veut établir ici une école tragique et comique. Lekain et Préville sont nommés pour être à la tête, et, sur leur simple exposé, on retiendra tous les sujets dont ils croiront avoir besoin; il en sera de même pour ceux qui se destinent à l'Opéra et à la Comédie-Italienne; il n'y aura donc plus de sûreté pour les engagements contractés avec les directeurs des troupes de province et des cours étrangères, à moins que l'on n'ait l'attache des personnes qui dirigent nos spectacles. Ce n'est pas tout, on donne à cette loi un effet rétroactif, et tous ceux qui se sont engagés précédemment sont dans le cas d'être retenus; l'intention, néanmoins, n'est pas de priver l'étranger des sujets tragiques, comiques et cabriolants, parce qu'on pense qu'il est de la gloire de notre nation de donner la comédie aux autres.

Les nouvelles du jour sont les histoires de voleurs. Depuis la réforme des troupes, aucun citoyen, ou regnicole, ne serait en sûreté sans l'exacte vigilance de notre police. Malgré la discipline, il arrive journellement des malheurs; tout petit politique que je suis, je crois que l'on y pourrait remédier. Il n'y a point de hameau si chétif qui ne puisse nourrir et entretenir deux hommes pour sa sûreté; les villages, quatre au moins, les bourgs davantage, et les villes beaucoup plus, proportion gardée. Par un calcul facile, il est probable qu'en France on pourrait entretenir au moins cinquante mille hommes sans qu'il en coutât une obole au roi. Il y a tant de couvents qui pourraient soutenir chacun vingt cavaliers, sans que la portion monacale en fût plus mince! Par ce moyen, les routes seraient sûres en temps de paix, et l'on aurait, en temps de guerre, cinquante mille hommes de plus, au premier coup de tambour.

Dans le seul village de Belleville, où je loue une mai-

son, à un quart de lieue de Paris, on a arrêté, au fond des carrières, seize voleurs qui s'y retiraient la nuit ; ils attaquaient en plein jour, et avaient des relations avec plusieurs garnements des villages circonvoisins. Un bourgeois de Paris, avec sa femme et sa fille, furent presque dépouillés par deux de ces scélérats ; les pauvres gens, trompés dans leur partie de plaisir, s'en retournaient tristement à Paris. Fatigués, ils entrent dans un fameux cabaret de leur connaissance, où ils demandent à se rafraîchir ; à peine les a-t-on servis, qu'il paraît deux jeunes gens. « Ah ! s'écrie le bourgeois, voilà ceux qui nous ont volés ! » Quelle est, à ces mots, la surprise du maître du cabaret, en voyant son fils et celui d'un voisin ! Malheureusement pour le père, mais heureusement pour l'humanité, il y avait à une autre table deux archers de la maréchaussée qui s'emparèrent d'abord des coupables.

Une autre histoire plus singulière, est celle d'un cul-de-jatte, mendiant, connu de tout Paris. Cet homme donnait l'eau bénite le matin à l'église de Notre-Dame, notre cathédrale, ensuite il parcourait la ville et les environs à l'aide de deux chevalets, qu'il empoignait avec beaucoup de force, de promptitude et d'habileté : ce coquin a une face de quatorze pouces au moins de circonférence ; il est gras à proportion, et, à juger par son tronçon, il aurait près de six pieds, s'il n'était pas mutilé. A son embonpoint, sa rougeur, sa vigueur, il est aisé de connaître qu'il était nourri en bonne maison, c'est-à-dire maison de chanoine ; rien ne lui manquait pour être heureux que d'être honnête homme. Il y a quelques jours que, sur la route de Saint-Denis, il demanda l'aumône à une femme qui passait ; elle lui jeta une pièce de douze sous, il la pria de la lui ramasser, attendu l'impuissance qu'il affectait. Tandis que la bonne femme se baisse, il s'approche, lui décharge un coup

de maillet sur la tête, et, voyant qu'elle n'est pas morte, lui coupe le cou, et la vole. Cette action est aperçue, on saisit le cul-de-jatte, que l'on mène en prison ; il a avoué qu'il y a vingt ans qu'il fait un pareil métier. Cet effronté maroufle en plaisante ; il dit qu'il ne peut jamais être rompu qu'à moitié, et qu'il défie le bourreau de lui casser les jambes.

J'ai annoncé à Votre Excellence la mort du poëte Roi ; cet auteur avait du talent ; mais il n'est regretté de personne. Son esprit satirique l'avait rendu odieux. Tout le monde se souvient de son *Coche*, petite pièce de vers allégorique qu'il fit contre l'Académie. Cette imprudence l'empêcha d'y être reçu. Le roi l'honora du cordon de Saint-Michel ; il en était si glorieux, qu'il allait dans toutes les promenades pour le montrer à tous ceux qu'il rencontrait. « Messieurs, messieurs, disait-il, voici le cordon de Saint-Michel ; c'est la critique de l'Académie, voici le cordon. » Quelqu'un lui répondit flegmatiquement un jour : « Monsieur Roi, ce n'est pas encore ce que vous méritez. » Je crois vous avoir dit, monseigneur, que M. de Moncrif donnait un soir des coups de bâton au poëte Roi pour le punir de certaines épigrammes ; celui-ci, qui n'était pas le plus fort, lui dit : « Ah ! Moncrif, Moncrif, mon ami, toi qui as fait l'*Histoire des Chats*, fais patte de velours. »

L'Opéra ne désemplit point depuis que l'on y entend la nouvelle haute-contre, M. le Gros ; on a fait à ce théâtre, en une représentation, 6,600 francs, indépendamment d'environ cinquante louis qui n'avaient pas encore été portés en compte. Madame de Pompadour est entièrement hors d'affaire ; elle a été samedi dernier à Versailles, où toute la cour s'est empressée de la féliciter. Nous allons être inondés de vers et de chansons pour sa convalescence. On a fait le couplet suivant, au moment de l'éclipse de soleil.

AIR : Marguerite est malade.

Pompadour est malade,
Le soleil l'est aussi ;
Ce n'est qu'une passade,
Le ciel est éclairci.
Le bon Dieu qui seconde
Nos vœux et notre amour,
Pour le bonheur du monde,
Nous a rendu le jour
Avec Pompadour.

DE QUELQUES AUTRES HISTOIRES.

1764, 17 avril.

Depuis que le bon Dieu nous a donné la paix, nous faisons la guerre aux moines. On a dejà enlevé cinq abbayes aux Bénédictins. On va achever d'expulser tous les jésuites de quelques provinces de la France, où ils croyaient se conserver. Les capucins, s'ils n'y prennent garde, se mettront aussi dans le cas de la réforme ; le flambeau de la discorde vient de se rallumer encore chez eux : il y a eu des siéges, des batailles, des prisonniers, des assassinats, des manifestes. Les frères accusent les pères d'être des libertins et des faiseurs d'enfants ; on cite, entre autres, mademoiselle Brasdefer, maîtresse d'un gardien, qui en a fourni elle seule cinq ou six à la communauté. Toute la sainte paternité passe en revue dans des mémoires que les frères ont donnés au public ; d'un autre côté, les révérends pères dévoilent toutes les petites intrigues des frères, et cette guerre capucinale est aussi amusante que scandaleuse.

Poinsinet le mystifié a fait une très-jolie comédie en un acte, intitulée le *Cercle*, représentée à la Comédie-Française avec le plus grand succès. Cette pièce est dédiée à M. Papillon de La Ferté, intendant des Menus. L'auteur y prodigue à son Mécène des louanges qui n'ont point été du goût de tout le monde ; quoique M. de La Ferté ait tous les talents nécessaires pour conduire un spectacle, et qu'il ait d'ailleurs l'esprit orné de toutes les connaissances utiles et agréables, il n'a pu parvenir à faire taire l'envie et la critique : on lui a envoyé le couplet suivant, à l'occasion de l'épître dédicatoire.

C'est à tort que chacun s'irrite
De voir encenser un butor ;
Jadis le peuple israélite
A bien adoré le veau d'or.
Un auteur fait, sans être cruche,
Un Mécène d'un La Ferté ;
C'est un sculpteur qui, d'une bûche,
Sait faire une divinité.

Ce couplet, imité d'Horace, *Olim truncus eram*, est d'autant plus dangereux qu'il est bien fait.

Le sieur d'Arnault Baculard vient de mettre au jour de l'impression un drame en vers intitulé : les *Amants malheureux* ou le *Comte de Cominges*. L'intérêt vif et pressant qui règne dans cet ouvrage fait passer le lecteur sur plusieurs négligences qui ont échappé à l'auteur. On a imprimé à la suite du drame les mémoires du comte de Cominges, qui étaient devenus rares, ce qui ne contribue pas peu à la vente du livre. Le duc de La Valière a fait une romance sur ce sujet intéressant ; et M. Dorat une héroïde qui n'est point inférieure à celles qu'il nous a déjà données. Cet auteur a coutume d'orner ses héroïdes de

jolies gravures et culs-de-lampes. C'est ce qui a donné lieu à l'épigramme suivante :

Qu'à tes vers font bien les estampes,
Les vignettes, les culs-de-lampes !
Je crois voir en toi, pauvre auteur,
Pardonne mon humeur trop franche,
Un malheureux navigateur
Qui se sauve de planche en planche.

Le buste en marbre de Crébillon, exécuté par l'ordre du roi, devait être posé dans l'église de Saint Gervais; mais le curé s'y oppose formellement, à la sollicitation de plusieurs dévotes, qui trouvent très-scandaleux que le buste d'un homme d'esprit, mort en bon chrétien, figure à côté des simulacres de MM. les marguilliers, qui n'étaient que des sots.

M....., homme distingué dans la robe, devint amoureux, ou plutôt faisait semblant de l'être, d'une femme de la première condition. Comme il courait de certains bruits sourds, peu avantageux pour lui, sur les non-valeurs des comptes qu'il pouvait rendre en amour, M..... crut qu'en liant cette intrigue il s'établirait une réputation de galanterie, avantage dont nos gens de robe sont aussi jaloux que nos petits maîtres. En conséquence du grand dessein qu'il avait formé, il ne cessait de presser la dame de répondre à ses tendres désirs. Il la suivait partout, lui parlait ouvertement de sa passion ; en un mot, il ne lui donnait pas un moment de relâche. La dame, qui ne l'aimait point, excédée de ses importunités, demanda conseil à ses amis sur la façon dont elle pourrait se débarrasser de ce fatigant personnage. On lui dit qu'il n'y avait pas de moyen plus sûr que de céder à ses sollicitations, et de lui accorder un rendez-vous. « Vous vous moquez, répliqua la dame !

c'est la chose du monde que j'ai le moins envie de faire. — Il n'y a pourtant pas d'autre secret, lui dit-on ; mettez-le en usage, et vous serez délivrée du robin, sans que votre vertu coure aucun risque. » La dame voulut bien en faire l'essai. Un jour que le sénateur, l'obsédant comme à son ordinaire, lui parlait de sa passion avec plus de vivacité, elle lui dit : « Monsieur, il me paraît que vous m'aimez sincèrement ; vos assiduités, votre constance, toutes vos actions me le prouvent ; j'aurais tort de vous résister davantage, passez dans mon boudoir. » L'homme de robe, qui ne s'attendait nullement à cette invitation, resta un moment tout interdit ; ensuite, reprenant feu, il frappa rudement le parquet de sa canne, en s'écriant : « Morbleu, madame, je saurai qui est-ce qui m'a joué ce tour-là ! adieu. » A ces mots, il sort avec fureur, et la dame ne l'a jamais revu depuis.

Le maréchal de B...., dont on connaît la capacité dans l'art militaire, dînait, il y a quelques jours, dans une maison qui rassemblait une compagnie très-nombreuse. Il y avait, parmi les convives, plusieurs officiers, entre autres quelques capitaines de son régiment. Sur la fin du repas, on vint à parler de guerre ; le maréchal cita ses opérations, et principalement une retraite qu'il avait favorisée, en soutenant l'arrière-garde, un peu maltraitée. Tout le monde l'écoutait en silence, excepté M. le chevalier de M..., qui disait indiscrètement presque à chaque mot : « Ce n'est point cela ; c'est mal vu ; je n'aurais pas fait cela. » Le général, indigné de l'audace du capitaine, demanda en lui lançant un regard foudroyant : « Monsieur, qu'auriez-vous fait vous-même à ma place? » Le capitaine sentit alors qu'il avait fait une imprudence, ou pour mieux dire une franche sottise ; mais il ne perdit point la tête : il se remit d'abord, et répondit avec assurance : « J'aurais

commencé par chasser tous les jésuites de l'Europe, et, par ce moyen-là, j'assurais nos derrières. » C'est ainsi qu'il se tira d'embarras par une présence d'esprit qui fit tourner en plaisanterie une affaire dont les conséquences auraient pu lui être funestes.

AVENTURE D'UNE FEMME ET DE SON MARI, QUI SONT TOUS DEUX ACCOUCHÉS LE MÊME MOIS.

Deux Lyonnaises, du caractère des anciennes filles de Lesbos, qui pratiquaient la morale galante de Sapho la Lesbienne, ayant conçu l'une pour l'autre dès leur enfance l'amitié la plus tendre, ou plutôt la passion la plus vive, s'étaient réciproquement juré de vivre toujours ensemble dans l'union la plus étroite, sans prendre d'engagement contraire à leur inclination mutuelle. L'une des deux s'absenta quelque temps, prit l'habit d'homme, et, sous ce travestissement, qui n'était connu que de sa bonne amie, lui fit la cour, la demanda à ses parents et l'obtint en mariage. Les voilà toutes les deux au comble de leurs désirs. Cependant, au bout de quelques mois de mariage, il y eut du refroidissement de la part de la bonne amie : elle commença à penser qu'un véritable mari pouvait avoir quelque chose de plus solide qu'un époux femelle, et que c'était une duperie de prendre l'ombre pour la réalité. Soit par un simple motif de curiosité, soit par une impulsion naturelle, elle prit enfin la résolution de se rendre aux vœux d'un jeune homme qui la courtisait. Le prétendu mari ne tarda guère à s'apercevoir de l'infidélité de sa compagne ; pour s'en venger, il fit confidence de son sexe à un autre jeune homme, lui raconta son aventure, et après l'avoir engagé au silence, en usa avec lui comme sa perfide amie en avait usé avec son favori. La nature.

rétablie dans tous ses droits, prodigua aux deux époux ses plus précieuses faveurs. Le mari et la femme accouchèrent l'un et l'autre à quinze jours de différence environ. Leur secret ayant éclaté par cette indiscrétion réciproque, ils furent arrêtés tous les deux et conduits en prison, où ils resteront jusqu'à ce que la justice ait décidé de leur sort.

M. Thierri, célèbre docteur en médecine, fut mandé pour soulager un homme travaillé d'une pituite violente dont les accès faisaient craindre à tout moment pour sa vie ; il se transporte chez le malade, lui tâte le pouls, l'interroge. Le patient ne peut répondre que par sa toux : il est saisi d'un paroxysme épouvantable ; ses efforts lui font cracher une matière verdâtre, épaisse et transparente. Le médecin la considère attentivement pendant une heure, et, voyant que le malade est en état de répondre, il lui fait de nouvelles questions. « N'avez-vous pas, monsieur, une fièvre continuelle ? — Oui, monsieur le docteur. — Avec des redoublements ? — Oui, monsieur le docteur. — Tant mieux ! et un violent mal de tête ? — Hélas ! oui, monsieur le docteur. — A merveille ! Et, quand vous toussez, un spasme universel ?... — Plaît-il ? — C'est-à-dire un mouvement convulsif dans tous les membres qui... — Oui, monsieur le docteur. — Ah ! que je suis content ! s'écrie alors le moderne Esculape, que je suis content ! l'heureuse découverte ! C'est la pituite vitrée, maladie perdue depuis plusieurs siècles, et que j'ai le bonheur de retrouver ! Rien n'égale ma joie ! — Ah ! monsieur le docteur, votre air satisfait me console ; vous trouvez donc que ma maladie est... — Mortelle ! reprend brusquement le docteur. — Mortelle ! ah ! ciel ! que dois-je donc faire ? — Votre testament, » lui dit M. Thierri pour toute consolation ; et il le quitte en répétant en lui-même le long du chemin : La pituite vitrée !

que je vais surprendre agréablement mes confrères, en leur annonçant cette heureuse nouvelle !

GOLDONI ET DU BELLOY. — FRÉRON ET FRÉTILLON.

1763, 5 mars.

Goldoni, ayant fini son engagement avec nos comédiens italiens, se préparait à retourner à Venise, quoiqu'il fût désiré en Angleterre et en Portugal ; mais, par une heureuse circonstance qui fait autant d'honneur à notre nation qu'à lui-même, on vient de le fixer en France. Il vint hier, m'annoncer, en arrivant de Versailles, qu'il avait été présenté par madame la dauphine à madame Adélaïde en qualité de maître de langue italienne. C'est une fortune considérable pour Goldoni ; personne ne la lui envie, il la mérite trop bien. Si la république de Venise perd un poëte célèbre, elle doit du moins s'en consoler par les honneurs que l'on rend à un homme qui lui a consacré si longtemps ses talents et ses veilles. Je ne saurais passer sous silence plusieurs traits qui caractérisent la bonté de notre famille royale. Goldoni, s'étant présenté à la porte de madame la dauphine, fut introduit d'abord de préférence. Il croyait que, pour parvenir jusqu'à elle, il fallait traverser une enfilade d'appartements ; il trouve, dans la première pièce, une dame qui accourt à lui d'un air riant et lui dit : « Monsieur Goldoni, soyez le bienvenu ; on dit que vous aimez la France. — Oui, madame. — Eh bien ! on veut que vous y restiez, puisque cela vous fait plaisir ; voudriez-vous montrer l'italien à madame Adélaïde ? — Ah ! madame, c'est trop... trop... — Suivez-moi, je vais vous

conduire chez elle. — Ah ! madame, croyez-vous que... — Si je crois... si je crois... Vous ne me connaissez donc pas? — Non, madame, point du tout, je n'ai pas cet honneur-là. » Alors, la dauphine fit un grand éclat de rire ; car c'était la dauphine elle-même qu'il prenait pour une simple femme de chambre. Elle lui dit : « Eh bien ! c'est une connaissance à faire, et j'espère que cette connaissance-là sera bonne pour vous et pour moi. » Ensuite, elle l'introduisit elle-même chez madame Adélaïde, qui le reçut avec une familiarité bourgeoise. « Ma sœur, je vous présente votre maître. » A ce mot, Goldoni reconnaît madame la dauphine, et le voilà confus. « Me voulez-vous bien pour votre écolière ? » lui dit madame Adélaïde. Il fit un geste de soumission qui lui tint lieu de réponse. Elle ajouta : « Voici les arrangements que je vous propose : excepté les fêtes et les dimanches, nous prendrons tous les autres jours une heure de leçon dans la matinée. Mais, non, non, pas tous les autres jours, car vous pourriez avoir des affaires à Paris ; je ne veux pas vous déranger : nous ne travaillerons que trois jours la semaine, encore, sans vous gêner; car, si vous avez quelque occupation plus sérieuse, vous serez libre de me le faire dire. Au reste, ne vous embarrassez de rien ; nous vous ferons avoir un logement ici : vous vivrez avec nous, car nous sommes de bonnes gens. »

Le dauphin parut et ne fit pas moins de caresses à Goldoni ; il lui montra plusieurs ariettes italiennes qu'il avait dans un tiroir; ensuite, il lui permit de se retirer en l'assurant de sa protection. J'entre dans ces menus détails parce que je crois qu'ils ne sont pas indifférents à ceux qui s'intéressent à un auteur que l'Italie peut se faire gloire d'avoir produit.

Ce qui suit prouvera également combien le gouvernement français protége et honore les lettres. M. du Belloy,

Parisien, 1° avocat, 2° comédien en Russie, et 3° auteur dramatique, s'est montré avec distinction dans ces trois états. Il a ouvert sa carrière théâtrale par la tragédie de *Titus,* imitée de Métastase ; quoique cet ouvrage n'ait pas eu tout le succès qu'il méritait, le public avait conçu de grandes espérances de l'auteur. L'attente est remplie ; M. du Belloy vient de donner une tragédie qui réunit non-seulement tous les suffrages nationaux, mais encore ceux des étrangers. Son drame a pour titre le *Siége de Calais ;* c'est un fait historique également célébré par les historiens de France et d'Angleterre, et dont madame de Tencin a fait un roman si bien écrit et si intéressant, qu'il est entre les mains de tout le monde. Nous avons peu d'exemples d'un succès aussi éclatant et aussi bien mérité ; l'auteur a été obligé de paraître les trois premiers jours des représentations : c'est ce qu'on n'avait encore jamais vu et ce qui fait époque. Cette tragédie a été donnée à Versailles ; le roi en a été si content, qu'il dit à M. de Laverdi : « Laverdi, je vous recommande l'auteur de la pièce. » M. du Belloy a reçu une gratification de mille écus en attendant mieux ; on a joint à cet honneur celui d'une médaille d'or représentant d'un côté le buste du roi, et, de l'autre, un Apollon qui tient un rouleau où on lit les noms de Corneille, Racine et Molière, avec cette légende : *Et qui nascentur ab illis.* Jeudi, 7 du présent mois, on donnera gratis, pour le peuple, une représentation de cette tragédie, tant on la croit propre à réveiller parmi nous les sentiments de l'amour patriotique.

Fréron s'est fait avec mademoiselle Clairon une querelle épouvantable dont je vais rapporter les suites. Votre Excellence a vu sans doute, dans un *Mercure* de cette année, une très-jolie épître en vers adressée à mademoiselle Doligni, où l'on vante beaucoup sa modestie et sa sagesse. L'au-

teur de l'*Année littéraire* ayant beaucoup applaudi, dans une de ses feuilles, à cette charmante épître, a pris occasion de faire une sortie très-vive contre l'indécence des actrices. Mademoiselle Clairon a cru se reconnaître dans le portrait; elle a couru aussitôt chez les gentilshommes de la chambre et les ministres pour leur demander justice de l'insolence de Fréron. Tous lui ont en vain représenté qu'elle ne devait pas se reconnaître dans ce portrait; elle a répondu qu'elle s'y reconnaissait très-bien, et qu'il n'y avait aucun trait qui ne la caractérisât. Elle menaça très-sérieusement de quitter le théâtre si cet outrage demeurait impuni. Dans la crainte de perdre cette célèbre actrice, on donna un ordre pour conduire Fréron au Fort-l'Évêque; mais, comme Fréron était alors travaillé de la goutte, et que d'ailleurs il n'avait point fait un crime d'État, on eut l'humanité de suspendre l'exécution de l'ordre. Fréron profita du délai pour écrire au roi Stanislas, son protecteur, qui, tout de suite, dépêcha un courrier à la reine pour lui recommander le pauvre diable. Notre bonne reine de France demanda sa grâce et l'obtint. Mais notre reine de coulisse n'en devint que plus furieuse; elle renouvela les menaces qu'elle avait faites d'abdiquer le sceptre théâtral. Enfin, on lui a fait entendre raison, en lui disant qu'elle avait eu satisfaction, du moment que l'ordre avait été donné; qu'elle devait s'en tenir là. Ainsi, cette affaire est arrangée au contentement de toutes les parties. Fréron m'avait écrit à ce sujet pour me prier de voir monseigneur le duc de Richelieu et lui faire rendre justice. Mademoiselle Clairon est apaisée, elle nous reste, et Fréron est libre. L'indignation de notre actrice contre notre faiseur de feuilles avait encore un autre motif : plusieurs des amis de mademoiselle Clairon s'étant cotisés pour lui faire frapper une médaille, on la lui envoya avec ces vers :

Pour l'inimitable Clairon,
On a frappé, dit-on, un médaillon.
Mais, quelque éclat qui l'environne,
Si beau qu'il soit, si précieux,
Il ne sera jamais aussi cher à nos yeux
Que l'est aujourd'hui sa personne.

Deux jours après, elle en reçut la parodie suivante, dont on accuse Fréron :

Pour la fameuse Frétillon,
On a frappé, dit-on, un médaillon,
Mais à quelque prix qu'on le donne,
Fût-ce pour douze sols, fût-ce même pour un,
Il ne sera jamais aussi commun
Que le fut jadis sa personne.

Cette dispute n'est point encore assoupie, et chacun prend parti pour et contre. Un des partisans de l'actrice vient de régaler tout à l'heure Fréron de cette épigramme :

Aliboron, de la goutte attaqué,
Se confessait, croyant sa fin prochaine,
Et détaillait, de remords provoqué,
De ses méfaits une liste assez pleine.
Naïvement chacun était marqué,
Basse impudence et noire hypocrisie,
Stupide orgueil, mensonge, ivrognerie;
Il ne croyait en oublier aucun.
Le confesseur dit : — Vous en passez un !
— Un, non, pardieu, j'en dis assez, je pense.
— Eh ! mon ami, le péché d'ignorance !

PETITES CURIOSITÉS.

1770, 30 mars.

M. de Lauraguais s'étant trouvé dans un des guichets du Louvre, où il y avait alors beaucoup d'embarras, entendit les cris d'une femme qui partaient d'une voiture qui arrivait en face la sienne. Il baisse sa glace, avance la tête, et prête l'oreille : il aperçoit madame de ***, qui lui dit : « Il est bien étonnant que M. de Lauraguais, qui est si poli pour les dames, ne fasse pas attention à moi. — Ah! madame! s'écria M. de Lauraguais, eh ! vous n'aviez qu'à vous montrer d'abord; moi, mon cocher, mes chevaux, nous aurions reculé jusqu'au fond de la rivière. »

M. l'évêque de Tarbes, prélat respectable et très-rigoriste, mais dont on vante avec raison les sentiments d'humanité, rencontra. en revenant de Versailles à Paris, une voiture brisée, et de laquelle sortit une dame mise très-élégamment, mais cependant avec modestie. Une thérèse, un grand mouchoir blanc passé en sautoir, firent concevoir au bon pasteur que c'était une personne honnête. Il lui demande où elle allait. « A Paris, chez M. Beudet. — J'y vais aussi, madame; acceptez ma voiture, nous irons ensemble.» Ils traversent une partie des boulevards. Le public est étonné de voir M. l'évêque avec cette dame; le saint homme croit que cet étonnement est l'effet du respect que l'on a pour elle. Ils descendent chez M. Beudet, et M. Beudet, après l'accueil qu'il devait au prélat, dit à la dame qui l'accompagnait : « Eh bien ! Gourdan, as-tu du nouveau ? Tes filles sont-elles jolies ? » A ce propos si leste, le saint évêque fut confondu; car cette dame Gourdan a pris le fonds de madame Pàris. Si Votre Excellence n'a pas connu

cette femme célèbre, je lui en fais mon compliment. Je laisse à juger de la surprise du grave personnage qui présentait madame Gourdan, laquelle n'est point parente du feu père Gourdan, janséniste, qui disait des messes au Saint-Esprit pour faire retrouver les choses perdues, quoique madame Gourdan se soit appliquée aussi, de son côté, à ce même emploi.

Le samedi 10 février, à une représentation du *Déserteur*, où il y avait beaucoup de monde, il y eut un événement remarquable. Lorsque la pièce était prête à finir, on entendit dans les corridors un cliquetis d'épées; en même temps plusieurs voix crièrent : A la garde! au feu! L'alarme se répand aussitôt dans toute la salle ; une femme, qui était aux troisièmes loges, saisie d'épouvante, laissa tomber son mantelet sur l'amphithéâtre. On crut qu'elle s'était précipitée elle-même, pour éviter la flamme, qui n'existait point; car, n'en déplaise à l'auteur du *Journal encyclopédique*, qui prétend que le feu avait pris à une toile, il n'y avait aucune apparence de feu; mais chacun voulait se persuader qu'il y avait effectivement un incendie, ce qui occasionna une confusion générale. Le fait est que plusieurs filous, venus de Lyon, avaient donné lieu à ce désordre pour exercer leurs talents; en effet, ils firent, dans cette bagarre, une récolte prodigieuse de montres, de tabatières et de bijoux de toute espèce. Il y a eu trente-sept dépositions de vols.

M. Caron de Beaumarchais a donné, sur le théâtre de la Comédie-Française, une pièce intitulée les *Deux Amis*, qui n'a eu qu'un succès médiocre. M. Caron, dans le temps qu'on jouait son drame aux Français, fut un jour à l'Opéra, et parut surpris d'y voir si peu de monde. « Comment, disait-il, une nouvelle salle si brillante, un opéra si charmant, n'attirent personne! » Mademoiselle Arnould,

qui entendait ses exclamations, dit à quelqu'un qui était à côté d'elle : « Si nous n'avons pas de monde, il faut espérer que les amis de M. Beaumarchais nous en amèneront. » Ce qui faisait une allusion maligne à la comédie des *Deux Amis*. Ce propos fut rapporté à M. de Beaumarchais, qui, rencontrant quelques jours après mademoiselle Arnould au Palais-Royal, lui en fit des reproches en lui demandant pourquoi elle critiquait son ouvrage. « Qu'y trouvez-vous donc, mademoiselle? — Oh! rien, monsieur, » lui répliqua-t-elle en lui tournant le dos. Cette épigramme est plus piquante que la première.

M. Billard, caissier de la poste, homme très-dévot et d'une vie exemplaire, n'a pas laissé que de faire une petite manœuvre qui l'a contraint à une banqueroute considérable; il a été arrêté. Quelques-uns de ses adhérents, pour éviter l'embarras de rendre leurs comptes et tous les petits détails minutieux, se sont avisés de se pendre, de se noyer ou de se jeter par la fenêtre.

M. l'abbé Griselle, directeur spirituel de M. Billard, dépositaire des secrets de sa conscience, et sans doute de quelque chose de plus, vient d'être arrêté aussi. Cet abbé Griselle était confesseur de monseigneur notre archevêque; et monseigneur, aussitôt qu'il eut appris sa détention, courut demander au roi son élargissement. Sa Majesté lui répondit : « Je suis bien fâché, mon cousin, de ne pouvoir pas vous accorder ce que vous demandez; car M. l'abbé Griselle est à la Bastille par ordre du roi. »

M. de Voltaire, qui aime à faire parler de lui, et dont tout le monde parlera toujours avec plaisir, vient de donner une nouvelle scène au public; il s'est fait capucin, ou du moins s'est déclaré père temporel et spirituel des capucins.

Votre Excellence, pendant son dernier séjour à Paris, a

peut-être entendu parler de M. Goy, admis dans les plus grandes maisons et connu particulièrement sous le nom de milord Ghors. Comme il a passé nombre d'années en Angleterre, il en possède la langue aussi bien que les Anglais; même son plaisir est de persifler ceux qui ne le connaissent point. Tantôt il s'annonce pour un négociant de Londres, tantôt pour un milord, etc.; et, comme il a beaucoup d'esprit, on le croit aisément ce qu'il veut paraître.

Madame Luchet avait un jour à sa table madame de Crussol. La conversation tomba sur M. Goy et ses mystifications. « Oh! je n'en serais pas la dupe, dit madame de Crussol. — Je parie que si, répond madame Luchet; prenons un jour pour dîner avec lui. » Le jour est indiqué; on s'y trouve. Il y avait grande compagnie; M. Goy était déjà arrivé, sous le nom d'un médecin hollandais. La maîtresse de la maison s'informait de temps en temps si milord Ghors était venu. Point de nouvelle; enfin, on apprend, par une lettre, qu'il lui est impossible de venir : on se met à table. Le faux médecin hollandais est placé à côté de madame de Crussol; il gagne sa confiance; elle le consulte légèrement sur plusieurs choses, auxquelles il répond d'une façon satisfaisante. Elle le prie de passer dans une pièce voisine pour achever de le consulter. Là, le prétendu médecin l'interroge plus exactement; et, comme le droit des docteurs en médecine est de visiter au doigt et à l'œil, il s'acquitta de la fonction. On dit même qu'il poussa plus loin ses recherches; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elle lui fit des aveux qu'on ne peut faire qu'à un médecin ou à un confesseur. La plaisanterie allait assez bien jusque-là ; mais M. Goy, en revenant joindre la compagnie, déclara imprudemment tout ce qui s'était passé. Madame de Crussol, outrée d'avoir été trompée si cruellement, en porta ses plaintes. Goy fut mis en prison, et n'en sortit qu'à la réquisition

de la personne qu'il avait offensée, dame respectable par sa naissance.

Le curé de Saint-Jacques de la Boucherie a eu l'imprudence de cautionner un de ses amis pour la somme de 2,000 livres. Cet ami a fait banqueroute. Le curé devait payer, comme de raison ; mais il est disparu, et, depuis près de trois mois qu'on en fait des recherches, on n'en a pas encore eu de nouvelles.

On dit que, dans une ville de Bretagne, les religieux de l'ordre de Saint-Dominique ont pris querelle entre eux, se sont battus et se sont poursuivis jusque dans la place publique à coups de bâtons.

Le capucin qui a assassiné le père gardien de son couvent a été arrêté ; mais on l'a soustrait à la justice séculière. Toutes ces aventures monacales, très-scandaleuses, ont beaucoup fait tomber le crédit de ces messieurs, jusque parmi le menu peuple.

M. de La Harpe vient de faire imprimer un ouvrage dramatique qui a pour titre *Mélanie,* et que j'ai l'honneur de vous envoyer, parce que cette pièce mérite, à beaucoup d'égards, d'être lue. M. de Choiseul, à qui elle est dédiée, a donné 1,000 écus à l'auteur pour la faire imprimer ; plusieurs personnes disent afin qu'il ne la fît point imprimer ; ce drame n'a pas réuni tous les suffrages. Votre Excellence en jugera. Voici les vers qu'un homme d'esprit a faits à ce sujet : on les attribue à M. Dorat.

Pour la sixième fois, en pleurant Mélanie,
Mon admiration se mêle à ma douleur :
Ton drame si touchant, tes vers pleins d'harmonie,
Retentissent encor dans le fond de mon cœur.

Poursuis ta brillante carrière :
Appelé par la gloire, on t'y verra voler.

Tu nous consoleras quelque jour de Voltaire,
Si quelqu'un toutefois peut nous en consoler.

Un satirique a parodié ces vers doucereux en se servant des mêmes rimes.

J'ai lu plus d'une fois ta triste Mélanie,
Et je n'ai ressenti ni trouble ni douleur :
De tes vers si corrects la pesante harmonie
A frappé mon oreille et non touché mon cœur.
En vain tu poursuis ta carrière :
Sans ailes à la gloire on ne peut pas voler.
Nous pleurerons longtemps la perte de Voltaire,
S'il ne reste que toi pour nous en consoler.

L'AMOUR VENGÉ.

20 février.

J'envoie à Votre Excellence l'ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui proposer pour les fêtes qui vont avoir lieu à l'occasion du mariage de l'archiduchesse. J'appréhende que mes médiocres talents n'aient point servi mon zèle, et ce n'est qu'en tremblant que j'expose cette faible production à vos lumières.

J'avais choisi un sujet qui prêtait beaucoup au spectacle ; mais je me suis aperçu, en le travaillant, qu'il était plus propre à satisfaire les yeux que l'esprit ; qu'il n'y avait pas cette unité ni cette chaleur d'intérêt qui doivent nécessairement attacher, et que le succès dépendait des accessoires. Je ne connaissais point les acteurs qui pouvaient rendre mon ouvrage ; il en fallait beaucoup pour l'exécuter. Ces raisons m'ont fait abandonner l'entreprise.

Voici quel était mon sujet. J'intitulais ma pièce les *Albane, ou l'Amour vengé.* Votre Excellence connaît les quatre tableaux de l'Albane, le peintre des Grâces. Le premier représente les Amours endormis ; les nymphes de Diane leur coupent les ailes et brisent leurs armes.

Le deuxième, Vénus à sa toilette ; le troisième, les Amours forgerons. Je ne me servais pas du quatrième ; j'y suppléais par une autre idée plus analogue à mon sujet. Ces différents tableaux me fournissaient quatre entrées de ballets, que je remplissais de la manière suivante :

Première entrée. — Le théâtre représente la forêt de Diane. Cette déesse appelle les nymphes pour la chasse ; elles se rassemblent au bruit des cors, et suivent la déesse.

Scène II. — Endymion sort d'un taillis où il s'était caché pour admirer Diane : il n'ose s'offrir à ses regards ; il gémit de ressentir pour elle une passion que le respect doit étouffer.

Scène III. — L'Amour paraît, et dit à Endymion qu'il l'a choisi pour remplir sa vengeance ; qu'il veut humilier Diane en la rendant amoureuse d'un mortel. Il fait retirer Endymion, cache son arc et son carquois sous des fleurs, et s'éloigne à la vue de deux nymphes.

Scène IV. — Ces deux nymphes sont les compagnes les plus chéries de la déesse ; elles se reprochent de n'avoir pas été les premières à la suivre. Comme elles se disposent à partir, elles entendent des cris, elles voient un enfant poursuivi par un serpent. Cet enfant est l'Amour ; il implore le secours des nymphes pour le délivrer du serpent, qui continue de le poursuivre. Les nymphes combattent le serpent, qui s'entortille autour d'un arbre et cherche à s'élancer sur l'une et sur l'autre. Il tombe percé de coups, et expire. L'Amour remercie les nymphes sans se faire connaître ; elles lui conseillent de s'éloigner au plus tôt de la

forêt de Diane, dans la crainte que cette déesse ne le punisse, quoique enfant, d'avoir osé venir sans son ordre dans les lieux qu'elle habite. L'Amour répond qu'il est accablé de fatigue et de sommeil ; les nymphes le font cacher dans une touffe de fleurs.

Diane vient chercher les nymphes ; leur émotion les trahit ; elles sont contraintes d'avouer qu'elles ont donné asile à un enfant qu'un serpent était près de dévorer. La déesse soupçonne que cet enfant est l'Amour ; elle écarte les fleurs qui le couvrent ; elle le voit endormi ; elle lui coupe les ailes, tandis que les nymphes brisent son arc et ses flèches qu'elles ont trouvés. L'Amour se réveille : Diane l'insulte, appelle toutes ses nymphes pour se réjouir de l'avantage qu'elle vient de remporter sur son ennemi. L'Amour sort accablé de douleur.

Deuxième entrée. — Le théâtre représente un endroit délicieux des jardins de Cythère. Un pavillon à jour, d'ordre corinthien, s'élève au milieu d'un étang couvert de cygnes et de petites barques dorées ornées de fleurs et de banderoles ; des Amours les conduisent. Un autre Amour, en planant dans l'air, fait boire les colombes de Vénus dans des coquilles de lapis, où tombe, par cascade, une eau pure de deux urnes soutenues par des figures de naïades placées sur les côtés du pavillon. Vénus est au milieu, devant sa toilette : une Grâce lui présente un miroir, une autre orne sa chevelure ; la troisième noue les rubans de ses brodequins. Les Jeux, les Plaisirs, chantent et dansent sur le devant du théâtre pour célébrer la puissance et les charmes de la déesse de Cythère.

L'Amour interrompt cette fête par ses sanglots ; il ne peut voler dans les bras de sa mère. Vénus entre dans une barque pour venir à lui. L'Amour lui raconte l'outrage que Diane lui a fait ; Vénus le console, et lui promet ven-

geance. « Tes ailes vont bientôt renaître aux feux de mes soupirs, lui dit-elle, et tu forgeras toi-même de nouveaux traits dans les antres de Lemnos. » Elle ordonne aux Plaisirs de continuer la fête pour achever de dissiper les chagrins de son fils ; ensuite elle monte avec lui dans son char attelé de colombes, en commandant aux Amours de les suivre.

Troisième entrée. — Le théâtre représente les antres de Lemnos ; les forges sont embrasées : on voit l'action de la flamme ; d'un côté, elle s'élève en tourbillons, de l'autre elle se répand en étincelles brillantes. On voit çà et là des monceaux d'armes, ouvrages des Cyclopes. Brontès forge des foudres pour Jupiter ; Stérops et ses compagnons, des glaives pour Mars ; ce dieu les anime. Le bruit des marteaux s'unit à une symphonie caractérisée. Des sons plus doux annoncent le dieu des Amours ; il ordonne aux Cyclopes de suspendre leurs travaux ; Mars leur commande de les continuer. Querelle de l'Amour et de Mars ; ils en viennent au combat : le dieu de la guerre est terrassé par l'Amour au moment que Vénus paraît. Cette déesse promet de répondre aux désirs de Mars, s'il veut être favorable à son fils. Mars se retire plein d'espoir. Les Cyclopes font encore résistance ; les Amours leur arrachent leurs marteaux, et les chassent. Cette action peut produire un ballet singulier et neuf au théâtre. Je ne crois pas qu'on ait fait encore usage de cette idée. Les Amours s'emparent des forges : les uns excitent le feu, d'autres frappent sur les enclumes ; ceux-ci aiguisent des traits, ceux-là les éprouvent sur un cœur qui leur sert de but, sur le bouclier de Mars. Ils prennent Vénus pour juge de leur adresse ; tous se préparent à la vengeance.

Quatrième entrée. — Le théâtre représente un autre endroit de la forêt de Diane. On voit, par un percé, une

partie du mont Athos et l'horizon. Diane entre en se plaignant que l'Amour, en traversant les airs, lui a lancé un trait cruel. Pour s'en venger, elle le brave de nouveau; elle jure par le Styx d'immoler tous les mortels qui auront l'audace d'approcher de son asile. On vient lui annoncer que l'on a arrêté un berger téméraire que l'on a trouvé caché dans la forêt. Diane ordonne qu'il lui soit amené. On lui présente Endymion. Au moment qu'elle veut le frapper de son dard, elle s'attendrit; l'Amour paraît et les unit. Les Heures viennent inviter Diane à commencer sa carrière. La Nuit lui présente son flambeau; l'Amour dit que le sien suffit pour éclairer l'univers, et qu'il va conduire le char de la Lune, tandis que les Plaisirs vont célébrer l'union d'Endymion et de Diane. Les faunes, les sylvains, s'unissent aux nymphes, et terminent la pièce.

L'hôtel de la Comédie-Italienne, rue Monconseil, ayant besoin de réparation, les comédiens se sont établis aux boulevards, et représentent sur le théâtre où le sieur Fourré fit voir, l'année dernière, la *Descente de Junon aux Enfers*. Ils y débutèrent, le 4 mai, par les *Talents à la mode*, suivis de la *Soirée des Boulevards*, ambigu composé de chants, de danses et de scènes. La demoiselle Catinon * a prononcé un compliment que l'on a applaudi. Les scènes nouvelles qui sont ajoutées à la *Soirée des Boulevards* ont fait beaucoup de plaisir, et surtout la dernière. Comme ces augmentations ne sont point imprimées, je joins à cette lettre les deux principales scènes, et une fable qui faisait partie du compliment.

* Mademoiselle Foulquier, dite *Catinon*, depuis madame Rivière, était une des actrices les plus goûtées du public, par la décence de son maintien et les grâces naturelles de sa déclamation; elle joignait à ce talent celui de la danse, qu'elle possédait à un degré supérieur.

(Extrait du *Recueil des Anecdotes dramatiques*.)

« Messieurs,

« Nous ne pouvons mieux vous prouver notre ardeur pour vous plaire qu'en rouvrant notre théâtre par une nouveauté. Puisse-t-elle être digne de votre indulgence ! Vous êtes accoutumés, messieurs, à ne pas nous juger avec sévérité ; vous exigez moins de nous que du théâtre de la Nation, et vous en exigez plus que des théâtres de société, où les auteurs et les acteurs sont toujours accueillis; on leur sait gré avec raison de ce qu'ils veulent bien associer leurs amusements avec la bienveillance de leurs amis, et de ce qu'ils tirent parti de leur loisir même pour en offrir un hommage aux talents.

« Vous nous demandez un peu davantage, vous vous servez de vos lumières pour nous empêcher de nous négliger trop, vous vous servez de vos bontés pour nous encourager.

« C'est ainsi que vous réussissez à former des auteurs, et qu'en vous prêtant à la faiblesse de leurs premiers essais, vous leur donnez des forces pour s'élever un jour.

« Permettez-moi, messieurs, de vous réciter une fable qui me paraît avoir assez de rapport au sujet. »

FABLE.

Le maître d'un jardin, riche propriétaire,
N'épargnait rien pour satisfaire
Et son goût et ses yeux.
Dans une serre chaude, un jardinier coûteux
Dérangeait les saisons et changeait la nature ;
Corrigeait l'air, ou sec, ou pluvieux,
Et fixait le degré de sa température.
Tous les fruits sentaient l'eau ; l'on en faisait des dons ;
Comme ils ne coûtaient rien, on les trouvait fort bons.
A côté de cet homme riche
Était un pauvre marager,

Qui ne possédait qu'un verger
Qu'il ne laissait jamais en friche.
Les arbres exposés aux injures de l'air,
Tous leurs fruits dépendaient des rigueurs de l'hiver ;
Si le printemps n'avait que de douces haleines,
La fleur en se nouant devenait un bouton.
Si les vents orageux trahissaient la saison,
La fleur tombait, l'homme perdait ses peines.
Cet apologue offre la vérité.

Le possesseur dans l'opulence
Peint, en donnant ses fruits en abondance,
Un auteur de société ;
On en exalte l'excellence.
Mais un auteur public est un arbre en plein vent ;
Et vous êtes, messieurs, les maîtres des orages.
Hélas ! dès le premier, l'arbre périt souvent.
Lorsque vous accordez l'honneur de vos suffrages,
Il éprouve aussitôt les douceurs du printemps.
Vos applaudissements des zéphyrs sont l'image,
Et ses premières fleurs, dont il vous fait l'hommage,
Deviennent quelquefois des fruits avec le temps.

Le sieur Fracansal a débuté par le rôle d'Arlequin, dans les *Jeux d'Amour et du Hasard ;* cet acteur joue avec intelligence, mais froidement pour un Arlequin ; il n'a pas été goûté.

La demoiselle Rosalie Lafond, jeune actrice de province, a débuté au même théâtre dans les *Ensorcelés,* petite pièce mêlée d'ariettes et de vaudevilles ; elle y jouait le rôle de Jeannette. Cette actrice est d'une figure charmante; elle n'a pas plus de quinze ans ; elle annonce des talents, mais elle a encore beaucoup à travailler.

SUR L'INCENDIE DE L'OPÉRA.

8 avril.

C'est un grand événement que j'annonce à Votre Excellence; le 6 de ce mois, à onze heures du matin, le feu a pris dans la salle de l'Opéra; et, malgré les secours les plus prompts, en moins d'une heure elle a été réduite en cendres; le feu s'était communiqué à l'aile droite du Palais-Royal; il gagnait la chambre des archives de la maison d'Orléans; au moyen d'une coupure faite à propos, on a eu le temps de sauver les papiers; mais, d'un autre côté, l'incendie lançait des tourbillons de flammes qui semblaient menacer tout le reste de l'édifice; on a fait de nouvelles coupures qui heureusement ont arrêté le progrès du feu; un bon tiers du palais a été dévoré; s'il n'y avait que l'Opéra, on pourrait dire tant pis, tant mieux; on lui avait toujours prédit qu'il mourrait de froid, voilà comme il ne faut point croire aux astrologues, il est mort de chaud. C'est un mal pour un bien, depuis longtemps on avait formé le projet de construire une nouvelle salle d'Opéra qui fût digne de la nation, des intérêts particuliers en empêchaient; ils sont enfin détruits, et le projet que l'on remet sur le tapis va s'effectuer dans peu.

On parle d'abattre une partie de la rue Saint-Nicaise pour ce nouvel établissement. M. Soufflot, architecte du roi, sera chargé de l'entreprise; on dit qu'il a déjà présenté des dessins et des devis qui ont été acceptés. En attendant l'exécution, l'Opéra va jouer sur le théâtre de la Comédie-Italienne les mardi et vendredi; tout bien considéré, ce funeste accident sera très-avantageux pour les directeurs actuels de l'Opéra. MM. Rebel et Francœur au-

ront grand soin de faire valoir leurs pertes, qu'ils feront monter sans doute à plus de deux millions. Si notre bon roi les indemnise d'un quart, ils y gagneront encore plus de moitié, mais nous y gagnerons encore davantage ; nous n'aurons plus de ces vieux habits que l'on renouvelait tous les ans, en les surchargeant d'oripeaux ; de ces antiques décorations que l'on rebarbouillait périodiquement, ni de ces vieilles machines qui montraient toujours la corde ; nous espérons du neuf. Ah ! si cela pouvait s'étendre jusqu'aux actrices ! Plût à Dieu que l'incendie, parvenu jusqu'à l'entrepôt de l'Opéra, eût encore consumé toute la bibliothèque de notre musique française !

On est toujours curieux de savoir comment le feu a pris quelque part, et on ne sait jamais la chose au vrai. Les uns disent, au sujet de l'embrasement de l'Opéra, qu'un peintre qui employait des couleurs au vernis en avait laissé tomber sur un réchaud de braise ; d'autres disent qu'un garçon machiniste, sous-concierge, en faisant sa ronde dans les loges des demoiselles, approcha malheureusement sa chandelle du cotillon d'une danseuse, objet combustible qui s'enflamma tout à coup. L'opinion la plus commune est que les directeurs de l'Opéra ont mis le feu eux-mêmes pour payer leurs dettes. Plaisanterie à part, on ne sait point quelle est la cause de ce triste événement ; on sait seulement que des ouvriers, s'étant aperçus que le feu était dans la salle, avaient cru pouvoir l'éteindre eux-mêmes sans appeler de secours étrangers, et que, se trouvant suffoqués par la fumée, ils avaient ouvert les portes et les fenêtres, et qu'alors il se fit une espèce d'explosion par l'air extérieur, qui poussa la flamme de toutes parts : ils n'eurent que le temps de se sauver.

Le jardin du Palais-Royal, le rendez-vous journalier de tous nos agréables, tant mâles que femelles, se trouvait

alors rempli; on ferma les portes et toutes les issues: chacun fut obligé de travailler. Plus de cinq cents personnes formaient une chaîne pour donner les seaux de main en main. On avait rangé les dames d'un côté : elles ne portaient que les seaux vides. On puisait au grand bassin, et, lorsqu'ils étaient remplis, les hommes les faisaient parvenir de main en main jusqu'aux pompes. Ce spectacle de nos petits-maîtres et de nos petites-maîtresses, contraints d'aider, aurait été, pour un observateur, un tableau comique dans toute autre occasion qui n'aurait pas intéressé l'humanité.

Le duc de Chartres fut le premier qui donna l'exemple ; il puisait lui-même, et, malgré la faiblesse de son âge, il travailla pendant deux heures : tout le monde s'empressa à l'imiter *. On dit qu'il est péri quinze personnes dans cet affreux désastre; cela n'est pas vrai : nous en sommes quittes pour un récollet et un capucin : encore ce dernier, qui tomba dans les flammes au moment que le grand escalier s'écroula, eut-il le bonheur d'être sauvé, quoique à demi brûlé. Au moment que j'écris à Votre Excellence, le feu n'est pas encore éteint, mais il n'y a plus de danger. Tirons le rideau sur des objets aussi tristes, et passons à d'autres. Voici les changements que l'on vient de faire, tant au Théâtre-Français qu'au Théâtre-Italien.

Mesdemoiselles Gaussin, Dangeville et M. Dangeville, retirés ; mademoiselle Dubois augmentée d'un quart de part, ainsi que mademoiselle Beaumenard. On croit que le petit

(1) Cette bonne action du jeune prince a été récompensée par les vers suivants, qui circulent aujourd'hui :

Ah ! que l'exemple a sur nous de pouvoir ;
Je parle à tous tant que nous sommes,
D'imiter ce qu'on aime on se fait un devoir ;
Les grands princes font les grands hommes !

Bouvette ne restera pas; la Comédie-Française n'est point son cadre : c'est une marionnette sur un grand piédestal. Cependant cet acteur a beaucoup de naturel et de talent : le projet est de l'envoyer à la Comédie-Italienne. Nous aurons beaucoup de débutantes pour les rôles de mesdemoiselles Gaussin et Dangeville : on en compte sept ou huit; nous serons bien heureux si nous en trouvons une passable.

SUR L'INCENDIE DE L'OPÉRA.

10 avril.

Voici un détail plus circonstancié de l'incendie de l'Opéra : il est exact et véritable. Le feu n'a point commencé par la salle du spectacle, mais par une petite chambre dépendante des appartements qu'occupait M. de Montausier, gouverneur du Palais-Royal; c'était un petit cabinet de sa femme où il y avait un poêle; le tuyau rendait dans une cheminée qui touchait à la loge où les danseuses subalternes de l'Opéra avaient coutume de s'habiller. Une boiserie qui masquait la cheminée du côté de cette loge avait empêché de remarquer des lézardes; on avait un peu trop poussé le poêle : le tuyau, engorgé, creva, mit le feu à celui de la cheminée. La flamme qui passait par les fentes attaqua la menuiserie, qui prit d'abord comme une allumette. Il n'y avait aucun peintre, aucun ouvrier, aucun garçon de théâtre; le concierge lui-même était sorti. Un seul chanteur de l'Opéra, nouveau sujet, qui était monté dans ce moment-là sur le théâtre pour essayer l'étendue de sa voix, s'aperçut du feu; il appela du secours en se

sauvant ; mais, avant que le secours fût arrivé, tout était déjà consumé. Que l'on me permette de dire que notre police, toujours si attentive d'ailleurs, manque quelquefois de vigilance, surtout en cas semblable. Lorsque le feu prend quelque part, il faut avoir une permission pour l'éteindre, il faut courir la demander au lieutenant de police, au prévôt des marchands, chez celui-ci, chez celui-là, chez Caïphe, chez Pilate. On donne l'ordre : il faut mettre les pompes en état ; quand elles arrivent, il n'est plus temps, tout est brûlé. Tous les spectateurs ont remarqué ici l'intrépidité de deux pompiers; la hache d'une main et le tuyau de la pompe de l'autre, ils se sont fait voir au milieu des flammes : ils s'aidaient mutuellement dans leur travail. Le feu prend à l'habit de l'un, son camarade l'éteint par un jet d'eau qu'il dirige ; il en reçoit le même service, et c'est peut-être à ces deux hommes que l'on doit la conservation du reste du Palais-Royal.

Il est à présent question de savoir où l'on rétablira l'Opéra et ce que deviendront les acteurs pendant la vacance.

Il y a à ce sujet plusieurs conjectures qui font l'occupation de nos nouvellistes ; mais voici ce qui est enfin décidé, je le sais de bonne part, et M. le duc de Duras, gentilhomme de la chambre à présent en exercice, me l'a confirmé. Il ne s'agit plus des représentations de l'Opéra sur le Théâtre-Italien ! les architectes du roi ont fait une nouvelle visite à la salle des machines, aux Tuileries ; on a pris de justes mesures ; il se trouve que le lieu de la scène, c'est-à-dire tout ce qui comprend le théâtre, a vingt-quatre pieds de plus que toute l'étendue de l'opéra brûlé, en laissant en arrière galeries et gradins. On commencera au *proscenium* à former un amphithéâtre couronné de loges, et ce qui restera sera plus vaste et plus commode, tant pour les spectateurs que pour les acteurs. On a objecté que la

salle n'était point sonore; on a répliqué que l'on pouvait remédier à ce défaut par le moyen des plafonds. La réplique est juste, j'en ai fait l'expérience; j'ai corrigé le même défaut qui se trouvait dans la salle de Bruxelles.

Le roi donne quatre-vingt mille francs pour l'exécution de ce projet; il a déclaré qu'il payerait les appointements de toutes les personnes attachées à l'Opéra jusqu'au moment où les directeurs entreraient en jouissance. On présume qu'il y aura une vacance de quatre mois; pendant ce temps, il ne sera permis à aucun acteur, danseur, ouvrier, dépendant de l'Académie de musique, de s'éloigner sans une permission expresse.

On se proposait de construire une nouvelle salle pour l'Opéra au Carrousel; mais le duc d'Orléans a obtenu qu'elle serait rebâtie dans son enceinte. A cet effet, pour donner plus d'extension, on jettera bas une grande partie des maisons de la rue des Bons-Enfants, et l'on procurera des issues pour la commodité du public, tant dans l'intérieur du palais qu'extérieurement. La ville de Paris se chargera des frais de construction. C'est M. Moreau, architecte de ladite ville, qui sera chargé de l'exécution, et non M. Bontemps, architecte du duc d'Orléans.

DEUX DES QUARANTE.

1770, 10 juin.

La mort, qui ne respecte point l'immortalité dont s'honore l'Académie française, ne respecte pas plus aujourd'hui ses membres que leurs ouvrages; voilà deux acadé-

miciens qu'elle vient de frapper consécutivement : l'abbé Trublet, qui compilait, compilait, compilait, et M. le duc de Villars. Celui-ci n'avait que son rang pour tout mérite académique ; on lui a fait l'épitaphe suivante : ***Ci-gît l'ami des hommes.*** Pour entendre le sens de cette épitaphe, il faut savoir qu'autant M. le maréchal, son père, était bon physicien, autant M. le duc, son fils, avait le goût antiphysique. On rapporte à son sujet les traits suivants. Le maréchal écrivit à sa femme : « Je me propose de livrer bataille aux ennemis ; envoyez-moi mon fils, je serai bien aise qu'il vienne. » On fait partir le jeune Villars, qui ne se rend pas au jour indiqué, parce qu'il avait peur de la guerre. Le maréchal, furieux, récrit à sa femme : « Je vous avais priée de m'envoyer mon fils, vous m'avez envoyé le vôtre. »

Un jour ce même duc, dans l'orchestre de la Comédie-Française, vêtu d'un brillant habit, en étala une des basques sur un officier qui était à côté de lui ; cet officier le repoussa par trois fois sans aucun ménagement. Le duc, piqué de ce mépris, lui dit : « Apparemment, monsieur, que vous ne me connaissez point? — Non, monsieur, lui répondit l'officier ; mais j'ai eu l'honneur de connaître beaucoup M. votre père, qui était un brave homme et un de nos plus grands généraux. » Au demeurant, M. le duc de Villars est regretté dans son gouvernement, où il faisait de grandes charités.

On voulait engager M. Piron à contribuer, ainsi que les gens de lettres, aux frais de la statue que l'on se propose d'ériger à M. de Voltaire. M. Piron a répondu : « Je ne donnerai pas un sou pour la souscription, mais je me charge de l'inscription. Malgré la vénération que tout le monde a pour les talents de M. de Voltaire, on peut s'attendre que l'inscription que M. Piron lui promet ne sera pas fade.

M. Boucher, premier peintre du roi, est mort ces jours derniers, regretté de tous les artistes. Son cabinet, estimé 100,000 écus, sera vendu à la fin de l'automne. Si Votre Excellence s'intéresse à cette vente pour elle, ou pour ses amis, j'enverrai le catalogue imprimé ou manuscrit. Il y aurait encore beaucoup d'autres nouvelles à rapporter; mais, comme cette lettre deviendrait trop volumineuse, je les réserve pour un autre temps, et passe à des objets qui doivent intéresser davantage.

FÊTES DE PARIS ET DE VERSAILLES.

Je n'entrerai dans aucun détail circonstancié au sujet de ces fêtes; toutes les gazettes, journaux et autres ouvrages périodiques en font et feront une mention assez ample. Je ne rapporterai que quelques anecdotes qui y sont relatives.

Le roi, ayant aperçu dans le parc de Versailles plusieurs barrières qui auraient empêché le peuple d'approcher, ordonna qu'on les fît abattre, en disant que cette fête était moins pour lui et sa cour que pour son peuple.

Le feu d'artifice a été très-bien exécuté; mais on n'avait encore jamais rien vu d'égal à l'illumination de tout le parc.

Le jour du bal, l'affluence fut si grande, que Sa Majesté fit faire place elle-même, mais avec tant de bonté et d'un air si satisfait, qu'elle répandit la gaieté parmi toutes les personnes qui composaient cette brillante assemblée. Notre dauphine y dansa avec tant de grâce qu'elle fixa sur elle tous les regards. On dit que le lendemain ou le surlendemain elle entra dans la chambre du roi à huit heures du matin; que Sa Majesté, surprise de la voir de si bonne heure, lui demanda ce qui l'amenait? « Deux choses : la

première, pour m'informer de la santé de Votre Majesté, et la seconde pour la prier de me permettre de ne plus l'appeler sire, mais papa. » Le roi, qui entendit à merveille ce qu'elle voulait dire, l'embrassa tendrement en l'appelant sa chère fille. Il y eut, avant l'ouverture du bal, une petite altercation au sujet de madame de Lorraine. Les ducs lui disputaient la prééminence au bal, et de l'honneur du pas le frivole avantage. *Le roi termina le différend par la lettre suivante* *. Au banquet royal, tout le monde, indistinctement, eut l'avantage de jouir de ce spectacle, aussi somptueux qu'intéressant. Nulle confusion, nul désordre, aucun accident, n'ont troublé la joie universelle qu'inspiraient ces fêtes; cependant les filous y ont assez bien fait leurs affaires. L'un d'eux fut surpris volant la montre d'une dame de condition; on lui promit sa grâce s'il voulait dénoncer ses associés; ce qu'il fit, et l'on en arrêta un grand nombre sur les signalements qu'il en donna. Plusieurs d'entre eux firent une gentillesse de leur métier : comme

* « L'ambassadeur de l'empereur et de l'impératrice-reine, dans une audience qu'il a eue de moi, m'a demandé, de la part de ses maîtres (je suis obligé d'ajouter foi à tout ce qu'il m'a dit), de vouloir marquer quelque distinction à mademoiselle de Lorraine, à l'occasion présente du mariage de mon petit-fils avec l'archiduchesse. La danse au bal étant la seule chose qui ne peut tirer à conséquence, puisque le choix des danseurs et danseuses ne dépend que de ma volonté, sans distinction de places, rangs ou dignités (exceptant les princes et princesses de mon sang, qui ne peuvent être comparés ni mis en rang avec aucun autre Français), et ne voulant d'ailleurs changer ni rien innover à ce qui se pratique à ma cour, je compte que les grands et la noblesse de mon royaume, ne se départant point de la fidélité, soumission, attachement et même amitié qu'ils m'ont toujours marqués et à mes prédécesseurs, n'occasionneront jamais rien qui puisse me déplaire, surtout dans cette occurrence-ci, où je désire marquer à l'impératrice la reconnaissance du présent qu'elle m'a fait, qui, j'espère, ainsi que vous, fera le bonheur du reste de mes jours. »

l'avenue était remplie d'une infinité d'équipages assez mal gardés par les cochers, qui étaient allés boire, ils prirent des habits de livrée, détachèrent plusieurs chevaux des carrosses, sous prétexte de les mettre à couvert, et les emmenèrent sans obstacle *.

Un autre événement, qui n'est guère plus considérable, mérite cependant de vous être rapporté, parce que Votre Excellence connaît le personnage dont je vais parler. Corbi, attaché particulièrement à M. le duc de Choiseul, et mari de la femme de chambre de madame la duchesse de Grammont, se présenta à la porte du spectacle, le premier jour de la représentation de *Persée*, avec plusieurs dames de sa compagnie, qu'il voulut faire entrer, de préférence à une autre compagnie de dames conduite par un seigneur étran-

* Favart avait conservé une copie de la lettre adressée au dauphin, son gendre, par l'impératrice Marie-Thérèse. Quoique cette pièce ait pu être publiée, nous l'insérons ici comme monument historique :

« Votre épouse, mon cher dauphin, vient de se séparer de moi. Comme elle faisait mes délices, j'espère qu'elle fera votre bonheur. Je l'ai élevée en conséquence, parce que depuis longtemps je prévoyais qu'elle devait partager votre destinée. Je lui ai inspiré l'amour de ses devoirs envers vous, un tendre attachement, l'attention à imaginer et mettre en pratique les moyens de vous plaire; je lui ai toujours recommandé une tendre dévotion envers le Maître des rois, persuadée que l'on fait mal le bonheur des peuples qui nous sont confiés quand on manque à celui qui brise les sceptres et renverse les trônes quand il lui plaît. Aimez donc vos devoirs envers Dieu : je vous le dis, mon cher dauphin, et le dis à ma fille; aimez le bien d'un peuple sur lequel vous régnerez toujours trop tôt; aimez le roi votre aïeul; inspirez ou renouvelez ses attachements à ma fille; soyez bon comme lui; rendez-vous accessible aux malheureux. Il est impossible qu'en vous conduisant ainsi vous n'ayez le bonheur en partage. Ma fille vous aimera, j'en suis sûre, parce que je la connais. Plus je réponds de son amour et de ses soins, plus je vous recommande de lui vouer le plus tendre attachement. Adieu, mon cher dauphin; soyez heureux. Je suis baignée de larmes. »

ger de la plus haute distinction. Pour prix de son obstination, Corbi fut traité sans ménagement par ce seigneur, qui le menaça de lui faire donner des coups de canne. Soit que cette aventure ait causé une révolution subite dans les fibres délicates du cerveau de Corbi, ou que ses idées de grandeur mal entendues lui eussent déjà fait perdre la tête, dès ce moment il est devenu fou, et à tel point, que M. le duc de Choiseul, malgré les faveurs dont il le comblait, s'est cru obligé de le faire mettre à Charenton. Là, Corbi, très-content, prend sa cage pour un palais, se croyant contrôleur général et ministre d'État chargé de négociations secrètes pour la Russie.

Il s'en faut de beaucoup que nos fêtes parisiennes aient eu l'agrément de celles de Versailles ; autant les premières ont été brillantes, autant les secondes ont paru tristes. Une longue file de petites boutiques mesquines occupait, par intervalles, un côté des boulevards, depuis la place Louis XV jusqu'à la porte Saint-Antoine. La grande allée du milieu était éclairée par des *rabicaux* réverbérés de nouvelle invention ; chaque réverbère était placé, non au milieu, mais à l'extrémité d'une corde qui traversait l'allée ; de façon que la lumière, disposée en zigzag, ne produisait pas un bon effet : un petit lampion à chaque arbre rendait cette illumination plus ridicule : il semblait, de loin, que c'était un grand convoi funèbre arrêté. La décoration du feu d'artifice, élevée entre la statue du roi et la colonnade, ressemblait plutôt à un catafalque qu'à un temple de l'hymen, quoique l'architecture en fût très-bien ordonnée. Loin d'annoncer la gaieté, tout semblait, au contraire, présager les événements sinistres qui sont arrivés le même jour. Dans la rue Royale, qui fait face à la statue équestre, et qui sépare les deux colonnades, il y avait à main gauche, en entrant par la rue Saint-Honoré,

trois petits fossés ou ruisseaux, longs environ de deux toises, depuis le mur jusqu'à la chaussée, larges de deux pieds tout au plus et de huit à dix pouces de profondeur. Ces malheureuses rigoles, que l'on n'avait point observées, et qui cependant méritaient l'attention d'un magistrat éclairé, ont coûté la vie à un grand nombre de citoyens. On avait négligé d'établir un ordre pour les équipages; dès que le feu fut tiré, les carrosses abondèrent de toutes parts dans la place; le peuple, pour éviter d'être écrasé, se précipita dans les débouchés qu'il trouvait, et, malheureusement, il n'y en avait que deux du côté de la rue Saint-Honoré, où l'affluence était plus grande. Pour comble de malheur, on avait fermé le pont tournant des Tuileries, de sorte que toute la foule, se portant principalement dans la rue Royale, et, croyant trouver un terrain uni, rencontra ces petits fossés, qui servirent de tombeau à plus de six cents personnes. Un homme tombait, un autre le suivait et successivement comme les capucins de cartes: la multitude s'étouffait et s'écrasait. Dans cette confusion, plusieurs personnes de marque coururent un danger imminent. M. le maréchal de Biron manqua d'y perdre la vie; il cria : « A moi, les gardes-françaises ! » Quatre soldats de ce corps le tirèrent du péril. M. le duc de Richelieu se trouva dans cette mêlée ; mais, comme le bonheur l'a toujours accompagné, il ne lui est rien arrivé, et il a dit qu'en cette occasion il avait fait face personnellement à plus de dix mille hommes, et que, dans toutes les circonstances périlleuses où il s'était trouvé, il n'avait jamais tant risqué. M. le comte de Clermont, prince, s'est comporté dans cette bagarre avec un zèle pour l'humanité qui fait honneur à ses sentiments; il fit arrêter son équipage, et permit à tous ceux qui se trouvaient autour de sa voiture de monter derrière, devant, sur l'impériale et sur les chevaux mêmes.

Un de mes amis, M. Chupin, conseiller au parlement, sauta à la botte du carrosse de ce prince en criant miséricorde. Le comte de Clermont lui prit la main en lui disant : « Je ne peux pas vous recevoir dans mon équipage, il est rempli ; mais tenez-vous à la portière, je réponds de vous. » Après s'être débarrassé de la foule, il eut la bonté de reconduire lui-même, dans leurs logis, toutes les personnes qu'il avait accueillies, et, quoiqu'il fût déjà très-tard, il ne voulut pas quitter M. Chupin qu'il ne l'eût ramené chez lui.

On n'a pas vu ces marques de sensibilité dans tous ces messieurs que le peuple appelle gens à équipage. Un d'entre eux excitait son cocher à fendre la presse ; plusieurs personnes, qui étaient en péril, sautèrent à la bride des chevaux. L'impatient monsieur descend l'épée à la main pour écarter la populace ; à l'instant on le désarme ; il est percé de sa propre épée, et sa femme, qui était avec lui, en fut quitte pour ses oreilles, qu'on lui arracha avec les boucles et pendeloques. Un autre petit seigneur, dont on ne sait pas le nom, heureusement pour lui, commanda à son cocher de se faire jour à travers la populace. Un abbé monta à sa portière, le saisit au collet en lui disant : « Arrête, malheureux ! songe à ce que tu vas faire ! — Quel est donc cet homme-là ? répond le monsieur. — Oui, je suis un homme, et toi, tu n'en as que la figure : tu es un monstre ! » Cet abbé, par sa fermeté, empêcha que le désordre ne fût encore plus considérable.

Un autre carrosse eut l'impériale enfoncée par la quantité de monde qui était dessus ; trois chevaux furent étouffés après s'être relevés trois à quatre fois : combien de personnes n'ont-ils pas blessées en se débattant !

Une madame de Granville fut étouffée dans son équipage, et son cocher mis au nombre des morts. M. d'Argen-

tal eut l'épaule démise; le ministre de l'Avoyer de Bâle a été transporté chez lui mourant, ayant perdu sa canne, sa montre et un diamant d'un assez grand prix qu'il avait au doigt. Les filous, au nombre de plus de trois cents, aidèrent à cet affreux désastre; deux d'entre eux, qui furent étouffés, se trouvèrent chargés de plusieurs montres et autres bijoux. On exposa le soir même, dans le cimetière de la Madeleine, cent trente-trois personnes, parmi lesquelles il y avait quatre-vingt-trois femmes, dont plusieurs enceintes, quatre chevaliers de Saint-Louis, et cinq religieux de différents ordres. A propos de religieux, un filou déguisé en récollet s'introduisit dans le cimetière (au rapport de M le comte de Clermont), sous prétexte de chercher son père et sa mère. Après avoir promené ses regards sur les cadavres, il s'arrêta à deux qui lui paraissaient les mieux vêtus et les plus étoffés. Il s'écria, en se précipitant sur eux : « Ah! mon père! ah! ma mère! » Et, pendant ce temps, il s'emparait de ce qu'ils avaient dans leurs poches. Un garde lui dit : « Mon révérend père, que faites-vous donc? » A quoi l'autre réplique : « C'est mon père, c'est ma mère : je suis leur héritier. » et se retira sans qu'on songeât à l'arrêter.

La femme d'un boulanger, ayant reconnu le corps de son mari, courut comme une forcenée se précipiter dans un puits. Un homme du peuple, considérant tous ces morts étalés, se mit à dire, les larmes aux yeux et se croisant les bras : « Vous voilà donc, messieurs les b....... messieurs les j...-f......, vous voilà donc morts; vous voilà bien avancés : voilà ce que c'est que d'être curieux. Eh bien ! je parie que, si l'on donnait encore demain une pareille fête, vous seriez les premiers à y revenir. » Je ne finirais point si je voulais continuer l'extrait de ces malheurs. On fait monter le nombre das morts et des blessés à près de douze

cents ; le parlement s'est assemblé extraordinairement à cette occasion.

M. le dauphin, très-sensible à cette calamité, a écrit à M. de Sartines, lieutenant de police, la lettre suivante *, où il exprime ses regrets et l'intention où il est de réparer, par sa bienfaisance, les désastres de cette journée.

Madame la dauphine a donné les mêmes témoignages d'attendrissement, et a envoyé 4.000 francs. Le roi a donné aussi des ordres pour le soulagement des malheureux. On dit que M. le duc de Biron et M. de Sartines avaient offert de renforcer les gardes de la ville, mais que le prévôt des marchands, croyant sa troupe suffisante, avait rejeté leur proposition. Le petit nombre des archers de ville, presque tous ivres, n'était pas capable de remédier au désordre; aussi vient-on d'ôter à cette troupe d'apparat le droit d'exercer ses fonctions dans de pareilles fêtes. Cependant, il est à présumer que M. le prévôt des marchands n'est point si fautif, puisque Sa Majesté vient de le continuer pour trois ans, et qu'elle accorde à M. Bignon, son fils, conseiller au parlement, la survivance de la place de premier bibliothécaire.

Le corps des marchands ayant été requis de fournir un

* « J'ai appris le malheur arrivé à Paris à mon occasion. J'en suis pénétré. On m'a apporté ce que le roi m'envoie tous les mois pour mes menus plaisirs *; je ne peux disposer que de cela : je vous l'envoie. Secourez les plus malheureux. J'ai, monsieur, beaucoup d'estime pour vous.

« A Versailles, le 1er juin 1770.

« LOUIS-AUGUSTE. »

Madame la dauphine a suivi l'exemple de son auguste époux en envoyant sa bourse à M. de Sartines; Mesdames et les princes du sang en ont fait autant. Plusieurs particuliers, et même les fermiers généraux, ont envoyé des secours considérables.

* Cette somme se montait à 2,000 écus.

contingent pour les fêtes de la ville, répondit : « Jusqu'à présent, quand nous avons contribué, on n'a pas fait mention de nous, et le corps de ville seul s'est fait un mérite de ce que nous avons donné ; aujourd'hui, nous témoignerons notre zèle plus particulièrement. » Ils l'ont prouvé, ce zèle, de la façon la plus honorable.

Mardi, 5 juin, il s'est élevé un orage ; le tonnerre est tombé au quartier Saint-Roch, entre deux et trois heures après midi, dans une maison où il y avait une douzaine de personnes à table ; il n'a fait d'autre dommage que de percer une carafe dans trois endroits sans la briser entièrement ; mais un coup de vent a été si impétueux, qu'il a renversé, dans la place de Louis XV, toute la charpente de ce maudit feu.

On a rétabli le pilori de la Halle ; tout le monde croyait que c'était en faveur du célèbre M. Billard, dont j'ai déjà parlé ; mais son jugement n'est point encore prononcé, et, comme il appartient à des personnes très-respectables, on prétend que sa peine sera commuée à trois ans de bannissement, et l'abbé Griselle à neuf années de prison. C'est ce même abbé Griselle qui a opéré la conversion de mademoiselle Hunor, petite bonne amie de M. le duc de La Valière ; ce digne abbé lui avait persuadé qu'il fallait qu'elle se retirât dans un couvent pour le bien de son âme, et qu'elle remît entre ses mains tout l'argent, les ajustements, bijoux et pierreries qu'elle avait reçus du duc, ce qu'elle exécuta très-fidèlement. Il lui fit une dot très-modique, et garda le reste pour lui.

(Ici finit le journal de Favart écrit pour le comte Duranzo. Nous y ajoutons une lettre curieuse écrite à Garrick.)

FAVART A GARRICK.

1766, 24 juillet.

Oui, mon cher Garrick, car l'amitié que vous m'avez témoignée et celle que je vous ai vouée me donnent des droits pour me servir de ce terme familier qui est l'expression de mon cœur; donc, mon cher Garrick, j'ai vu l'ami Monnet, qui m'a rempli de joie en m'apprenant que vous vous portez bien, ainsi que votre tendre et respectable moitié. Il s'était ici répandu le bruit que votre dernier voyage en France vous avait attiré quelques disgrâces en Angleterre; notre ami Monnet m'a tranquillisé en m'assurant que vous étiez plus heureux que jamais. Je n'ai point de peine à le croire : avec de l'aisance, de la philosophie et de la gaieté, le moindre citoyen doit vivre plus content que tous les souverains de la terre. Votre sort est à désirer; mais personne ne l'envie, vous l'avez trop bien mérité par vos talents.

Notre ami commun m'a beaucoup flatté en me disant que vous vous étiez souvent entretenu de moi avec lui; je ne sais s'il a eu dessein de caresser mon amour-propre; mais, en tout cas, il s'y est bien pris, car je n'ai jamais rien tant désiré que d'occuper une place dans votre souvenir.

M. Monnet m'a mené chez M. Colman, votre compatriote; nous ne sommes restés ensemble qu'un quart d'heure; mais, dans ce peu d'espace, il m'a été facile de connaître que c'était véritablement un homme de talent. Il m'a parlé de sa traduction de Térence en vers *sciolti* ou vers blancs; il m'a communiqué quelques-unes de ses recherches pour enrichir les notes de cet ouvrage. Je ne doute point, d'après son plan, que sa traduction ne soit bien reçue à Lon-

dres. Je vous prie de m'en écrire, *inter nos*, votre sentiment, ainsi que d'une comédie de sa façon, intitulée : *The clandestine Marriage*, dont il a eu la bonté de me faire présent, quoique je ne sache pas l'anglais.

Il nous est venu ici une lettre de M. Hum, qui présente l'auteur d'*Émile* comme un monstre qui déshonore les lettres et l'humanité; ces deux auteurs, que j'ai vus la veille de leur départ, me paraissaient tendrement unis; quel sujet si grave a donc pu les diviser? Tout le monde littéraire se déchaîne contre le philosophe de Genève.

Il paraît une critique anonyme de l'éloge funèbre du dauphin, composé par M. Thomas; M. Rousseau y est attaqué personnellement; les encyclopédistes n'y sont pas plus ménagés; nos dévots veulent rendre les philosophes modernes responsables des écarts d'une imagination déréglée que des principes mal conçus ont conduite au fanatisme de l'impiété, car tout a son fanatisme, jusqu'à l'incrédulité même; c'est par cette raison que l'on défend à Paris l'entrée du *Dictionnaire encyclopédique;* c'est pour le même sujet que l'on a jeté au feu, avec le jeune homme d'Abbeville, le *Dictionnaire* de M. de V...

Ce jeune homme, appelé M. Lefebvre de La Barre, a été condamné à avoir la tête tranchée, et son corps jeté au feu, pour avoir insulté une image du Christ. Le jour de l'exécution, où l'on lut sa sentence comme il est d'usage, il l'écouta tranquillement, et se mit à rire. Le confesseur s'empara de lui; mais le jeune homme ne l'entretint, jusqu'à l'heure du dîner, que de propos légers et plaisants. Ils se mirent à table; après avoir bien dîné, M. de La Barre demanda au docteur s'il ne lui serait pas permis de prendre du café. « Je n'y vois pas d'inconvénient, répond celui-ci. — Vous avez raison, ajoute l'infortuné toujours gaiement, cela ne troublera pas ma digestion, ni ne m'empêchera pas

de dormir. « On vient le prendre pour le conduire au supplice, il fait voir la même tranquillité d'âme; mais, en mettant le pied sur l'échafaud, il parut un peu d'altération sur son visage. « Ah! vous avez donc peur de la mort? s'écrie le prêtre. — Point du tout; mais je remarque avec indignation plusieurs de mes ennemis qui sont dans la foule, et qui viennent se repaître du spectacle de ma mort; tenez, les voyez-vous ici, là? Jusqu'à quel point se portent la haine et l'animosité des hommes! »

Le docteur veut profiter de cette occasion pour lui parler du passage redoutable de la vie à la mort. « Eh! monsieur le curé, dit le jeune homme, dans un instant j'en saurai autant et plus que vous sur cette matière. Quel est ce morceau de papier qui danse au bout d'une corde? demanda-t-il. — C'est l'effigie de votre malheureux complice. » Ce qui fit rire encore M. de La Barre. Ensuite il dit d'un ton plus réfléchi : « Cet homme-là devrait être réellement pendu pour son honneur; il s'est enfui comme un j...f..... » Tournant ses regards d'un autre côté, il aperçoit à un coin sur l'échafaud sept messieurs fort bien mis; il demande encore qui ils sont. On lui répond que ce sont des bourreaux. « Comment! sept bourreaux pour moi, pour moi tout seul! voilà qui est fort plaisant! » Il fait signe du doigt à l'un d'eux de s'approcher. « Monsieur, vous êtes donc bourreau? — Oui, monsieur, de Paris; j'ai cet honneur-là. — Est-ce vous qui avez coupé la tête de M. de Lali? — Oui, monsieur, j'ai eu encore cet honneur-là. — Écoutez donc, mon ami, on dit que vous vous y êtes pris assez mal; vous l'avez manqué. — Il est vrai, monsieur; mais ce n'a pas été ma faute, il ne voulait pas avoir la complaisance de se tenir comme il faut. — Eh bien! dites-moi comment il faut que je me tienne; je vous avouerai que je ne suis pas au fait, c'est la première fois que l'on me coupe la tête; placez-

moi vous-même. — Très-volontiers, mon cher monsieur. » Le bourreau le met en situation; mais, le patient s'étant dérangé un peu sans s'en apercevoir, il entend que l'exécuteur dit tout bas au prêtre : « Il se tient mal. » Alors il se retourne en disant : « Eh! que diable! placez-moi donc mieux, c'est votre affaire; si vous me manquez, vous direz encore que ce sera ma faute. » Il est placé de nouveau. « Suis-je bien? » L'exécuteur lui répond par un coup de sabre qui fait voler la tête. On lance ensuite le corps dans le bûcher, et, comme j'ai dit, le *Dictionnaire philosophique*, parce que M. Lefebvre de La Barre s'était vanté de l'avoir lu.

Cette exécution me rappelle une anecdote au sujet de M. de Lali, avant son départ pour le gouvernement de Pondichéry; il était à dîner chez madame de G..... avec plusieurs dames et seigneurs de la cour. Il y avait là un vieux militaire à bons mots qui riait et criait par intervalles, parce qu'il avait un rhumatisme goutteux qui contrariait sa gaieté. Comme les accès de ses souffrances étaient violents, chacun s'empressait à indiquer son remède, comme cela se pratique. Une personne de la compagnie dit qu'il n'y en avait point de plus efficace que la graisse de pendu, dont il fallait se frotter. Où trouver de la graisse de pendu? Chez Charlot, le bourreau qui demeure à Villeneuve. Remarquez que l'on était au dessert; on avait sablé le champagne. On fait la partie d'aller chez Charlot. M. de Lali emboîte dans sa voiture le vieux militaire, qui, jurant, criant et souffrant, fut conduit à la maison de M. Charlot, ce grand maître des hautes œuvres, qui, fort honoré de cette visite, donna autant de graisse qu'on en voulut. Après, M. de Lali demanda à voir son cabinet d'histoire naturelle, qu'on lui avait beaucoup vanté. Charlot commença par lui montrer des potences, des cordes, etc.; ensuite il ouvre une petite armoire, il tire un damas, et, le faisant voir à M. de

Lali : « Tout ce que je vous ai présenté jusqu'ici, dit-il, ne sert qu'au supplice de ces gueux, de ces pauvres diables qui sont fripons, parce qu'ils n'ont pas le moyen d'être honnêtes gens. Mais voici pour les nobles, voici pour vous, monseigneur, qui êtes un très-honnête gentilhomme. » M. de Lali et toute sa suite rirent beaucoup de la simplicité de M. Charlot ; mais M. le gouverneur de Pondichéry aurait pu regarder cela comme un présage.

Si l'on en croit le cri public*, ce M. de Lali était un monstre. On dit que, pendant le siége de Pondichéry, une pauvre femme, accablée de misère, vint se prosterner à ses pieds en lui demandant du pain pour trois enfants qu'elle avait. « Tu as trois enfants, et tu te plains, dit ce barbare; mange-les, tu auras de quoi vivre pour plus de quinze jours »

Mademoiselle Durancy quitte l'Opéra pour entrer au Théâtre-Français; on prétend que c'est une bien digne rivale de mademoiselle Clairon, et que l'on n'a point vu de talent plus décidé.

Mademoiselle Lain quitte aussi l'Opéra; Pitrot vient. On doit donner aujourd'hui, à la Comédie-Italienne, une pièce en vers et en ariettes, intitulée la *Clochette.* Ce sujet est tiré de La Fontaine; les paroles sont de M. Anseaume, et la musique de M. Duni.

Je sens que tout cela ne vous intéresse guère; mais, pour vous dédommager de l'ennui que je vous cause, je vais vous rapporter une petite aventure, dont je crois que l'on pourrait faire une pièce pour le théâtre anglais. L'acteur principal est très-connu; mais il n'est pas nécessaire que

* La justification de M. de Lali par une cour souveraine, prononcée longtemps après son supplice, donne peut-être la mesure du mérite de ce cri public.

je vous le désigne autrement que par lettres initiales. M. B. était à dîner à sa petite maison de campagne avec une nombreuse compagnie. Au dessert, un laquais lui vient annoncer une vieille dame qui voulait absolument lui parler. « Dis que je n'y suis pas. — Mais, monsieur... — Va donc; veux-tu que j'aille moi-même le dire? — Mais, monsieur... — Quoi? — Elle a avec elle une fille charmante. Oui! fais entrer. » Aussitôt le valet introduit une femme en deuil, suivie d'une jeune demoiselle, modestement vêtue. Sa gorge était couverte d'un fichu de batiste assez mal joint: elle avait les yeux baissés; mais, pour peu qu'elle les ouvrît, il en sortait des éclairs qui frappaient M. B. La vieille dit : « *Pardon, pardon, messieurs, mesdames; que la compagnie ne se dérange point, mais c'est que c'est une affaire qui m'intéresse beaucoup, et j'ai besoin de la protection de monsieur.* » Elle enfile le détail d'un procès, où personne ne comprenait rien, parce que tous les regards étaient fixés sur la jeune personne, et, par la même raison, M. B. trouva la cause très-juste. La vieille le pria de passer dans son cabinet pour lui parler en particulier. Quand ils y furent, la bonne lui dit : « Monsieur, mon procès n'est qu'une fable; mais la jeune personne que j'ai avec moi est une réalité. J'ai remarqué l'impression qu'elle a faite sur vous, si vous voulez nous faire un sort, vous pouvez disposer de mon élève. « M. B. lui dit » : Serez-vous satisfaite de 4.000 liv. de rente? — C'en est assez, réplique la matrone; demain vous donnerez votre signature, après-demain nous vous demanderons à souper, et vous serez le sultan favori. » Elle rentre dans la chambre où elle avait laissé sa fille, et la ramène à Paris; elle lui déclare l'arrangement qu'elle a fait avec M. B. La fille était sage; elle est fort surprise du discours que lui tient sa mère, car elle la croyait telle; elle lui fait même des reproches très-vifs sur une pareille dé-

marche : « Ma mère, lui dit-elle, vous m'avez toujours donné des principes honnêtes, ah! pourquoi avez-vous tout d'un coup changé de caractère? Le respect que j'avais pour vous était pour mon âme une sensation délicieuse; ce que vous me dites est assurément une feinte pour m'éprouver : vous ne voudriez pas me priver du bonheur que je sens à vous estimer. » La bonne ne savait que répondre; elle tranche net. « Apprenez que je ne suis pas votre mère; je vous ai achetée de celle qui vous a donné le jour. Vous savez que je n'ai rien épargné pour votre éducation; il est temps que je recueille le fruit de mes dépenses et des soins que j'ai pris de vous. Allez, mademoiselle, allez vous coucher, et disposez-vous à remplir dès demain mes volontés. » La pauvre enfant ne put pas fermer l'œil de toute la nuit. « Quel affreux passage! quels sont donc mes parents? » Elle prend une résolution, elle se lève avant le jour, trompe ses surveillants, et va se jeter aux pieds du lieutenant de police en lui déclarant sa situation. Ce juge équitable la rassure : « Ma pauvre petite, ne faites semblant de rien, suivez votre prétendue mère chez M. B., et soyez sûre qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux, je vous en donne ma parole. » Dans cette confiance, elle retourne chez la matrone, qui n'était pas encore levée et ne se doutait de rien. Elles vont ensemble au rendez-vous. M. B. avait rassemblé quelques amis particuliers pour être témoins de sa bonne fortune; car, dans ces sortes de liaisons, il entre moins de plaisir que de vanité. On se met à table, la conversation s'anime, la petite rougit; l'innocence rougirait à moins. Dans un instant de vivacité, on voit entrer un exempt. « Monsieur, dit-il en s'adressant à M. B., je sais que vous êtes le maître de recevoir chez vous qui bon vous semble; mais vous ne connaissez point cette dame et cette jeune fille que vous avez à votre table. J'ai ordre de les arrêter.

Je vais conduire madame à l'hôpital, et mademoiselle dans le couvent qu'elle choisira; mais, avant que je sorte d'ici, il faut que cette g.... (montrant la vieille) déclare à l'instant quelle est la véritable mère de la jeune personne qu'elle a voulu vous prostituer. » La vieille, étonnée, dit en balbutiant que la véritable mère était mademoiselle Frédéric. A ce nom, M. B. porte ses regards sur cette jeune enfant en répétant : « Frédéric! Frédéric! je la vois; elle n'eut qu'un enfant, c'était une fille; ah! c'est toi, c'est toi; je te reconnais! » Il se précipite dans les bras de la jeune personne. L'exempt, attendri par cette reconnaissance, où l'on voyait tous les sentiments de la nature, laissa la jeune demoiselle à son père, et conduisit la fausse mère dans une maison de force. M. B. a gagné au change; au lieu d'une maîtresse, il trouve une fille tendre, sage et vertueuse qui servira d'exemple à sa famille.

Je vous envoie une épître de M. de Voltaire qui n'est point encore imprimée. Il est aisé de voir qu'il n'a eu pour objet que d'accabler notre célèbre Jean-Jacques. Tout le monde se déchaîne aujourd'hui contre le philosophe de Genève. En vous faisant part de cette satire, j'espère que vous ne la rendrez pas publique. Il est affreux pour des gens qui pensent d'aggraver le malheur d'un homme de lettres, à qui l'on ne peut rien reprocher qu'une philosophie mal entendue dont il est la victime.

M. de Marigny, frère de feu madame la marquise de Pompadour, vient d'épouser mademoiselle Filleul, qui est un chef-d'œuvre de beauté. On a dit, au sujet de ce mariage, que madame de Marigny était une sirène. Comment cela? C'est qu'une sirène est une belle femme depuis la tête jusqu'à la ceinture, et que le reste est une queue de *poisson*. *Nota* que M. de Marigny se nomme Poisson, et que l'on fait allusion à sa queue.

Vous m'avez promis, mon cher Garrick, de m'envoyer la traduction d'une comédie anglaise d'Otwrai ou de Dryden. Je ne me souviens plus du titre; mais le sujet est un mari qui oblige sa femme de céder aux instances de son rival. Comme j'ai un sujet à peu près semblable, je ne ferai point scrupule de profiter des beautés de la comédie anglaise.

Mes respects à la plus heureuse de toutes les femmes.

Je suis, votre ami avec le plus inviolable attachement.

POÉSIES.

CHANSON.

Dans sa préface, un jeune auteur
Donnant des lois avec hauteur,
  Va jusqu'à l'hyperbole.
Sa préface ne conclut rien,
L'ouvrage tombe, eh bien! eh bien!
Il n'écrit plus, on s'en console.
    Eh bien! eh bien!
Souvent le mal produit un bien :
  C'est une bonne école.

Dorante, au jeu trop entêté,
Ne craignant point d'être endetté,
  Perd tout sur sa parole;
Chacun le plume; il n'a plus rien;
Il est la dupe, eh bien! eh bien!
Il se corrige, il se console.
    Eh bien! eh bien!
Souvent le mal produit un bien :
  C'est une bonne école.

Lison, donne-nous un baiser.
— Nenni ; je dois vous refuser :
Ce serait être folle.
En disant : « Tu n'obtiendras rien, »
Son bonnet tombe, eh bien ! eh bien !
Lison pleure, Jean la console,
Eh bien ! eh bien !
Un petit mal fait un grand bien :
C'est une bonne école.

VERS A MADEMOISELLE ARNOULT.

Pourquoi, divine enchanteresse,
Me troubles-tu par tes accents?
Tu me fais sentir une ivresse
Qui ne va pas jusqu'à tes sens.
Peut-être que, dans ma jeunesse,
Mon bonheur eût été le tien !
Je t'aime, et le temps ne me laisse
Que le désir... Désir n'est rien.
Tais-toi... Mais non... non, chante encore :
Qu'avec tes sons voluptueux
Mon reste d'âme s'évapore,
Et je me croirai trop heureux !

CHANSON.

L'auteur d'une pièce nouvelle
Croit qu'il n'en est point de plus belle,

Et que chacun avec ardeur
 Criera : L'auteur ! l'auteur !
Mais quelle infortune cruelle !
La pièce tombe, il sort d'erreur.
 On lui cherche querelle :
Eh bien ! eh bien ! qu'en dira-t-on ?
  C'est une leçon ;
Il fera mieux, il s'y dispose :
  A quelque chose
  Malheur est bon.

Lisette allait au bois seulette,
Et Lucas y guettait Lisette ;
Lucas était un peu voleur,
 Un franc voleur d'honneur.
Elle perdit sa collerette
En échappant à ce trompeur.
 Dans le monde on en cause ;
Eh bien ! eh bien ! qu'en dira-t-on ?
  C'est une leçon.
Lisette fuit les bois pour cause :
  A quelque chose
  Malheur est bon.

COUPLET CONTRE UN PETIT-MAITRE.

AIR : Dès que je vois passer Jeannot.

Il brillera comme une fleur
 Dans les jardins de Cythère,
Et son teint aura la fraîcheur
 D'une rose printanière ;

Mais, sur cette apparence-là,
Bien folle qui s'expose :
Qui s'y fiera
Piqûre aura;
L'épine est sous la rose.

COUPLETS

ENVOYÉS A MONSIEUR L'ABBÉ DE VOISENON, EN 1774, LE JOUR DE SA FÊTE

AIR : Le punch et le vin que j'ai pris.

Sur les rives de l'Hélicon
Naquit un fort joli poupon.
Ecoutez son histoire :
Pour parrain il eut Apollon,
Et fut le plus cher nourrisson
Des filles de Mémoire.
L'amour avec attention
Forma son éducation.
Eh ! zon, zon, zon,
Disait Cupidon,
Il soutiendra ma gloire.

Un jour, comme il faisait dodo,
On voit autour de son berceau
Voltiger mainte abeille.
Ces légères filles du ciel
A l'envi déposent leur miel
Sur sa bouche vermeille;

Mais, en voulant trop s'empresser
A le baiser, le caresser,
Eh zon, zon, zon,
Un coup d'aiguillon
A l'instant le réveille.

De l'aiguillon qui lui resta
Est provenu le goût qu'il a
Pour la fine satire.
On ne doit pas être alarmé ;
La pointe dont il est armé
En piquant ne peut nuire.
En jouant il lance son dard :
Celui contre lequel il part,
Eh! zon, zon, zon,
D'un trait sans poison
Est le premier à rire.

Dès quinze ans, cet enfant lutin
Avait un esprit libertin,
Faisait des épigrammes,
Était railleur et ferailleur ;
Mais, ce qu'il avait de meilleur,
C'est qu'il aimait les femmes.
Oh ! disait monsieur son papa
Un grand vicaire on en fera.
Eh! zon, zon, zon,
Il sera fort bon
Pour diriger leurs âmes.

Ce joli petit garnement
Était friand, était gourmand ;
Espiègle comme un diable,
Il avait de la liqueur,
Qui, coulant du gosier au cœur,
Fortifiait son rable.

Il avait les grâces d'état
Pour faire un jour un grand prélat,
Eh! zon, zon, zon,
Père Gribourdon
En était moins capable.

Étant grand pénitencier,
L'abbé savait officier
Bien mieux qu'une Éminence.
Les filles, pour le moindre mal,
Accouraient à son tribunal
S'accuser de l'offense.
Avec zèle il les confessait,
Et par charité les fessait.
Eh zon, zon, zon,
Enfant du démon,
Voilà ta pénitence.

Comme il était jeune orateur
Il devint grand prédicateur,
Occupant double chaire.
Au temple il prêchait pour les saints,
Et pour l'Amour tous les matins
Il prêchait à Cythère.
Dès qu'on y voyait le docteur.
L'onction coulait dans le cœur,
Eh! zon, zon, zon,
Le joli sermon !
Qu'il sait toucher et plaire!

Tous les jours ses talents nouveaux
Lui procuraient sur ses rivaux
Une pleine victoire.
Lorsque ses vers il écrivait,
D'un pur nectar il se servait
Au lieu d'une encre noire.

Sa plume était un trait d'amour,
Et les trois Grâces, tour à tour,
Eh ! zon, zon, zon,
Au petit mignon
Prêtaient leur écritoire.

L'abbé veut donner un diné
Il n'était pas bien fortuné,
Mais son âme était fière.
Pour faire honneur à ce régal,
Il vend et Bible et Diurnal,
Et saint Paul et saint Pierre :
Le repas fut délicieux,
Car l'abbé pérorait au mieux,
Disant : Zon, zon,
Que le vin est bon !
J'avale mon bréviaire.

Or, si bien il fut avalé,
Que bien du temps s'est écoulé
Sans qu'il ait pu le dire;
Mais, comme il craignait le bon Dieu,
Il dit un jour : Par là, morbleu !
Au pape il faut écrire.
Combien le Saint-Père en a ri !
A mille écus il taxe Henri,
Eh ! zon, zon, zon,
Mille écus, c'est bon,
Pour notre tirelire.

Pour notre abbé quel saint retour !
Le bréviaire est dit chaque jour
Avec mainte prière;
Mais le sinet est un lacet
Qu'il a détaché du corset
D'une gente bergère.

Depuis, il marque l'oraison
Avec un couplet de chanson,
Eh! zon, zon, zon,
Dieu lui fasse don
De sa grâce plénière!

Quand sa main droite fait du bien,
Jamais la gauche n'en sait rien;
Chacun en fait l'épreuve.
Quand il faut servir son prochain,
D'abord il se met en chemin,
Soit qu'il vente ou qu'il pleuve,
Toujours il cache le bienfait;
Mais on pénètre son secret,
Eh! zon, zon, zon,
Il soutient, dit on,
L'orphelin et la veuve.

Au reste, c'est un ami sûr :
Comme le ciel son cœur est pur.
En tout l'honneur le guide;
Il n'a point un esprit changeant:
Son caractère est obligeant,
Prévenant et solide.
Être en amour un peu fripon,
La faute est digne de pardon.
Eh! zon, zon, zon.
L'austère raison
Comme nous en décide.

Pour l'amitié, pour les amours,
Que les dieux prolongent ses jours
S'ils ont pitié des nôtres.
Qu'au plus long terme des vieillards
Il mêle des couplets gaillards
Avec ses patenôtres!

Nous lui devons notre gaîté,
Buvons un coup à sa santé,
Eh! zon, zon, zon,
Avec un second
Suivi de plusieurs autres.

LE POÈTE.

Je m'impose des lois que mon esprit enfreint,
Et, si je suis auteur, l'ascendant m'y contraint:
Je lutte vainement contre un fleuve rapide;
En vain le jour m'éclaire et la raison me guide :
Un flot impétueux s'élève contre moi,
M'éblouit, me surprend, et m'entraine avec soi.
Apollon, dira l'un, éclaira ma naissance;
Les muses de cet autre ont dirigé l'enfance;
Il bégayait des vers avant qu'il sût parler;
Enfin de ses faveurs ardent à les combler,
Le dieu de l'Hélicon leur ouvrit ses mystères,
Et les initia dès le sein de leurs mères.
Soyez poëte-né, j'en demeure d'accord.
Mais redoublez vos soins pour corriger le sort :
Quand on vaine son penchant, la gloire qu'on remporte
Éclate d'autant plus que l'influence est forte.
Socrate, né larron, fourbe et voluptueux,
A force de combats se rendit vertueux.
Vous viendrez mieux à bout d'une verve indiscrète;
Car quelle est cette verve? et qu'est-ce qu'un poëte?
Un poëte est un fou qui détruit son repos,
Qui consume le temps à mesurer des mots,
Préférant l'harmonie au sens, à la justesse.
Toujours dans un délire approchant de l'ivresse,

De vaines fictions son esprit infecté
Pour embellir le faux trahit la vérité.
Il grossit les objets ; et, sur leurs apparences,
En juge souverain il dicte ses sentences ;
Par de faux préjugés qu'il prend je ne sais où
Chez lui tout peintre est gueux, et tout poëte est fou.
Mais un homme de poids que le bon sens gouverne,
Pour distinguer de près oppose la lanterne ;
Son génie attentif, ami de l'équité,
Pénètre, approfondit, trouve la vérité.
Il convient qu'un auteur, philosophe agréable,
Peut être en même temps poëte et raisonnable ;
Et qu'il doit quelquefois avoir recours au faux
Pour montrer la morale avec des traits plus beaux.
D'un mensonge innocent la délicate amorce,
Au lieu de l'altérer en augmente la force,
Lui prête des beautés dont le charme vainqueur
La conduit à l'esprit, et de l'esprit au cœur.

FIN.

TABLE.





